

Les pirates de la mer et autres nouvelles



H. G. Wells

**La bibliothèque de Gloubik
2024**

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre.

Les pirates de la mer

Cette nouvelle, traduite de l'anglais par Henry D. Davray, a été publiée dans les numéros 620 à 622 de la revue La Science Illustrée.

I

Avant l'extraordinaire affaire de Sidmouth, l'espèce particulière *Haploteuthis ferox*, n'était connue de la science que génériquement, d'après un tentacule à demi digéré, trouvé près des îles Açores, et d'un cadavre en décomposition rencontré, au commencement de 1896, par M. Jennings, près de Land's End.

Aucune partie de la science zoologique n'est restée aussi obscure que celle qui s'occupe des céphalopodes qui vivent aux grandes profondeurs de la mer. C'est un pur hasard,

par exemple, qui amena la découverte que fit le prince de Monaco, pendant l'été de 1895, d'une douzaine environ de formes nouvelles, parmi lesquelles se trouvait le tentacule mentionné plus haut. Il arriva qu'un cachalot fut tué, au large de Terceira, par des baleiniers, et dans ses derniers efforts, il se précipita contre le yacht du prince, le manqua, roula par dessous et mourut à environ vingt mètres du gouvernail.

Dans son agonie, il rejeta un certain nombre de gros objets. Le prince, se rendant vaguement compte de leur étrangeté et de leur importance, put, par un heureux expédient, s'en emparer avant qu'ils n'eussent coulé à fond. Il mit ses hélices en mouvement, et ces objets bizarres demeurèrent dans les tourbillons ainsi formés, jusqu'à ce qu'une chaloupe fût mise à la mer. C'étaient des céphalopodes entiers, et des fragments de céphalopodes, quelques-uns de proportions gigantesques et presque tous inconnus de la science.

Il semble vraiment que ces grandes et agiles créatures, vivant dans les profondeurs moyennes de la mer, doivent presque absolument rester pour toujours inconnues, puisque dans l'eau elles sont assez alertes pour échapper aux filets et que ce n'est par des accidents,

aussi rares qu'inespérés, que des spécimens peuvent être obtenus. De l'*Haploteuthis ferox*, par exemple, on ignore complètement les mœurs, aussi complètement qu'on ignore les itinéraires du hareng et du saumon à l'époque du frai. Les zoologistes ne savent aucunement de quelle façon expliquer sa soudaine apparition sur nos côtes. Peut-être était-ce l'élan d'une migration due à la faim qui les amena à quitter leurs profondeurs. Mais il va ut mieux sans doute éviter des discussions qui n'auraient nécessairement pas de conclusion, et entrer immédiatement en matière.

Le premier être humain qui vit un *Haploteuthis* vivant – le premier qui survécut, car il y a peu de doute maintenant que la série d'accidents survenus à des baigneurs et à des embarcations de promenade, qui courut comme une longue vague sur les côtes de Cornouailles et du Devon au commencement de mai, n'ait été due à cette cause – fut un marchand de thé retiré des affaires, du nom de Fison, qui habitait une pension de famille à Sidmouth. C'était l'après-midi et il se promenait au long de la falaise entre Sidmouth et la baie de Ladram. De ce côté, les falaises sont très hautes, mais au flanc rougeâtre de l'une d'elles, une sorte d'escalier-échelle avait été ménagé. C'est près de là que son attention fut attirée par quelque chose

que d'abord il crut être un groupe d'oiseaux se disputant quelque fragment de nourriture, qui, sous le soleil paraissait d'un blanc rosâtre. La marée était très basse et cet objet se trouvait non seulement bien au-dessous de lui, mais fort loin au milieu d'un grand banc de rochers couvert de plantes marines noirâtres et parsemé de flaques à reflets d'argent. De plus, M. Fison était ébloui par le scintillement du soleil sur la mer.

Au bout d'un instant, il s'aperçut que son jugement était en défaut, car au-dessus de l'endroit planaient, paraissant beaucoup plus petits, un certain nombre d'oiseaux, choucas et goélands pour la plupart, ces derniers resplendissant à l'aveugler quand le soleil frappait leurs grandes ailes. Et sa curiosité fut d'autant plus fortement excitée que sa première explication était insuffisante.

Comme il n'avait rien de mieux à faire que de se distraire, il décida de faire de cet objet, quel qu'il pût être, le but de sa promenade d'après-midi, pensant que c'était peut-être quelque grand poisson, échoué là par hasard, et se démenant dans sa détresse. Il se hâta donc de descendre le long et rapide escalier, s'arrêtant aux intervalles de trente pieds pour reprendre haleine et surveiller le mystérieux mouvement.

Au pied de la falaise, il se trouvait naturellement plus rapproché qu'il ne l'avait encore été ; mais, d'autre part, l'objet ressortait contre le ciel incandescent, sous le soleil, de façon à paraître sombre et indistinct. Ce qu'il avait de rose était maintenant caché par des rochers couverts d'algues. Mais il put voir qu'il était formé de sept corps arrondis, distincts ou joints, et que les oiseaux continuaient leurs croassements et leurs cris tout en n'osant l'approcher de trop près.

M. Fison, dont la curiosité croissait, se mit à chercher son chemin parmi les roches usées par les flots et, trouvant que l'épaisse couche de plantes marines qui les recouvrait les rendait extrêmement glissantes, il s'arrêta, enleva ses souliers et ses chaussettes et replia son pantalon au-dessus de ses genoux. Il voulait simplement éviter de trébucher dans les flaques des roches, et peut-être était-il heureux, comme le sont tous les hommes, d'avoir une excuse pour retrouver, même un instant, des sensations de son enfance. En tout cas, c'est à cette circonstance que, sans aucun doute, il doit la vie.

Il s'avançait vers son but avec toute l'assurance que donne à leurs habitants, l'absolue sécurité de nos contrées à l'égard de toutes les formes de la vie animale. Les corps ronds se

mouvait de-ci de-là, mais ce fut seulement en arrivant au haut de la roche qui les cachait en partie, qu'il reconnut de quelle horrible nature était sa découverte. Il en fut saisi.

Lorsqu'il apparut sur la cime de la roche, les corps ronds se séparèrent, laissant voir l'objet rosâtre qui n'était autre chose qu'un cadavre en partie dévoré d'être humain, sans qu'on pût distinguer si c'était un corps d'homme ou de femme. Ces masses rondes étaient des créatures nouvelles, d'aspect hideux, ressemblant quelque peu à des pieuvres, et munies de tentacules énormes, très longs et flexibles, dont les nombreux replis s'étalaient sur le sol. Leur peau était d'un tissu reluisant, désagréable à voir, comme du cuir poli. La courbure circonflexe de la bouche d'où rayonnaient les tentacules, la curieuse excroissance qui la surmontait et de grands yeux intelligents donnaient à ces bêtes la grotesque suggestion d'une face. Leur corps avait les dimensions d'un porc de moyenne grosseur, et les tentacules paraissaient avoir plusieurs pieds de long. Il y avait, prétend M. Fison, sept ou huit au moins de ces bêtes ; à vingt mètres de là, dans le ressac de la marée montante, deux autres émergeaient de la mer.

Leurs corps gisaient à plat sur les rochers et leurs yeux le regardaient avec un intérêt

malveillant. Mais il ne paraît pas que M. Fison ait été effrayé ou qu'il ait cru qu'il y avait pour lui un danger quelconque. Peut-être faut-il attribuer sa confiance à la lourde tranquillité de leur attitude. Mais il était naturellement horrifié, intensément irrité et indigné contre des créatures aussi révoltantes qui se nourrissaient de chair humaine. Il pensait qu'elles avaient par hasard rencontré le cadavre d'un noyé. Il se mit à pousser des cris dans l'idée de les faire fuir, mais voyant qu'elles ne bougeaient pas, il ramassa un gros morceau de roche arrondie et le leur jeta.

Alors, déroulant lentement leurs tentacules, les monstres se mirent à s'avancer vers lui, rampant d'abord délibérément et s'adressant les uns aux autres de petits ronronnements très doux.

En un instant, M. Fison se rendit compte qu'il était en danger. Il recommença à pousser des cris, jeta ses souliers et, d'un bond, se mit immédiatement à fuir.

Après une vingtaine de pas, il se retourna, comptant sur la lenteur supposée de ces êtres, mais voilà que les tentacules du plus rapproché atteignaient déjà la roche sur laquelle il se tenait.

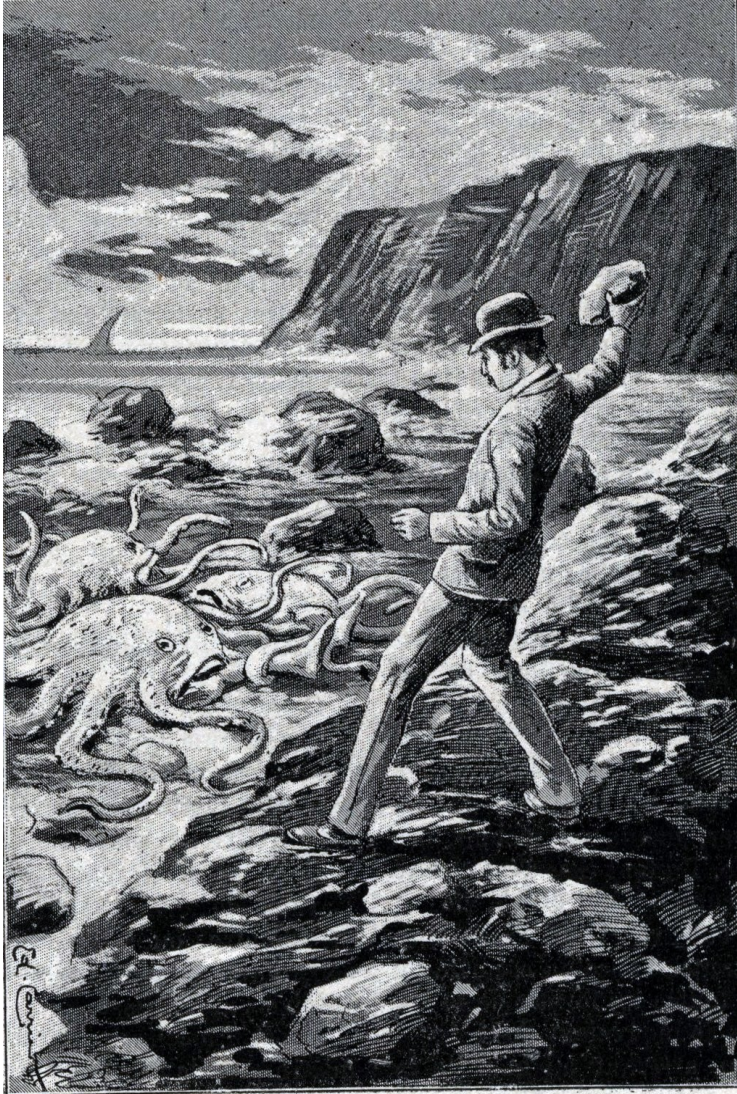
De nouveau, il poussa des cris, non plus cette fois de menace, mais des cris d'épouvante, et il se mit à bondir, à enjamber, à glisser, à barboter à travers l'espace inégal qui le séparait du rivage. Les grandes falaises rougeâtres lui semblèrent soudain à une distance énorme, et il aperçut comme des êtres d'un autre monde deux minuscules ouvriers occupés à réparer les marches, se doutant peu de la course à la vie qui avait lieu au-dessous d'eux.

Un moment, M. Fison put entendre les monstres clapotant dans des flaques à une douzaine de pieds à peine derrière lui, et une fois aussi il glissa et faillit tomber.

Ils le poursuivirent jusqu'au pied même des falaises et ne renoncèrent à leur chasse que lorsqu'il eut été rejoint au bas des marches par les deux ouvriers.

Les trois hommes leur jetèrent des pierres pendant un instant.

Puis ils regagnèrent promptement le haut de la falaise, et par les sentiers se mirent en route vers Sidmouth pour chercher du secours, et avec un bateau aller arracher le cadavre profané aux étreintes de ces abominables bêtes.



LES PIRATES DE LA MER.

Il ramassa un gros morceau de roche arrondi...

II

Comme s'il n'avait pas été suffisamment en péril ce jour-la, M. Fison monta dans la barque pour indiquer le lieu exact de son aventure.

Il fallait, à cause de la marée basse, faire un détour considérable pour atteindre l'endroit, et quand ils furent enfin à la hauteur des marches qui escaladaient la falaise, le cadavre avait disparu. Les eaux montaient maintenant, submergeant une pointe de rocher gluant, puis une autre, et les quatre hommes, dans la barque, – les deux ouvriers, le matelot et M. Fison, – reportèrent alors leur attention des détails de la côte aux profondeurs de l'eau sous la quille de l'embarcation.

D'abord, ils ne virent que fort peu de chose, à part un épais fourré de *laminaria* et un poisson passant comme un trait. Leurs esprits étaient disposés aux aventures et ils exprimaient librement leur désappointement. Mais tout à coup ils aperçurent l'un des monstres, nageant vers la pleine mer, avec un curieux mouvement roulant qui suggéra à M. Fison l'incessant tournoiement d'un ballon

captif. Presque immédiatement après, les longues banderoles des *laminaria* s'agitèrent extraordinairement, s'écartèrent un instant et trois de ces bêtes devinrent obscurément visibles, se disputant ce qui devait être probablement quelque fragment du noyé ; aussitôt après, les abondants rubans gris olive se refermèrent sur ce groupe enlacé.

Alors, les quatre hommes, grandement excités, se mirent à battre les flots et à crier, et ils aperçurent immédiatement un mouvement tumultueux parmi les herbes. Ils cessèrent pour examiner plus clairement et aussitôt que l'eau fut calmée, ils virent, à ce qu'il leur sembla, tout le fond de la mer entre les herbes garni d'yeux.

— Les sales bêtes ! cria l'un des hommes, il y en a par douzaines !

Aussitôt, elles commencèrent à s'élever hors du fond. Depuis, M. Fison a décrit au narrateur cette saisissante irruption hors des couches agitées de *laminaria*. Cela lui parut prendre un temps considérable, mais il est probable que ce fut, en réalité, l'affaire de quelques secondes. Pendant un instant, rien que des yeux, puis des tentacules surgissant qui séparaient les lamelles des herbes. Ensuite, ces êtres, grossissant à mesure, jusqu'à

ce qu'enfin le fond de la mer fût caché par leurs formes entrelacées, les extrémités des tentacules apparurent vaguement dans les ondulations des vagues.

L'un d'eux s'avança hardiment jusqu'au bord du bateau et, s'y cramponnant par trois de ses tentacules à suçoir, il en lança quatre autres par-dessus le plat-bord comme avec l'intention de chavirer le bateau ou d'y grimper. M. Fison s'empara de suite d'une gaffe et, frappant furieusement sur les tentacules mous, il les obligea à céder. Il fut heurté dans le dos et presque culbuté par-dessus bord par le matelot qui se servait de son aviron pour résister à une attaque semblable de l'autre côté de l'embarcation.

Mais les tentacules lâchèrent immédiatement prise, glissèrent hors de vue et s'enfoncèrent dans l'eau.

— Il vaut mieux nous tirer de là, bien vite, dit M. Fison qui tremblait violemment. Il s'installa à la barre, tandis que le matelot et l'un des ouvriers s'asseyaient pour ramer. L'autre ouvrier resta debout à l'avant de la barque, tenant la gaffe et prêt à frapper le premier tentacule qui paraîtrait. Rien d'autre ne semble avoir été dit. M. Pison avait exprimé le sentiment commun. En silence et avec effroi, la face

pâle et contractée, ils se mirent en devoir de s'échapper de la position dans laquelle ils s'étaient si étourdiment engagés.

Mais les avirons avaient à peine atteint la surface de l'eau que des espèces de cordes noires, effilées, tortueuses se liaient à eux et immobilisaient le gouvernail, puis les suçoirs réapparurent, s'agrafant aux flancs de la barque. Les rameurs empoignèrent leurs avirons et les tirèrent, mais c'était aussi inutile que d'essayer de mouvoir un bateau sur un train d'herbes flottantes.

— À l'aide ! cria le matelot, et M. Pison et le second ouvrier se précipitèrent pour retenir l'aviron.

Celui qui tenait la gaffe se leva en jurant et se mit à frapper, aussi loin qu'il le pouvait sur le flanc de la barque, la masse de tentacules qui s'attachaient à la quille. En même temps, les deux rameurs se levèrent aussi afin d'avoir plus de prise pour dégager leurs avirons. Le matelot abandonna le sien à M. Fison qui tirait dessus désespérément et il ouvrit un grand couteau de poche, avec lequel, penché sur le bord du bateau, il se mit à entailler les appendices qui s'enroulaient autour de son aviron.

M. Fison, chancelant à cause du balancement et des secousses de l'embarcation, les

dents serrées, la respiration courte, les veines de ses mains gonflées dans l'effort pour retenir l'aviron, porta soudain ses regards sur la mer. Là, à moins de cinquante mètres, à travers les longs flots de la marée montante, venait vers eux une grande barque dans laquelle se trouvaient trois femmes et un petit enfant. Un matelot ramait et un petit homme coiffé d'un chapeau de paille à ruban rose et tout vêtu de blanc se tenait à l'arrière, les hélant. Pendant un instant, M. Fison pensa à des secours, puis à l'enfant. Il lâcha immédiatement son aviron, leva les bras en geste frénétique, et cria aux gens du bateau de ne pas s'approcher *pour l'amour de Dieu*. Cela en dit beaucoup sur le courage et la modestie de M. Fison, qu'il ne semble pas avoir cru qu'il y eût aucune espèce d'héroïsme dans son action en cette circonstance. L'aviron qu'il avait abandonné fut immédiatement entraîné sous les flots et reparut un instant après, flottant à environ vingt mètres de là.

Au même moment, M. Fison sentit le bateau violemment secoué et un cri rauque, un cri prolongé de terreur, poussé par Hill, le matelot, lui fit oublier entièrement les excursionnistes. Il se retourna et vit Hill tombé et cramponné au tolet d'avant, la face convulsée de terreur, le bras droit par-dessus le bord, attiré

fortement vers l'eau. Il poussa une série de cris courts et déchirants. Oh ! oh ! oh ! Oh ! – M. Fison croit qu'il avait dû aller couper les tentacules jusqu'au-dessous de la ligne de flottaison et qu'il avait dû être saisi à ce moment. Mais il est maintenant tout à fait impossible de dire avec certitude ce qui était arrivé. Le bateau était tellement penché que le plat-bord se trouvait à moins de vingt-cinq centimètres de l'eau, tandis que les deux ouvriers frappaient de toute leur force avec la gaffe et l'aviron de chaque côté du bras de Hill. Instinctivement, M. Fison se plaça à l'autre bord pour faire contrepoids.

Alors Hill, qui était grand et solide, tenta un vigoureux effort et se releva presque entièrement. De fait, il souleva complètement hors de l'eau son bras, auquel pendait un pêle-mêle d'appendices bruns, et les yeux de l'un des monstres qui le tenaient apparurent à la surface de l'eau, dardant un regard fixe et résolu.

Le bateau s'inclinait de plus en plus et l'eau verdâtre entra en cascade. Alors, Hill glissa et tomba, les côtes sur le plat-bord, pendant que son bras et l'amas de tentacules retombaient dans l'eau ; son pied heurta le genou de M. Fison au moment où celui-ci se précipitait pour le retenir, mais d'autres tentacules s'enroulaient vivement autour de son cou et de ses

épaules, et après une lutte brève et convulsive dans laquelle le bateau chavira presque, Hill fut tiré par-dessus bord. La barque se redressa avec une violente secousse qui faillit envoyer M. Fison par-dessus l'autre bord et l'empêcha de voir la suite de ce qui se passait dans l'eau.

Il fut un moment à chanceler avant de reprendre son équilibre et il s'aperçut alors que la lutte avec les bêtes et le flot montant les avaient ramenés sur les rochers.

A moins de quatre mètres d'eux, une roche à cime plate surgissait après chaque passage rythmique du flot. M. Fison saisit la rame qui restait, donna un vigoureux coup ; puis, lâchant tout, il courut à l'avant et sauta. Il sentit son pied glisser sur le roc, et, dans un effort frénétique, il bondit encore jusqu'à la roche suivante. Il trébucha, tomba sur ces genoux et se releva.

— Gare ! cria quelqu'un, et un grand corps enveloppé de brun vint le frapper. Il s'étala à plat dans une grande flaque sous le poids de l'un des ouvriers qui l'avait suivi, et il entendit à ce moment des cris étouffés et déchirants qu'il crut alors venir de Hill, et il se rappela s'être étonné des sons variés, aigus et graves qu'avait la voix du malheureux homme. Quelqu'un sauta par dessus lui, un flot courbe

d'eau écumeuse s'abattit et passa. Tout trempé, il parvint à se remettre sur ses pieds et, sans regarder du côté de la mer, il courut vers le rivage aussi vite que sa terreur le lui permettait. Devant lui, sur l'espace uni, entre quelques rochers épars, les deux ouvriers s'enfuyaient à peu de distance l'un de l'autre.

Enfin, il jeta un regard par-dessus son épaule et voyant qu'il n'était pas poursuivi, se retourna. Il fut tout étonné. Depuis le moment où les Céphalopodes avaient entraîné Hill, il avait agi avec trop de rapidité pour comprendre ses actions. Il lui semblait maintenant qu'il venait de sortir soudain d'un mauvais rêve.

Car le ciel était là, sans nuage et flamboyant sous le soleil d'après-midi, et la mer déroulant à l'infini son impitoyable scintillement, la molle écume crémeuse des vagues croulantes et les longues, basses et sombres rangées de rocs. La barque vide flottait, émergeant et plongeant doucement, à une dizaine de mètres du rivage. Hill et les monstres, toute la violence et le tumulte de cette féroce lutte pour la vie, toute cette scène s'était évanouie comme si elle n'avait jamais été.

M. Fison sentait son cœur battre violemment ; il frissonnait jusqu'au bout des doigts et sa respiration était rauque.

Quelque chose manquait. Pendant un instant, il ne put se rendre compte clairement de ce que ce pouvait être. Le soleil, le ciel, la mer, les rochers – qu'était-ce ?

Alors, il se rappela le canot d'excursionnistes.

Il avait disparu. M. Fison se demandait s'il était le jouet de son imagination. Il se retourna et aperçut les deux ouvriers, côte à côte, sous les masses surplombantes des grandes falaises roses. Il hésita, se demandant s'il ferait une dernière tentative pour sauver Hill. Son agitation physique sembla l'abandonner soudainement et le laisser découragé et impuissant. Il se retourna vers la terre, trébuchant et avançant péniblement vers ses deux compagnons.

Une fois encore il regarda en arrière. Il y avait maintenant deux barques qui flottaient, et celle qui était le plus loin vers la mer se balançait bizarrement, la quille en l'air.

III

C'est ainsi que l'*Haploteuthis ferox* fit son apparition sur la côte du Devonshire. Jusqu'ici, ce fut sa plus sérieuse agression. Le récit de M. Fison, rapproché de la série d'accidents survenus à des embarcations et à des baigneurs, et l'absence de poisson sur les côtes de Cornouailles cette année-là, indique clairement qu'un banc de ces voraces habitants des grandes profondeurs vint rôder au long des côtes. Je sais qu'on a suggéré la faim comme la force qui les entraîna à cette migration, mais pour ma part je préfère accepter la théorie de Hemsley. Il prétend qu'une troupe, qu'un banc de ces êtres dut prendre goût à la chair humaine par suite d'un vaisseau coulant bas au milieu d'eux, qu'ils se mirent alors à errer hors de leur zone accoutumée pour en trouver, guettant au passage et suivant les navires et parvenant ainsi jusqu'aux rivages européens dans le sillage du trafic transatlantique.

Cependant il serait hors de propos de discuter ici les arguments puissants et admirablement soutenus de Hemsley.



LES PIRATES DE LA MER.
Ils le poursuivirent jusqu'au pied même des falaises...

Il semblerait que l'appétit de la troupe eût été satisfait d'avoir dévoré onze personnes, – car, autant qu'on a pu le savoir, – il y avait dix personnes dans la seconde barque, et certainement ces gens ne donnèrent depuis ce jour-là aucun signe de leur présence au large de Sidmouth. La côte entre Seaton et Budleigh Salterton fut parcourue pendant toute la nuit par quatre bateaux du service des garde-côtes, dont les hommes étaient armés de harpons et de coutelas ; et plus tard, dans la soirée, un certain nombre d'expéditions plus ou moins semblablement équipées et organisées par l'initiative particulière, les rejoignirent. M. Fison ne prit part à aucune de ces expéditions.

Vers minuit, on entendit des appels éperdus qui venaient d'une embarcation à un couple de milles en mer au Sud-Est de Sidmouth, et l'on vit une lanterne s'agiter d'une étrange façon de haut en bas et de droite à gauche.

Les bateaux les plus proches se hâtèrent vers l'alarme. Les imprudents occupants du bateau, un marin, un curé et deux écoliers avaient réellement vu les monstres passer sous leur barque. Ces créatures, semble-t-il, comme la plupart des organismes des grandes profondeurs, étaient phosphorescentes, et elles flottaient à cinq brasses environ de la surface,

comme des êtres de clair de lune dans les ténèbres de l'eau, leurs tentacules repliés et comme endormis, en un incessant roulement et s'avançant vers le Sud-Est, leur troupe formée en coin.

Ces gens racontèrent le fait par gestes et cris au premier bateau qui les joignit, puis à un autre. À la fin, il y eut une petite flotte de huit ou dix embarcations rassemblées là, d'où s'élevait dans le calme nocturne un tumulte semblable aux bruits confus d'une place de marché. Il n'y eut que peu ou pas de disposition à suivre la troupe, les gens n'ayant ni les armes ni l'expérience pour une chasse aussi dangereuse, et là-dessus – avec sans doute un certain soulagement – les bateaux regagnèrent le port.

Il faut dire maintenant ce qui est peut-être le plus étonnant de cette étonnante incursion. Il ne reste la moindre indication des mouvements subséquents de la troupe de monstres, bien que toute la côte du Sud-Ouest ait été sur le qui-vive. Mais il peut être significatif qu'un cachalot vint s'échouer à Sark le 3 juin. Dix huit jours après les événements de Sidmouth, un *Haploteuthis* vivant fut jeté à la côte sur les sables de Calais. Il était vivant, car plusieurs témoins virent ses tentacules s'agiter d'une façon convulsive ; mais il est probable qu'il ache-

vait de mourir. Un M. Pouchet prit un fusil et le tua.

IV

Ce fut la dernière fois que l'on vit un *Haploteuthis* vivant. On n'en vit aucun autre sur les côtes de France. Le 15 juin, le cadavre presque entier d'un de ces monstres fut rejeté par la mer près de Torquay, et, quelques jours plus tard, une embarcation appartenant à la station de Biologie marine, qui draguait en vue de Plymouth, rencontra un fragment en putréfaction, profondément entaillé par la blessure d'un coutelas. Enfin, le dernier jour de juin, un artiste, M. Egbert Caine, qui se baignait près du Newlyn, éleva tout à coup les bras, poussa un cri et disparut.

Un ami qui se baignait avec lui ne fit aucun effort pour lui porter secours et regagna rapidement le rivage. C'est le dernier fait qui puisse se rattacher à cette extraordinaire incursion de monstres sous-marins. On croit, –



LES PIRATES DE LA MER. — Le bateau s'inclinait de plus en plus et l'eau verdâtre entra en cascade.

et il faut certes l'espérer – qu'ils sont retournés,
et pour toujours, aux ténébreuses profondeurs
des mers. d'où ils étaient venus si étrangement
et si mystérieusement.

L'homme qui pouvait faire des miracles

Cette nouvelle a été publiée en français dans une traduction de Henry D. Davray dans les numéros 666 (1^{er} septembre 1900) à 669 (22 septembre 1900) de l'hebdomadaire La Science illustrée.

Illustrations : Ed. Carrier

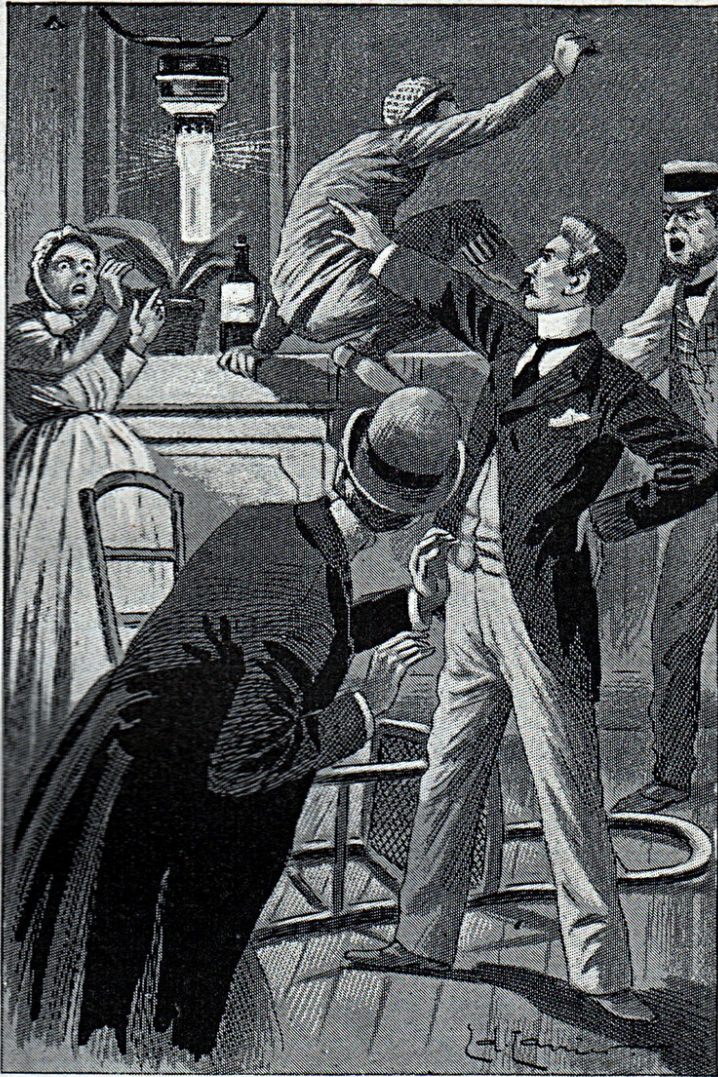
Il n'est pas certain que le don ait été inné. Pour ma part, je crois qu'il lui vint à l'improviste. À vrai dire, jusqu'à trente ans, il avait-été sceptique et ne croyait pas aux pouvoirs miraculeux. Et ici, puisque l'endroit est tout indiqué, je dois dire qu'il était un homme de petite taille, avec des yeux d'un brun ardent, une chevelure rousse taillée en brosse, une moustache abondante et des taches de rousseur. Il s'appelait George Mac Whirler Fotheringay - ce qui n'est pas un nom induisant, en aucune façon, à l'attente des miracles - et il était employé chez Gomshott. Très adonné aux argumentations assertives, ce fut pendant

qu'il affirmait l'impossibilité des miracles que lui vint le premier indice de son pouvoir extraordinaire. Cette particulière discussion avait lieu dans le bar du Long Dragon et Toddy Beamish menait l'opposition avec un effectif et monotone : « Ce n'est que votre opinion », qui poussa M. Fotheringay jusqu'aux limites extrêmes de sa patience.

Il y avait là, en outre, un cycliste très poussiéreux, l'hôtelier Cox, et miss Maybridge, la très respectable et plutôt corpulente servante du Long Dragon. Miss Maybridge lavait les verres, tournant le dos à M. Fotheringay ; les autres écoutaient l'opinant, plus ou moins amusés par l'inefficacité de sa méthode affirmative. Aiguillonné par la tactique de M. Beamish, M. Fotheringay se décida à faire un effort inaccoutumé de rhétorique.

— Tenez, M. Beamish, dit-il, examinons clairement ce que c'est qu'un miracle. C'est quelque chose de contraire aux lois de la nature, accompli par le pouvoir de la volonté, quelque chose qui n'arriverait pas si on ne le voulait pas spécialement.

— C'est votre opinion, dit M. Beamish, par rebuffade.



L'HOMME QUI POUVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES. — La lampe
était suspendue, renversée dans l'air.

M. Fotheringay prit à témoin le cycliste qui jusqu'alors avait gardé le silence et il obtint son assentiment, donné après une toux hésitante et un regard à M. Beamish. L'hôtelier ne voulut exprimer aucune opinion, et M. Fotheringay, revenant à M. Beamish, reçut de lui l'inattendue concession d'un indulgent consentement à sa définition du miracle.

— Par exemple, continua M. Fotheringay, grandement encouragé, ceci serait un miracle : cette lampe, d'après le cours naturel des choses, ne pourrait brûler comme cela étant renversée, n'est-ce pas, Beaamish ?

— Vous dites qu'elle ne le pourrait pas, répondit Beaamish.

— Et vous ? dit Fotheringay. Vous n'allez pas prétendre que... hein ?

— Non, fit Beamish récalcitrant, elle ne le pourrait pas.

— Très bien, continua M. Fotheringay, alors quelqu'un vient ici, comme ce pourrait être moi, comme cela, qui se place comme qui dirait ici, et qui dit à cette lampe, comme je pourrais le faire, en rassemblant toute ma volonté : Reverse-toi

sans tomber, et continue à brûler et...
Diable !

C'était suffisant pour faire crier au Diable. L'impossible, l'incroyable était visible pour tous. La lampe était suspendue renversée dans l'air, brûlant tranquillement avec sa flamme se dirigeant en bas. Elle était aussi massive, aussi indiscutable que jamais lampe fut, cette prosaïque et ordinaire lampe du bar du Long Dragon.

M. Fotheringay demeura le doigt tendu et les sourcils froncés comme quelqu'un qui prévoit quelque accidentel fracas. Le cycliste qui était assis presque sous la lampe se courba et sauta par-dessus le comptoir. Tout le monde sauta, plus ou moins. Miss Maybridge se retourna et jeta un cri. Pendant près de trois secondes la lampe resta suspendue ainsi. Un faible cri de détresse mentale fut poussé par M. Fotheringay.

— Je ne puis la soutenir en l'air plus longtemps, dit-il

Il recula en chancelant et la lampe renversée soudain vacilla, tomba sur le coin du comptoir, rebondit de côté, s'écrasa sur le plancher et s'éteignit. Par bonheur, elle avait un récipient de métal, sans quoi la

salle entière se fût embrasée.

M. Cox fut le premier qui parla et sa remarque, dépouillée d'inutiles périphrases, fut que Fotheringay était un imbécile. Fotheringay n'était pas en état de discuter même une proposition aussi fondamentale que celle-là ! Il était au-delà de toute expression confondu de ce qui venait d'arriver. La conversation qui suivit ne jeta absolument aucune clarté sur l'affaire, du moins en ce qui concernait Fotheringay, l'opinion générale se ralliant à celle de M. Cox, non seulement à l'unanimité mais avec véhémence. Tout le monde accusait Fotheringay de quelque stupide supercherie, déclarant qu'il venait ridiculement troubler le confort et la sécurité des gens. Quant à lui, son esprit était un cyclone de perplexité, il se sentait incliné à être de leur avis, et il tenta inefficacement de s'opposer à l'offre qu'on lui fit de sortir.

Il rentra chez lui, rouge et animé, le collet de son habit relevé, les yeux cuisants et les oreilles brûlantes. En passant, il épia nerveusement chacun des dix réverbères qu'il rencontra dans la rue ; et ce ne fut que lorsqu'il se trouva seul dans sa petite chambre de la Ruelle de l'Église qu'il fut capable de ressaisir sérieusement ses sou-

venirs de l'incident et de se demander :
« Que s'est-il passé ? »

Il avait retiré son habit et ses bottines, et il était assis sur le rebord de son lit, les mains dans les poches et répétant pour la dix-septième fois, le texte de sa défense : « Je n'avais pas l'intention de renverser cette maudite lampe ! » Alors, il lui revint à l'idée qu'au moment précis où il avait prononcé les mots ordonnateurs, il avait par inadvertance, voulu la chose qu'il disait, et que, lorsqu'il avait vu la lampe suspendue en l'air, il avait senti qu'il dépendait de lui de l'y maintenir sans savoir clairement comme cela pourrait se faire. Il n'avait pas un esprit particulièrement complexe, sans quoi il aurait pu, pour un instant, s'arrêter à ce voulu par inadvertance, embrassant ainsi les problèmes les plus abstrus de l'action volontaire ; mais il ne se rendit compte de cela qu'à dans un brouillard assez confus. Et de là, suivant, il faut l'admettre, une voie peu clairement logique, il en arriva au témoignage de l'expérience.

Il étendit résolument le doigt vers sa bougie, et rassembla son esprit tout en sachant qu'il faisait une action stupide : « Soulève-toi », dit-il, mais en une seconde sa volonté s'évanouit. La bougie s'était sou-

levée, restant suspendue dans l'air un rapide moment, et quand M. Fotheringay ouvrit convulsivement la bouche, elle retomba avec bruit sur sa table de toilette, le laissant dans l'obscurité la plus complète, à part la lueur mourante de sa mèche.

Un instant M. Fotheringay resta assis dans les ténèbres, absolument immobile.

— Après tout, c'est arrivé, dit-il, et comment l'expliquer, je ne sais pas !

Il soupira profondément et commença à explorer ses poches pour y découvrir une allumette. Il n'en trouva pas, se leva et chercha à tâtons sur la table de toilette.

— Je voudrais bien avoir une allumette, dit-il.

Il chercha dans son habit, mais il n'y en avait pas ; alors il lui vint à l'esprit que les miracles étaient possibles même avec des allumettes. Il étendit la main et fronçant les sourcils dans l'obscurité :

— Qu'une allumette me tombe dans la main, ordonna-t-il.

Il sentit un léger objet heurter sa paume et ses doigts se refermèrent sur une allumette.

Après avoir inutilement tenté de l'enflammer, il s'aperçut que c'était une allumette suédoise. Il la jeta par terre, et il lui vint alors à l'esprit qu'il aurait pu la demander toute allumée. Il le voulut, et il la vit tout à coup s'enflammer au milieu de la natte, devant sa table de toilette. Il la ramassa vivement, et elle s'éteignit. La conscience de son pouvoir s'augmenta, et, en tâtonnant, il replaça la bougie dans le chandelier.

— Allons, allume-toi ! dit M. Fotheringay, et incontinent la bougie s'alluma et il vit un petit trou noir dans la housse de la toilette avec un peu de fumée qui s'en élevait. Un instant ses yeux allèrent de la fumée à la flamme, puis il rencontra son propre regard dans la glace. Par ce moyen, il communia avec lui-même en silence pendant un certain temps.

— Que penses-tu des miracles ? dit enfin M. Fotheringay en s'adressant à sa propre réflexion. Ses subséquentes méditations furent d'un genre sévère mais confus. Autant qu'il pouvait s'en rendre compte, c'était pour lui une affaire de pure volonté. La nature de ses expériences jusqu'ici le disposait peu à en tenter de nouvelles, du moins pas avant de les avoir examinées de

nouveau. Mais il souleva du regard une feuille de papier, colora un verre d'eau en rose, puis en vert ; il créa un colimaçon qu'il annihila miraculeusement, et il se fit présent d'une non moins miraculeuse brosse à dents. Vers le milieu de la nuit, il était persuadé que son pouvoir devait être d'une qualité particulièrement rare et piquante, ce dont il avait eu déjà l'idée vague, mais aucune assurance certaine. L'effroi et la perplexité que lui avait causés sa première découverte étaient maintenant atténués par l'orgueil de sa singularité et de vagues suggestions d'utilité. Il entendit sonner une heure à l'horloge de l'église, et comme il ne lui vint pas à l'idée que ses occupations journalières pussent être remplies miraculeusement, il se remit à se déshabiller afin de s'étendre dans son lit sans plus de délai. Comme il s'efforçait de passer sa chemise par-dessus sa tête, il eut une brillante idée.

— Je veux être dans mon lit, dit-il, et il s'y trouva. — Déshabillé, stipula-t-il ; et, trouvant les draps froids — avec ma chemise de nuit — non, avec une belle chemise de nuit de flanelle fine. Ah ! fit-il, avec une immense jouissance. — Et maintenant que je m'endors confortablement.

Il s'éveilla à l'heure habituelle, et resta pensif pendant tout le déjeuner, se demandant si ses expériences de la nuit précédente n'étaient pas tout simplement un rêve d'une particulière vivacité. À la fin, il se résolut à de prudentes expériences. Par exemple, il eut trois œufs pour son déjeuner ; deux que l'hôtesse lui apporta, bons sans doute, mais non de première fraîcheur, et l'autre était un délicieux œuf d'oie tout frais pondu, cuit et servi par son pouvoir extraordinaire. Il se rendit en hâte à son bureau, dans un état d'excitation profonde, mais soigneusement contenue, et il ne se rappela le troisième œuf que lorsque l'hôtesse lui parla de la coquille le soir. De toute la journée il ne put rien faire à cause de cette nouvelle et surprenante puissance qu'il se connaissait, mais cela ne lui causa aucun ennui parce qu'il rattrapa miraculeusement le temps perdu, dans les dix dernières minutes.

À mesure que la journée s'avavançait, son état d'esprit passa de la surprise à l'exaltation, encore que les circonstances de sa sortie du Long Dragon fussent encore désagréables au souvenir, et une version tronquée du fait étant parvenue à ses collègues amena quelques plaisanteries. Il était



L'HOMME QUI POUVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES.
« A qui jetez-vous des bâtons, espèce d'imbécile? » cria une voix.

évident qu'il lui fallait beaucoup de prudence en soulevant des objets fragiles, mais autrement son don lui promettait de plus en plus de jouissances à mesure qu'il y pensait. Il se proposait, entre autres choses, d'augmenter ses biens personnels par de modestes actes de création. Il appela à l'existence une paire de splendides boutons de manchettes en diamants, et les annihila vivement comme le fils de son patron traversait la salle, se dirigeant vers son bureau. Il eut peur que le jeune homme ne se demandât comment ils étaient venus en sa possession. Il se rendit parfaitement compte que ce don exigeait, pour s'exercer, des précautions et de la vigilance, mais autant qu'il pouvait en juger, les difficultés qu'il lui faudrait surmonter avant d'en être bien maître n'étaient pas plus grandes que celles qu'il lui avait déjà fallu affronter pour apprendre à monter à bicyclette. Ce fut cette analogie peut-être, tout autant que le sentiment qu'il serait malvenu au Long Dragon, qui l'entraîna après le dîner dans la petite rue déserte derrière l'usine à gaz, pour y répéter en particulier quelques miracles.

Il y eut possiblement dans ses tentatives un certain manque d'originalité, car, à

part son pouvoir volontaire, M. Fotheringay n'était pas un homme très exceptionnel. Le miracle de la verge de Moïse lui revint à l'esprit, mais la nuit était sombre et peu favorable à l'apprivoisement de grands serpents miraculeux. Alors il se rappela l'histoire de Tannhauser qu'il avait lue au verso du programme des concerts philharmoniques. Cela lui parut singulièrement attrayant et inoffensif. Il enfonça sa canne dans le gazon qui bordait le sentier et lui commanda de fleurir. L'air fut immédiatement embaumé de la senteur des roses, et avec une allumette qu'il enflamma, il vit de ses yeux que ce superbe miracle était réellement accompli. Sa satisfaction fut interrompue par un bruit de pas qui s'avançaient. Effrayé d'une découverte prématurée de son pouvoir, il dit rapidement à la canne fleurie : Va-t'en, ce qui signifiait selon lui : redeviens canne, mais il était très ému. La canne recula avec une vitesse considérable, et immédiatement vint un cri de colère avec un gros mot prononcé par la personne qui approchait.

— À qui jetez-vous des bâtons, espèce d'imbécile ? cria une voix. Je l'ai reçu en plein dans les jambes.

— J'en suis fâché, mon vieux, répondit M. Fotheringay, et réalisant alors la nature fâcheuse de son explication, il se mit à se friser nerveusement la moustache, lorsqu'il vit s'avancer Winch, l'un des trois agents de police d'Immering.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda l'agent. Tiens ! c'est vous, mais oui, c'est vous qui avez cassé la lampe du Long Dragon.

— Je ne dis rien, rien du tout, balbutia Fotheringay.

— Pourquoi lancez-vous des bâtons dans les jambes des gens, alors ?

— Oh ! c'est assommant, protesta M. Fotheringay.

— Je crois bien que c'est assommant ! Ne savez-vous pas que des coups de bâtons font mal ! Pourquoi en lancez-vous, hein ?

Pour le moment M. Fotheringay était bien en peine de dire pourquoi il l'avait fait. Son silence parut irriter M. Winch.

— Vous avez attaqué la police, jeune homme, c'est cela, ce que vous avez fait.

— Écoutez, monsieur Winch, implora M. Fotheringay ennuyé et confus, je suis

bien fâché. Le fait est que...

— Quoi ?

Il ne sut inventer autre chose que la vérité.

— Je faisais un miracle.

Il essaya de dire la chose d'une façon dégagée, mais quoi qu'il fit il n'y put réussir.

— Vous faisiez un... Allons ! ne dites pas de bêtises. Faire un miracle. Eh bien, vrai ! un miracle. En voilà, une bien bonne ? Mais tout le monde sait que vous ne croyez pas aux miracles... Le fait est que ce doit être là encore une de vos stupides supercheres de sorcier, voilà ce que c'est. Maintenant, nous allons...

Mais M. Fotheringay ne sut jamais ce que M. Winch voulait lui dire. Il se rendit compte qu'il avait livré son précieux secret, qu'il l'avait jeté à tous les vents du ciel. Un violent accès d'irritation le poussa à agir. Il se retourna vivement et furieusement vers l'agent de police.

— J'en ai assez de tout cela, vous dis-je ! Je vais vous montrer un de mes stupides tours de sorcier, attendez ! Allez au diable ! Vite, allez !

Il resta seul !

M. Fotheringay n'accomplit aucun autre miracle cette nuit-là et il ne s'inquiéta pas non plus de ce que devenait sa canne fleurie. Il rentra aussitôt en ville, et, plein d'un tranquille étonnement, regagna sa chambre.

— Seigneur ! pensait-il, c'est un puissant don - un don extrêmement puissant - Je n'avais pas l'intention d'en faire pareil usage, non réellement... Je me demande comment peut bien être l'Enfer

Il s'assit sur le rebord du lit pour retirer, ses bottines. Subitement frappé d'une heureuse idée, il transféra l'agent de police à San Francisco, et sans plus intervenir dans les causes normales, il se mit sagement au lit. La nuit, il rêva de la colère de Winch.

Le lendemain, M. Fotheringay apprit deux intéressantes nouvelles. Quelqu'un avait planté un très beau rosier grimpant contre le mur de la propriété de M. Gomshott aîné, et l'on devait draguer la rivière jusqu'au moulin pour retrouver l'agent Winch.

Toute cette journée, M. Fotheringay resta distrait et pensif ; il ne fit aucun miracle, non plus que le jour suivant, excepté l'envoi de quelques provisions à Winch, et l'achèvement de son ouvrage avec une ponctualité parfaite, en dépit du bourdonnement de pensées qui assourdissait son esprit. L'extraordinaire détachement et la douceur de ses manières furent remarqués par diverses personnes qui l'en plaisantèrent. Pour la plupart du temps, il pensait à Winch.

Le dimanche soir, il alla à la chapelle, et assez étrangement, M. Maydig, le clergyman, qui s'intéressait quelque peu aux choses occultes, prêcha sur les choses qui ne sont pas légitimement permises. M. Fotheringay n'était pas un paroissien très régulier, mais son système de scepticisme affirmatif, auquel il a été déjà fait allusion, se trouvait maintenant rudement ébranlé. Le développement du sermon jeta une lumière entièrement nouvelle sur ses dons récents et il se décida brusquement à consulter M. Maydig à l'issue du service. Aussitôt qu'il fut bien déterminé, il se demanda avec étonnement pourquoi l'idée ne lui en était pas venue plus tôt.

M. Maydig, homme maigre et nerveux, avec un long cou et de longues mains, se trouva grandement flatté par la demande d'une conversation privée à lui faite par un jeune homme dont l'indifférence en matière religieuse était un sujet de scandale pour toute la ville. Après quelques nécessaires délais, il le conduisit dans le cabinet de travail du presbytère, qui était contigu à la chapelle, l'installa dans un siège confortable et debout devant un feu riant - et ses jambes projetaient sur le mur opposé l'ombre d'une arche rhodienne - il invita M. Fotheringay à exposer le sujet de sa visite.

D'abord, M. Fotheringay fut un peu décontenancé, et il éprouva quelque difficulté à entrer en matière.

— Vous me croirez avec peine, M. Maydig, j'en ai peur... et ainsi de suite pendant quelque temps.

À la fin, il tenta une question et demanda à M. Maydig ce qu'il pensait des miracles.

M. Maydig disait encore :

— Eh bien... d'un ton fort entendu, lorsque M. Fotheringay l'interrompit.

— Vous ne croyez pas, je suppose, qu'une personne d'une condition fort ordinaire, comme moi, par exemple, qui serait assise dans ce fauteuil maintenant, pourrait avoir en elle-même une espèce de secret pouvoir qui la rendrait capable de faire des choses par le moyen de sa seule volonté.

— C'est possible, dit M. Maydig, il y a des choses de ce genre qui sont possibles.

— Si vous me permettiez de me servir librement de quelqu'un des objets qui sont ici, je crois que je pourrais vous prouver la chose par expérience. Prenons, par exemple, ce pot à tabac. Ce que je voudrais savoir, c'est si ce que je vais faire de lui est un miracle ou non. Accordez-moi un instant, monsieur Maydig, je vous prie.

Il fronça les sourcils, étendit la main vers le pot à tabac et dit :

— Deviens un vase de violettes.

Le pot à tabac fit ce qu'on lui commandait.

M. Maydig sursauta violemment devant le changement et son regard erra un moment du thaumaturge au vase. Il ne pouvait dire un mot. Soudain, il s'aventura à se

pencher sur la table et à sentir les violettes. Elles étaient fraîchement cueillies et fort belles. Puis il considéra avec ébahissement M. Fotheringay.

— Comment avez-vous fait cela ? demanda-t-il.

M. Fotheringay se tortilla la moustache.

— Je l'ai ordonné... et voilà ! Est-ce là un miracle, ou de la magie noire, ou quoi ? Que pensez-vous qu'il y ait en moi ? C'est là ce que je voudrais savoir.

— C'est un événement bien extraordinaire.

— Il y a huit jours, je ne savais pas plus que je pouvais faire des choses comme celle-là que vous. C'est quelque chose de bizarre dans ma volonté, je suppose, et c'est tout ce que j'y vais.

— Est-ce que c'est là la seule chose ? Pouvez-vous faire des choses autres que celles-là ?

— Mais oui, Seigneur, s'exclama M. Fotheringay, Tout ce que je veux, je le répète.

Il réfléchit et se rappela une séance de prestidigitation à laquelle il avait assisté.

— Tenez, fit-il en étendant la main, change-toi en un vase à poisson - non, pas cela - change-toi en un aquarium plein d'eau avec des poissons rouges ; c'est mieux. Avez-vous vu, monsieur Maydig ?

— C'est étonnant, c'est incroyable. Ou bien vous êtes le plus extraordinaire des... Mais non...

— Je pourrais le changer-en n'importe quoi, dit M. Fotheringay. Tout ce que je veux. Tenez, deviens pigeon, veux-tu ?

Au même moment un pigeon bleu voltigeait autour de la pièce, obligeant M. Maydig à se courber chaque fois qu'il approchait.

— Arrête-toi là - et le pigeon resta immobile dans l'air.

— Je peux le faire redevenir vase à fleurs, dit-il. Après avoir replacé le pigeon sur la table, il accomplit le miracle.

— Peut-être voudriez-vous fumer une pipe maintenant ? Et il restitua le pot à tabac.

M. Maydig avait suivi tous ces derniers changements dans une sorte de silence haletant. Il examina M. Fotheringay timidement, et fort délicatement prit le pot à ta-

bac, le vérifia et le replaça sur la table.

— Eh bien ! fut la seule expression que trouvèrent ses sentiments.

— Maintenant, il m'est plus facile d'expliquer pourquoi je suis venu vous voir dit M. Fotheringay.

Il entama alors le récit fort long et compliqué de ses étranges expériences, commençant par l'histoire de la lampe du Long Dragon et s'embarrassant en des allusions persistantes à Winch. Tandis qu'il parlait, l'orgueil passager qu'avait causé la consternation de M. Maydig disparut, il redevint le très ordinaire M. Fotheringay qu'il était dans l'existence quotidienne. M. Maydig écoutait attentivement, et son aspect changeait aussi suivant les phases du récit. Tout à coup, tandis que M. Fotheringay racontait le miracle du troisième œuf, le clergyman l'interrompit avec un geste rapide de la main.

— C'est possible, dit-il, c'est incroyable. C'est stupéfiant, certes, mais cela concilie un grand nombre de surprenantes difficultés. Le pouvoir d'accomplir des miracles est un don - une qualité particulière comme le génie ou la double-vue - jusqu'à présent il ne s'est rencontré que très rare-

ment et chez des gens exceptionnels. Mais dans ce cas... J'ai toujours été surpris des miracles de Mahomet, et de ceux des Ioghis et de ceux de Madame Blavatsky, c'est bien naturel, n'est-ce pas ? Oui, c'est simplement un don. Et cela corrobore si merveilleusement les arguments de ce grand penseur - et la voix de M. Maydig fit une révérence. - Sa Grâce le duc d'Argyll. Ici nous sondons quelque loi plus profonde - plus profonde que les lois de la nature. Oui... oui... Continuez. Continuez !

M. Fotheringay se remit à conter sa mésaventure avec Winch, et M. Maydig, qui n'était plus ni intimidé ni effrayé, commença à secouer ses jambes dans tous les sens et à interjecter son étonnement.

— C'est ce qui me troublait le plus, continuait M. Fotheringay, c'est pour cela surtout que j'ai immédiatement besoin d'un conseil. Sans doute, il est à San-Francisco, n'importe où que soit San-Francisco, mais naturellement c'est fâcheux pour tous les deux, comme vous allez voir, monsieur Maydig. Je ne m'imagine pas comment il peut comprendre ce qui est arrivé, et il est probable qu'il est effrayé et exaspéré d'une façon épouvantable, et qu'il cherche à me retrouver. Très probablement il ne cesse de

se mettre en route pour revenir ici ; mais je le ramène à son point de départ par un miracle, de temps en temps, quand j'y pense. Et naturellement, c'est là une chose qu'il ne peut pas comprendre et ça doit bien l'ennuyer ; et naturellement s'il prend chaque fois un billet de chemin de fer, ça doit lui coûter une jolie somme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui, mais naturellement il lui est difficile de se mettre à ma place. J'ai réfléchi après que ses habits avaient pu être roussis et anéantis avant que je ne l'aie retiré de là, vous savez, si l'enfer est tel qu'on le dit. Dans ce cas, je suppose qu'on a dû le mettre en prison, à San-Francisco. Naturellement, j'ai voulu qu'il ait sur lui un nouvel uniforme aussitôt que j'ai pensé à cela. Mais vous voyez, je suis déjà dans une situation diablement embarrassée...

M. Maydig paraissait sérieux.

— Je vois bien que vous êtes dans l'embarras. Oui, c'est une situation difficile. Comment vous en sortir...

Et il devint diffus et vague.

— Quoi qu'il en soit, laissons Winch de côté pour un moment, et discutons la question importante. Je ne pense pas que ce soit

ici un cas de magie noire, ni rien de ce genre. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout ceci l'ombre d'intention criminelle, monsieur Fotheringay - pas la moindre, à moins que vous ne supprimiez des faits matériels. Non ce sont des miracles - de purs miracles - des miracles, si je puis dire, de la plus rare espèce...

Il arpentait le devant de foyer en gesticulant, tandis que M. Fotheringay restait assis, le coude sur la table et la tête dans sa main, paraissait fort tourmenté. - Je ne vois pas, dit-il, comment je vais m'en tirer avec Winch.

- Avec ce don des miracles, apparemment un don très puissant, dit M. Maydig, nous arriverons à retrouver Winch, ne craignez rien. Mon cher Monsieur, vous êtes un personnage fort important, aux possibilités les plus étonnantes, l'évidence le prouve ; de plus, les choses que vous pouvez faire...

- Oui, j'ai pensé à une ou deux choses, dit M. Fotheringay ; mais elles viennent parfois tout de travers. Vous avez vu le poisson, tout à l'heure. Fausse espèce de bassin, et fausse espèce de poisson. Et je croyais avoir spécifié clairement ce que je voulais.

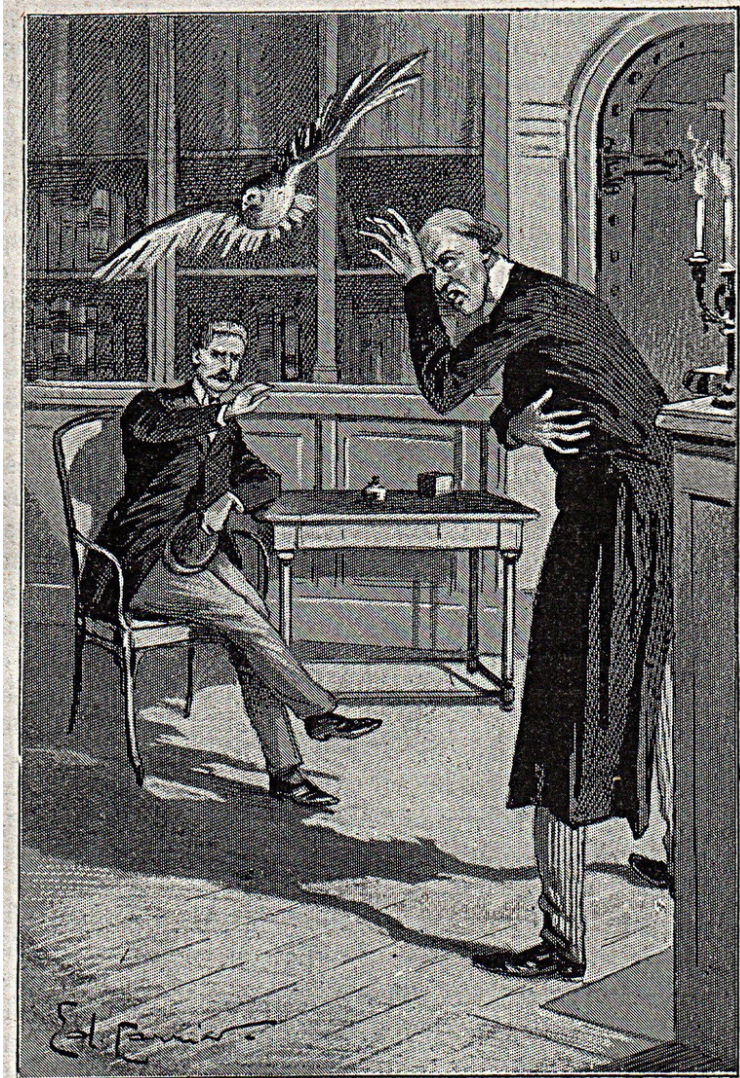
— C'est naturel, dit M. Maydig, très naturel, entièrement naturel.

Il s'arrêta et considéra M, Fotheringay.

— C'est un don pratiquement illimité. Mettons votre pouvoir à l'épreuve, par exemple. S'il existe réellement... S'il est réellement ce qu'il paraît être...

Et, si incroyable que cela paraisse, dans le cabinet de travail du presbytère de la Congregational Chapel, dans la soirée du mardi 10 novembre 1896, M. Fotheringay, inspiré et dirigé par M. Maydig, commença à accomplir des miracles. L'attention du lecteur est spécialement et instamment appelée sur la date. Il objectera, s'il ne l'a fait déjà, que certains points dans cette histoire sont improbables, que si des faits de ce genre s'étaient en vérité produits, on en aurait parlé à l'époque, dans tous les journaux. Il lui paraîtra particulièrement difficile d'accepter les détails qui suivent, parce qu'entre autres choses ils comportent la conclusion que lui ou elle, le lecteur ou la lectrice en question, durent périr d'une façon violente et sans précédent dans cette mémorable soirée. Dans le cours subséquent du récit, tout cela deviendra parfaitement clair et croyable, comme tout

lecteur intelligent et raisonnable l'admettra. Mais ce n'est pas le lieu de terminer cette histoire, au milieu de laquelle nous sommes à peine parvenus. D'abord les miracles accomplis par M. Fotheringay ne furent que de timides petits miracles, avec les petits objets et les bibelots de la pièce, aussi faibles que les miracles des théosophes, et malgré cela reçus avec une crainte respectueuse par son collaborateur. Pour lui, il aurait préféré en finir sur-le-champ avec l'affaire Winch. Mais M. Maydig ne le lui permit pas. Après qu'ils eurent accompli une douzaine de ces trivialités domestiques ; le sens de leur pouvoir augmenta, leur imagination commença à montrer des signes de stimulation et leur ambition grandit, Leur première grande entreprise fut due à la faim et à la négligence de madame Minchin, la gouvernante de M. Maydig. Le repas auquel le clergyman conduisit M. Fotheringay était certainement mal servi, et peu appétissant pour deux laborieux faiseurs de miracles ; mais ils étaient assis déjà et M. Maydig discourait avec tristesse plutôt qu'avec colère sur les négligences et les oublis de sa ménagère, lorsqu'il vint à l'esprit de M. Fotheringay qu'une occasion se présentait pour



L'HOMME QUI POUVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES. — Au même moment, un pigeon bleu voltigeait autour de la pièce.

lui.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Maydig, si ce n'est pas indiscret, que je...

— Mon cher monsieur Fotheringay, certes, non, je ne pense pas...

M. Fotheringay l'interrompit d'un geste.

— Qu'allons-nous demander, dit-il, en esprit large qui se met à la hauteur des circonstances ; et, d'après les instructions de M. Maydig, il révisa entièrement le souper.

— Quant à moi, dit-il en lorgnant le choix de M. Maydig, j'ai un faible particulier pour une pinte de stout et un bon plat de lapin de garenne, et c'est ce que je vais ordonner. Le bourgogne ne me dit pas grand'chose.

Et séance tenante, stout et lapin de garenne parurent à son commandement. Ils s'attardèrent devant leur repas, causant, sur un pied d'égalité dont M. Fotheringay fut surpris et reconnaissant, de tous les miracles qu'ils allaient pouvoir faire.

— Et à propos, monsieur Maydig, je pourrais peut-être vous aider au point de vue domestique.

— Je ne comprends pas bien, dit M. Maydig, en se versant un verre de vieux bourgogne miraculeux.

M. Fotheringay se servit une seconde portion de lapin et répondit la bouche pleine.

— Je pensais... niam, niam... que je pourrais peut-être... niam, niam... faire un miracle avec, Madame Minchin... niam, niam... la rendre meilleure.

M. Maydig reposa son verre et parut incrédule.

— Elle est... Elle déteste qu'on se mêle de ses affaires, vous savez, monsieur Fotheringay. Et, à vrai dire, il est bien onze heures passées et elle est probablement couchée et endormie. Pensez-vous, somme toute...

M. Fotheringay réfléchit à ces objections.

— Je ne vois pas pourquoi ça ne se ferait pas pendant son sommeil.

Un moment, M. Maydig s'opposa à cette idée, puis enfin il céda. M. Fotheringay émit ses ordres, et un peu moins à l'aise, peut-être, les deux hommes continuèrent leur repas. M. Maydig s'étendait

sur les changements qu'il s'attendait à trouver chez sa gouvernante, le lendemain, avec un optimisme qui semblait même au bon sens d'après dîner de M. Fotheringay quelque peu forcé et exagéré, quand une série de bruits confus se firent entendre au-dessus d'eux. Leurs yeux s'interrogèrent et M. Maydig quitta en hâte la table. M. Fotheringay l'entendit appeler sa gouvernante, puis monter doucement l'escalier.

Au bout d'une minute ou deux, le clergyman revint, le pas léger, la face radieuse.

— Merveilleux ! dit-il, et touchant ! Extrêmement touchant.

Il se remit à arpenter le devant de foyer.

— Une repentance, une très touchante repentance... à travers la porte. Pauvre femme ! Un merveilleux changement. Elle s'était levée. Elle avait dû se lever tout de suite. Elle s'était réveillée pour aller briser une clandestine bouteille de cognac, dans sa malle. Et le confesser aussi ! Mais cela nous donne... nous ouvre les plus surprenantes perspectives de possibilités. Si nous, pouvons accomplir ce miraculeux changement en elle...

— La chose est apparemment illimitée, dit M. Potheringay, et quant à Winch...

— Absolument illimitée.

Et, du devant de foyer, M. Maydig, écartant d'un geste la difficulté Winch, développa une série de merveilleuses propositions - propositions qu'il imaginait à mesure qu'il parlait.

Ce qu'étaient ces propositions ne concerne pas essentiellement cette histoire. Qu'il suffise de savoir qu'elles étaient faites dans un esprit d'infinie bienveillance ; qu'il suffise, aussi de savoir que le problème de Winch resta sans solution. Il n'est pas nécessaire non plus de décrire jusqu'à quel point cette série de miracles reçut son accomplissement. Il y eut des vicissitudes étonnantes.

Les premières heures du jour trouvèrent M. Maydig et M. Fotheringay parcourant la place du marché, glaciale sous la lune tranquille, en une sorte d'extase thaumaturgique, M. Maydig tout voltigeant et gesticulant, M. Fotheringay, court et hérissé, et plus du tout surpris de sa grandeur. Ils avaient réformé tous les ivrognes de la circonscription, changé toutes les bières et les alcools en eau - M. Maydig

l'ayant emporté sur ce point. Ils avaient, de plus, grandement amélioré le service des trains de l'endroit, drainé un marécage, augmenté la fertilité du sol des coteaux environnants, et guéri la verrue du clergyman ; ils étaient maintenant en route pour aller voir ce qu'on pourrait bien faire à la jetée endommagée.

— La ville, haletait M. Maydig, ne sera plus la même demain et combien tout le monde sera surpris et reconnaissant !

Juste à ce moment l'horloge de l'église sonna trois heures.

— Mais il est trois heures, dit M. Fotheringay. Il faut que je rentre. Il faut que je sois à mon bureau à huit heures. Et d'ailleurs...

— Mais nous commençons seulement, répondit M. Maydig, grisé par la douceur du pouvoir sans limites. Nous ne faisons que commencer. Pensez à tout le bien que nous allons faire. Quand les gens s'éveilleront.

— Mais... dit M. Fotheringay.

M. Maydig lui saisit soudain le bras. Ses yeux étaient brillants et farouches.

— Mon cher ami, dit-il, rien ne presse. Regardez !

— Il indiqua du doigt la lune au zénith - Josué !

— Josué ? dit M. Fotheringay.

— Josué ! répéta M. Maydig. Pourquoi pas ? Arrêtez-la

M. Fotheringay regarda la lune.

— C'est un peu gros, dit-il, après une pause.

— Pourquoi pas ? insista M. Maydig. Certes, elle ne s'arrêta pas. Vous arrêterez seulement la rotation de la terre, vous comprenez ? Le temps s'arrête. Ce n'est pas comme si nous faisons du mal.

— Hum ! dit M. Fotheringay. Eh bien ! - il soupira - je vais essayer. Allons !

Il boutonna sa jaquette et s'adressant au globe habitable en assumant tout ce qu'il put de confiance en son pouvoir :

— Arrête-toi de tourner, veux-tu ?

Immédiatement, il s'envola, la tête par-dessus les talons, à travers l'air avec une vitesse de douzaines de milles à la minute. En dépit des innombrables cercles qu'il décrivait par seconde, il pensa ; car la pensée

est merveilleuse - parfois aussi lente que du goudron qui coule, quelquefois aussi instantanée que la lumière. En une seconde, il pensa et voulut :

— Que je me retrouve à terre, sain et sauf... Quoi qu'il arrive, que je sois à terre, sain et sauf.

Il était grandement temps, car ses habits échauffés par la vitesse de sa course à travers les airs commençaient déjà à flamber. Il se trouva à terre, après un choc impétueux, mais nullement endommageant, sur quelque chose qui paraissait être un monticule de terre fraîchement remuée. Une masse énorme de métal et de maçonnerie, qui ressemblait extraordinairement à la tour de l'horloge de la place du Marché, toucha terre auprès de lui, ricocha par-dessus lui, et s'enfuit comme une bombe qui éclate, en pierres, briques et plâtras. Une vache tourbillonnante se heurta à l'un des plus gros blocs et s'écrasa comme un œuf. C'était un fracas qui faisait ressembler tous les plus violents fracas de sa vie passée au bruit de la poussière qui tombe, et qui fut suivi par une gamme descendante de moindres fracas. Un vent puissant mugissait dans l'air et sur la terre, si bien qu'il pouvait à peine lever la tête pour regarder.

Pendant un certain temps, il fut trop essoufflé et trop étonné pour voir même où il se trouvait et ce lui était arrivé.

Son premier mouvement fut de tâter sa tête et de s'assurer que ses cheveux couchés par le vent étaient bien les siens.

— Seigneur ! balbutia M. Fotheringay, empêché d'articuler par la rafale ; j'ai eu une secousse ! Qu'est-ce qui ne va plus ? Un ouragan et le tonnerre ; et il n'y a qu'un instant, une nuit superbe. C'est Maydig qui m'a fait faire quelque bêtise. Quel vent ! Si je continue à jouer avec ça, je suis sûr de quelque terrible accident... Où est Maydig ? Dans quel maudit gâchis tout se trouve !

Il regarda tout autour de lui, autant que les pans voltigeant de sa jaquette le permettaient. L'apparence des choses était réellement étrange.

— En tous cas le ciel est en place, se dit M. Fotheringay ; il n'y a guère que cela qui soit en place. Et même là, il semble se préparer quelque abominable rafale. Mais voici la lune, là, au-dessus de ma tête, juste au même endroit que tout à l'heure, brillante comme le plein jour. Mais quant au reste... Où est la ville ? Où est... ? Où sont toutes

choses ? Et qui diable fait souffler ce vent-là ? Je n'avais pas commandé de vent !

M. Fotheringay fit de grands efforts pour se remettre sur ses pieds, mais en vain, et en désespoir de cause, il resta à quatre pattes, bien cramponné. Il surveillait le paysage éclairé par la lune, du côté où allait le vent, avec les pans de sa jaquette claquant par-dessus sa tête.

— Sérieusement, il y a quelque chose qui ne va pas ! Mais ce que ce peut bien être, bonté du ciel, qui peut me le dire ?

De tous côtés, rien n'était visible dans la blanche clarté qui éclairait le brouillard de poussière entraîné par la rafale hurlante ; seules s'apercevaient vaguement de croulantes masses de terre, et des monceaux de ruines chaotiques ; ni arbres, ni maisons, ni formes familières, seule une immense étendue bouleversée s'évanouissant enfin sous les colonnes et les nuages tourbillonnants ; les éclairs et les roulements de tonnerre d'une tempête qui croisait violemment. Près de lui, sous la lueur livide, était quelque chose qui avait dû être un orme, une masse fracassée d'éclats de bois, mis en miettes, des rameaux jusqu'au tronc, et plus loin une masse enchevêtrée

de traverses de fer - trop évidemment ce devait être le viaduc - émergeait des ruines entassées confusément.

Comme vous le concevez, lorsque M. Fotheringay avait arrêté la rotation du globe solide ; il n'avait rien stipulé quant aux objets mobiles de sa surface. Et la terre tourne si vite que sa surface à l'équateur chemine à une vitesse de plus d'un millier de milles à l'heure, et dans nos latitudes, à plus de la moitié de cette allure. De sorte que la petite ville, et M. Maydig, et M. Fotheringay, et tout le monde et toutes choses avaient été lancés violemment en avant à une vitesse d'environ neuf milles par seconde - c'est-à-dire beaucoup plus violemment que s'ils avaient été lancés par un canon. Et tous les êtres humains, - et toutes les créatures vivantes, toutes les maisons, tous les arbres - le monde entier, tel que nous le connaissons - avait été lancé ainsi, bouleversé et entièrement détruit, tout simplement.

De tout cela, naturellement, M. Fotheringay ne se rendait pas exactement compte. Mais il comprit que son miracle avait été raté, et alors il lui vint un grand dégoût des miracles. Il se trouvait maintenant dans l'obscurité, car les nuages

s'étaient rassemblés et cachaient par intervalles la face de la lune, et l'air était plein de grêlons s'entrechoquant et tourbillonnant. Un grand mugissement de vent et d'eau remplissait le ciel et la terre, et, abritant ses yeux de sa main, il put apercevoir, à travers la poussière et la grêle, une immense muraille d'eau qui s'avavançait vers lui.

— Mayding ! hurla la voix de M. Fotheringay, étouffée par le tumulte des éléments. Au secours ! Maydig ! Arrêtez ! cria-t-il aux eaux qui accouraient. Oh ! pour l'amour de Dieu, arrêtez ! Paix, un instant, dit-il au tonnerre et aux éclairs. Arrêtez un petit instant que je reprenne mes esprits... Et maintenant que vais-je faire ? Que faut-il faire ? Mon Dieu ! que je voudrais que Maydig fût là.

— J'y suis ! se dit-il. Nous allons tout remettre en place, pour l'amour de Dieu, cette fois-ci.

Il resta à quatre pattes, tête baissée contre le vent, occupé tout entier à remettre les choses en ordre :

— Ah ! dit-il... Que rien de ce que je vais commander arrive avant que j'aie dit : Allez ! Seigneur ! j'aurais bien dû penser à

cela plus tôt.

Il éleva sa faible voix, contre la trombe, hurlant de plus en plus fort dans le vain désir d'entendre ses paroles.

— Allons ! ça y est ! Attention à ce que je vais dire, maintenant ! Avant toute chose, quand tout ce que j'ai à dire sera fait, que je perde mon pouvoir miraculeux ; que ma volonté devienne comme la volonté de tout le monde, et que tous ces dangereux miracles finissent. J'en ai assez ! J'aime mieux ne plus en faire. C'est toujours autant, et c'est la première chose. Et voici la seconde - que je retourne au moment juste où les miracles vont commencer. Que toutes choses redeviennent comme elles étaient juste avant que cette bienheureuse lampe se renverse. C'est une rude besogne, mais c'est la dernière. Est-ce bien compris ? Plus de miracles - toutes choses comme elles étaient - et moi, dans le bar du Long Dragon, juste avant de boire ma demi-pinte. C'est bien cela ? Oui !

Il enfonça ses doigts dans la terre, ferma les yeux et dit :

— Allez !

Tout redevint parfaitement tranquille. Il

se sentit de nouveau debout.

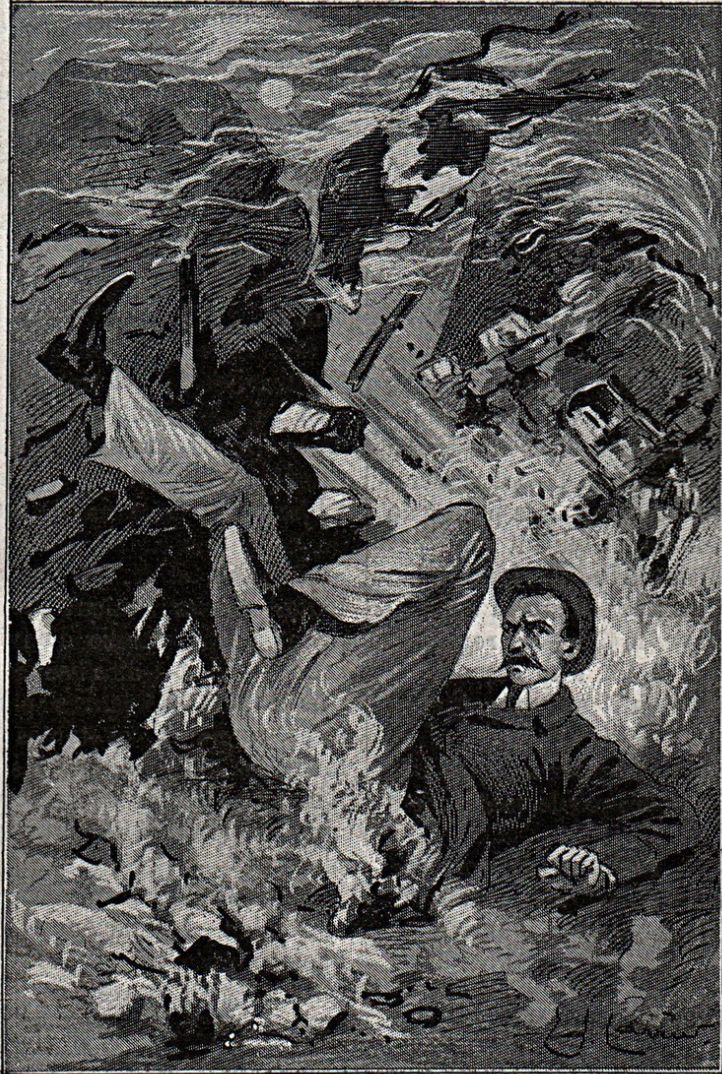
— C'est vous qui le dites, prononçait une voix.

Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans le bar du Long Dragon, discutant sur les miracles avec Toddy Beamish. Il eut la vague sensation, qui s'évanouit aussitôt, de quelque grand événement oublié. Vous comprenez que, à part la perte de son pouvoir miraculeux, toutes choses étaient de nouveau en ordre. Son esprit et sa mémoire étaient donc maintenant absolument ce qu'ils avaient été au moment où cette histoire commence ; de sorte qu'il ne savait absolument rien de ce qui est raconté ici. Et entre autres choses, naturellement, il continue à ne pas croire aux miracles.

— Je vous dis que les miracles, à proprement parler, ne peuvent possiblement pas s'accomplir, discutait-il, quoi que vous affirmiez, et je suis prêt à le soutenir jusqu'au bout.

— Ce n'est là que votre opinion. Prouvez-la si vous pouvez, répondait Toddy Beamish.

— Écoutez, M. Beamish, répliquait M. Fotheringay. Examinons nettement ce



L'HOMME QUI POUVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES.
Il se trouva à terre après un choc impétueux.

que c'est qu'un miracle. C'est un fait contraire au cours naturel des choses et produit par le seul pouvoir de la volonté...

L'œuf de cristal

Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray

Cette édition de la nouvelle a été publiée en quatre parties dans la revue d'information scientifique *La Science Illustrée* (N°647 à 650. Avril-mai 1900)

L'année dernière encore, il y avait, non loin des *Sept Cadrans*, une petite boutique, d'aspect rébarbatif, sur laquelle était peinte, en lettres jaunes à demi effacées, l'enseigne : *C. Cave, naturaliste et marchand d'antiquités*. Le contenu des vitrines était curieusement varié. Elles renfermaient des défenses d'éléphant, un jeu d'échecs incomplet, des verroteries, des armes, une boîte d'yeux, deux crânes de tigre, un crâne humain, plusieurs singes – l'un d'eux tenant une lampe – empaillés et mangés des vers, de vieux meubles démodés, un œuf d'autruche piqué des mouches, des engins de pêche, un aquarium de verre extraordinairement sale et vide. Il y avait aussi, au moment où cette histoire commence, une masse de cristal façonnée en forme d'œuf et merveilleuse-

ment polie. Cet œuf, deux personnes arrêtées devant la vitrine l'examinaient : l'une, un clergyman grand et maigre ; l'autre, un jeune homme à la barbe très noire, au teint basané et de mise discrète. Le jeune homme basané parlait en gesticulant avec vivacité et semblait fort désireux de voir son compagnon acheter l'article.

Pendant ce temps, M. Cave sortit de son arrière-boutique, mâchonnant encore un reste du pain beurré de son thé. Quand il aperçut les deux hommes et l'objet de leur attention, il perdit contenance. Lançant un regard furtif par-dessus son épaule, il alla doucement fermer la porte. M. Cave était un petit vieillard à la figure pâle avec de singuliers yeux d'un bleu aqueux ; ses cheveux étaient d'un gris sale et il portait une redingote bleue râpée, un vieux chapeau de soie, et des pantoufles en tapisserie, fort éculées. Il se mit à épier les deux hommes. Le clergyman fouilla tout au fond de la poche de son pantalon, examina une poignée de monnaie et un agréable sourire découvrit ses dents. M. Cave parut encore plus décontenancé quand il les vit entrer dans la boutique.

Le clergyman, sans autre cérémonie, demanda le prix de l'œuf de cristal. M. Cave jeta un coup d'œil inquiet du côté de l'arrière-bou-



L'ŒUF DE CRISTAL. — M. Cave s'avança jusqu'à la porte de la boutique et l'ouvrit.

tique et répondit : cinq guinées. Le clergyman, s'adressant à son compagnon aussi bien qu'à M. Cave, protesta que le prix était trop élevé, et il essaya de marchander. — C'était en vérité beaucoup plus que M. Cave ne se proposait d'en demander quand d'abord il l'avait mis en montre. — M. Cave s'avança jusqu'à la porte de la boutique et l'ouvrit :

— Cinq guinées, c'est mon dernier prix, dit-il, comme pour s'épargner l'ennui d'une discussion inutile.

À ce moment, le haut d'une figure de femme parut au-dessus du rideau qui cachait la partie inférieure du panneau vitré de la porte de l'arrière-boutique, et de petits yeux regardèrent curieusement les deux clients.

— Cinq guinées, c'est mon dernier prix, répéta M. Cave avec un tremblement dans la voix.

Le jeune homme au teint sombre était jusqu'ici resté simple spectateur, son regard perçant examinant M. Cave. Tout à coup, il parla.

— Donnez-lui cinq guinées.

Le clergyman se tourna de son côté pour voir s'il parlait sérieusement, et quand ses regards revinrent à M. Cave, il remarqua que le visage de ce dernier était tout pâle.

— C'est une bien grosse somme, dit le clergyman.

Et, fouillant dans sa poche, il commença à compter ses ressources. Il n'avait guère plus de trente shillings, et il dut demander le reste à son compagnon avec lequel il paraissait être sur le pied d'une grande intimité. Ceci donna à M. Cave le temps de rassembler ses idées, et il commença à expliquer d'une façon fort troublée que, en réalité, l'œuf de cristal n'était pas exactement en vente. Ses deux clients en montrèrent naturellement quelque surprise, et lui demandèrent pour quelle raison il ne l'avait pas dit tout de suite. M. Cave devint fort confus, et s'empêtra dans une histoire invraisemblable, prétendant qu'il ne pouvait pas vendre le cristal cette après-midi-là, qu'un acheteur probable l'avait déjà retenu. Les deux clients, croyant de sa part à une tentative pour élever encore le prix, firent semblant de s'en aller. Mais à ce moment la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit et la propriétaire des deux petits yeux entra.

C'était une femme corpulente, aux traits vulgaires, plus jeune et beaucoup plus grosse que M. Cave : elle marchait pesamment et sa figure était rubiconde.

— Le cristal est à vendre, affirma-t-elle, et

cinq guinées, c'est un prix bien suffisant. Je me demande ce qui vous prend, Monsieur Cave, de ne pas accepter les offres de ces messieurs.

M. Cave, grandement troublé par cette irruption, jeta à sa femme, par-dessus ses lunettes, un regard de colère, et, sans excessive assurance, affirma son droit de conduire ses affaires comme il l'entendait. Une altercation s'ensuivit. Les deux clients observèrent la scène avec intérêt et amusement, secourant à l'occasion M^{me} Cave par des questions et des suggestions. M. Cave, fort malmené, persista dans son impossible et confuse histoire d'un client venu dans la matinée, et son agitation devint pénible. Mais il s'entêta malgré tout avec une extraordinaire obstination. Ce fut le jeune Oriental qui mit fin à cette curieuse controverse. Il proposa de revenir dans deux jours – afin de donner au prétendu client la chance de quelque délai pour se décider.

— Et alors, dit le clergyman, nous insistons... Cinq guinées !

M^{me} Cave prit sur elle d'excuser son mari, expliquant qu'il était parfois un peu bizarre, et les deux clients laissèrent le couple continuer la dispute.

Aussitôt qu'ils furent seuls, M^{me} Cave inter-

pella son mari avec une singulière autorité. Le pauvre petit homme, tremblant d'émotion, barbotait dans ses histoires, affirmant d'un côté qu'il avait un autre acheteur en vue, et de l'autre assurant que l'œuf de cristal valait certainement quinze guinées.

— Alors, pourquoi n'en avez-vous demandé que cinq ?

— Ah ! ça, voulez-vous me laisser faire mes affaires comme je l'entends, à la fin ! conclut M. Cave.

M. Cave avait un beau-fils et une belle-fille qui vivaient avec lui, et le soir, au diner, la transaction manquée fut remise en discussion. Aucun d'eux n'avait une haute opinion des méthodes commerciales de M. Cave et ce fait leur parut le comble de la folie.

— Je suis sûr qu'il en a souvent refusé la vente, dit le beau-fils, lourdaud de dix-huit ans à l'allure veule.

— Mais cinq guinées ! enchérit la belle-fille, jeune personne raisonnable de vingt-six ans.

Les réponses de M. Cave furent pitoyables : il ne fit que marmotter de timides assertions, balbutiant qu'il savait ce qu'il avait à faire. Son dîner à peine achevé, ils l'entraî-

nèrent, les oreilles brûlantes et des larmes de vexation derrière ses lunettes, fermer la boutique pour la nuit.

— Pourquoi diable, se disait-il, ai-je laissé l'œuf de cristal si longtemps dans la vitrine ? Quelle folie !

C'est cela qui l'ennuyait le plus. Longtemps il chercha, sans pouvoir le trouver, un moyen d'éviter la vente.

Après souper, sa belle-fille et son beau-fils se *firent beaux* et sortirent seuls ; sa femme se retira à l'étage au-dessus pour réfléchir aux qualités commerciales du cristal, en même temps qu'elle appréciait, réunies dans un verre d'eau tiède, les qualités diverses du sucre, d'un peu de citron et... d'autre chose. M. Cave resta fort tard dans la boutique, sous l'ostensible prétexte de faire de petites roches ornementales dans de vieux aquariums, mais réellement dans un but inavoué qui s'expliqua de lui-même plus tard. Le lendemain, en effet, M^{me} Cave s'aperçut que l'œuf de cristal avait été retiré de la vitrine et se trouvait maintenant derrière une pile de vieux bouquins traitant de la pêche à la ligne. Elle le remplaça bien en évidence. Mais elle ne disputa pas autrement à ce propos, parce qu'une violente névralgie l'en détourna. La journée se passa désagréablement.

M. Cave était, pour ne parler que de cela, plus distrait que de coutume et, de plus, extrêmement irritable. Dans l'après-midi, pendant que sa femme faisait sa sieste quotidienne, il retira encore l'œuf de cristal de la vitrine.

Le lendemain, M. Cave eut à livrer pour les dissections d'une clinique d'hôpital une commande de chiens de mer. Pendant son absence, l'esprit de M^{me} Cave en revint au cristal et aux meilleurs moyens de dépenser l'argent d'une telle aubaine. Elle en avait déjà imaginé de très agréables, parmi lesquels une robe de soie verte pour elle et, pour tous, une excursion à Richmond, quand le bruit discordant du timbre de la porte d'entrée l'appela dans la boutique. Le client était un maître répétiteur qui venait se plaindre qu'on n'avait pas encore livré des grenouilles commandées la veille. M^{me} Cave désapprouvait vivement cette branche particulière du commerce de M. Cave, aussi le pauvre homme, qui avait fait sa réclamation sur un ton quelque peu agressif, se retira, après un bref échange de paroles, d'une façon extrêmement civile, pour ce qui l'intéressait personnellement. Alors les regards de M^{me} Cave allèrent naturellement vers la vitrine : car la vue de l'œuf de cristal était pour elle l'assurance de cinq guinées et la réalité de ses rêves. Quelle fut sa surprise quand elle ne le vit plus

à sa place ! Elle alla regarder derrière les ca-
siers où elle l'avait trouvé la veille. Il n'y était
pas ; elle se mit immédiatement à le chercher
par toute la boutique, fiévreusement.

Quand M. Cave revint de livrer ses chiens
de mer, vers deux heures moins le quart, dans
l'après-midi, il trouva la boutique quelque peu
en désordre, et sa femme, accroupie derrière le
comptoir, bouleversant ses matériaux taxider-
miques, dans un état d'esprit absolument
exaspéré. Sa face apparut toute rouge et colé-
reuse quand le bruit du timbre eut annoncé le
retour de son mari, et elle l'accusa sur-le-
champ de *l'avoir caché*.

— Caché quoi ? demanda M. Cave.

— L'œuf de cristal !

Sur ce, M. Cave, en apparence grandement
surpris, se précipita vers la vitrine.

— Il n'est plus là ? Grands dieux ! qu'est-ce
qu'il est devenu ?

Au même moment, le beau-fils de M. Cave,
qui était rentré un instant auparavant, sortit
de l'arrière-boutique – blasphémant généreuse-
ment : apprenti chez un ébéniste au bas de la
même rue et prenant ses repas à la maison, il
était naturellement furieux de ne pas trouver
le dîner prêt.

Mais quand il apprit la perte de l'œuf de cristal, il oublia son repas, et sa colère se tourna de sa mère sur son beau-père. Leur première idée fut, nécessairement, qu'il l'avait caché, mais M. Cave nia énergiquement avoir aucune connaissance de son sort – offrant gratuitement sa pataugeante affirmation – et fit si bien qu'il arriva à accuser d'abord sa femme, puis son beau-fils de l'avoir pris pour le vendre à leur propre profit.

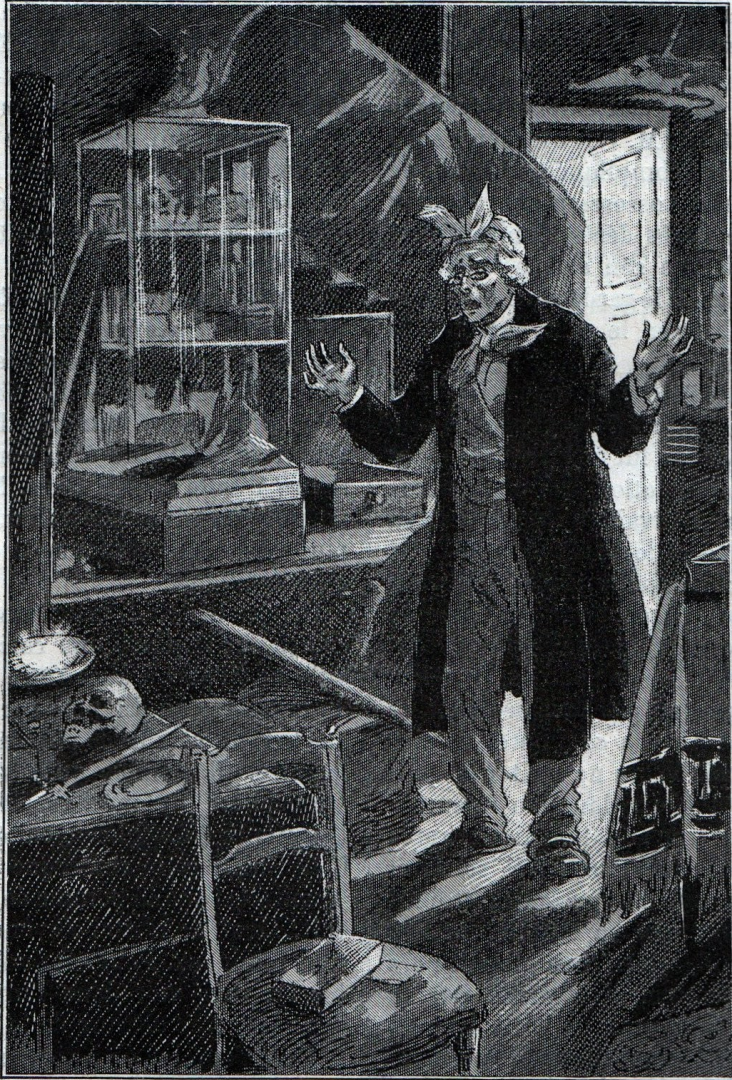
Ainsi commença une discussion extrêmement acrimonieuse et émouvante, qui se termina pour M^{me} Cave en un spécial accès nerveux, quelque chose entre l'épilepsie et la folie furieuse, ce qui mit le beau-fils en retard d'une demi-heure à son atelier. M. Cave se réfugia dans sa boutique, loin, des émotions conjugales.

Le soir, le sujet fut remis en question, avec moins de passion et à un point de vue pratique, sous la présidence de la belle-fille. Le dîner fut malheureux et finalement la discussion se changea en une pénible scène. M. Cave se laissa aller à une exaspération apparemment extrême, et il sortit en faisant violemment claquer la porte. Le reste de la famille, l'ayant dénigré et malmené avec une liberté que son absence garantissait, se mit à chercher de la cave au grenier, dans l'espoir de découvrir la ca-

chette du cristal.

Le jour suivant, les deux clients revinrent. Ils furent reçus par M^{me} Cave presque en larmes. Elle insinua que personne ne pouvait imaginer tout ce qu'elle avait eu à supporter de la part de M. Cave aux divers moments de son pèlerinage matrimonial... Elle fit aussi un récit fantaisiste de la disparition de l'œuf de cristal. Le clergyman et l'Oriental se regardèrent et déclarèrent que c'était vraiment extraordinaire ; mais comme M^{me} Cave semblait disposée à leur narrer l'histoire détaillée de sa vie, ils firent mine de s'en aller. Là-dessus, se cramponnant encore à quelque espoir, M^{me} Cave demanda l'adresse du clergyman, afin que, si elle pouvait tirer quelque chose de M. Cave, elle pût le leur communiquer. L'adresse fut effectivement donnée, mais probablement aussitôt égarée : M^{me} Cave n'ayant pu, par la suite, se souvenir de rien à ce sujet.

Le soir de ce même jour, la famille parut être enfin au bout de ses émotions, et M. Cave, après avoir été absent l'après-midi, soupa en un morne isolement qui lui fut un agréable contraste avec les violentes controverses des jours précédents. Pendant quelque temps, les relations furent assez tendues entre les membres de la famille Cave. Mais ni l'œuf de cristal, ni le prétendu client ne revinrent.



L'ŒUF DE CRISTAL. — Il aperçut une clarté insolite.

Maintenant, sans plus de circonlocutions, il nous faut admettre que M. Cave était un menteur. Il savait parfaitement bien où se trouvait l'œuf de cristal, l'ayant confié à la garde de M. Jacoby Wace, aide-préparateur à S^t Catherine's Hospital, Westbourne Street. Il était placé sur une étagère, en partie recouvert par un morceau de velours noir, à côté d'un flacon de whisky américain. C'est, à vrai dire, de M. Wace que viennent les détails sur lesquels est basé ce récit. M. Cave avait emporté l'œuf à l'hôpital, caché dans le sac qui contenait les chiens de mer, et il avait insisté auprès du jeune savant pour qu'il le gardât. M. Wace éprouva d'abord quelque perplexité. Ses relations avec M. Cave étaient particulières. Une certaine inclination pour les gens bizarres lui avait fait plus d'une fois inviter le vieillard à venir fumer et boire chez lui, et à développer ses idées plutôt amusantes sur la vie en général et sur la femme en particulier. M. Wace avait, lui aussi, rencontré M^{me} Cave lorsqu'il passait faire quelque commande et que M. Cave se trouvait absent. Il savait quels perpétuels tourments le pauvre homme devait endurer ; et, ayant pesé les conséquences, il se décida à donner asile à l'œuf. M. Cave promit d'expliquer plus complètement une autre fois les raisons de sa remarquable affection pour l'œuf de cristal, et il parla clairement de visions qu'il y apercevait. Il re-

vint chez M. Wace le même soir.

Il raconta une histoire compliquée. L'œuf de cristal, dit-il, était venu en sa possession avec d'autres objets achetés à la vente après décès d'un confrère, et ignorant quelle pouvait être son exacte valeur, il l'avait étiqueté dix shillings. Il le garda ainsi plusieurs mois et il pensait à en abaisser le prix, lorsqu'il fit une singulière découverte.

À cette époque, sa santé était très mauvaise – il faut bien avoir présent à l'esprit que, pendant toute cette affaire, son état physique fut fort précaire – et il éprouvait une extrême désolation des négligences et même positivement des mauvais traitements de sa femme, et des enfants de celle-ci à son égard. Sa femme était vaniteuse, extravagante, dure ; elle avait un goût croissant pour des absorptions particulières de boisson. Sa belle-fille était mesquine et prétentieuse et son beau-fils avait conçu pour lui une violente aversion qu'il ne perdait pas une occasion de témoigner. Les exigences de son commerce retombaient toutes sur lui, et M. Wace ne croit pas qu'il ait été absolument exempt d'occasionnelle intempérance. Il avait débuté avec une situation aisée, après avoir reçu une certaine éducation, et il souffrait pendant des semaines de suite d'hypocondrie et d'insomnies. Craignant de déran-

ger sa famille, lorsque ses pensées devenaient intolérables il se glissait hors du lit sans réveiller sa femme, et il errait par la maison ; un matin, aux environs de trois heures, vers la fin d'août, le hasard l'amena dans la boutique.

Encombrée, poussiéreuse et sale, la pièce était impénétrablement sombre, sauf en un endroit où il aperçut une clarté insolite. En approchant, il découvrit que c'était l'œuf de cristal, dans le coin du comptoir, près de la vitrine. Un mince rayon pénétrait par une fente des volets, frappait l'objet, et semblait pour ainsi dire en emplir entièrement l'intérieur.

M. Cave pensa que cela n'était pas d'accord avec les lois de l'optique telles qu'il se les rappelait. Il pouvait comprendre des rayons réfractés par le cristal jusqu'à un foyer intérieur, mais cette diffusion dérangeait ses conceptions des phénomènes physiques. Il approcha très près de l'œuf de cristal, l'examinant en tous sens avec un soudain réveil de cette curiosité scientifique qui, dans sa jeunesse, avait déterminé le choix de sa profession. Il fut surpris de trouver que la lumière n'était pas constante, mais se mêlait à la substance intérieure de l'œuf, comme si l'objet eût été une sphère creuse emplie de quelque vapeur lumineuse. En tournant autour pour la voir sous tous ses aspects, il s'aperçut tout à coup qu'il se trou-

vait entre le rayon et l'œuf et que le cristal néanmoins demeurait lumineux. Grandement étonné, il le prit et l'emporta dans le coin le plus sombre de la boutique. Il resta brillant pendant quatre ou cinq minutes, puis il ternit lentement et s'éteignit. Il le replaça sous le mince trait de lumière où il reprit presque immédiatement toute sa clarté.

Jusqu'ici, tout au moins, M. Wace put, par la suite, vérifier la remarquable histoire de M. Cave. Il a lui-même, à diverses reprises, tenu le cristal sous un rayon de lumière (qui devait être d'un diamètre moindre qu'un millimètre). Et dans l'obscurité parfaite, telle qu'elle pouvait être produite par une enveloppe de velours, le cristal paraissait sans aucun doute très faiblement phosphorescent. Il pouvait sembler, cependant, que cette clarté fût de quelque exceptionnelle sorte et pas également visible pour tous les yeux, car M. Harbinger – dont le nom est familier à tout lecteur scientifique – fut absolument incapable d'y voir la moindre lumière. Et la propre capacité de vision de M. Wace était hors de comparaison inférieure à celle de M. Cave. Même pour M. Cave, ce pouvoir variait considérablement : sa vision étant la plus vive dans ses moments d'extrême faiblesse et de grande fatigue.

Or, dès le début, cette lumière dans l'œuf de cristal exerça sur M. Cave une curieuse fascination. Ce fait qu'il ne fit part à aucun être humain de ses curieuses observations en dit plus sur l'isolement de son âme que tout un volume de phrases pathétiques ne pourrait le faire. Il semble qu'il ait vécu dans une telle atmosphère de méchanceté mesquine qu'admettre l'existence d'un plaisir eût été le risque de sa perte. Il fit aussi cette remarque qu'à mesure que l'aube avançait et que la somme de lumière diffuse augmentait, l'œuf de cristal devenait, de toute apparence, non lumineux. Pendant quelque temps il fut incapable de rien voir dans l'intérieur, excepté le soir, dans les coins obscurs de la boutique.

Mais l'emploi d'un vieux morceau de velours noir, sur lequel il étalait une collection de minéraux, lui vint à l'idée, et en le doublant et le mettant par-dessus sa tête et ses mains, il pouvait apercevoir le mouvement lumineux à l'intérieur de l'œuf de cristal, même dans la journée. Il agissait avec beaucoup de prudence de peur d'être découvert par sa femme, et il ne se livrait à cette occupation que pendant l'après-midi et avec circonspection, sous le comptoir, pendant que sa femme faisait sa sieste. Un jour, en tournant le cristal dans ses mains, il vit quelque chose. Cela passa comme

un éclair, mais il eut l'impression que l'objet lui avait, pour un moment, révélé l'existence d'une vaste, immense et étrange contrée ; et le retournant encore, au moment où la clarté s'éteignait, il eut de nouveau la même vision.

Il serait maintenant ennuyeux et inutile d'exposer toutes les phases de la découverte de M. Cave depuis ce moment. Qu'il suffise de noter que l'effet était celui-ci : quand on le regardait sous un angle d'environ 137 degrés de la direction du rayon lumineux, l'œuf de cristal donnait la claire et consistante peinture d'une vaste et singulière contrée. Ce n'était nullement une vision chimérique ; cela donnait l'impression définie de la réalité, et plus la lumière était grande, plus réelle et solide la contrée paraissait. C'était un tableau mouvant, mais lentement et d'une façon ordonnée, comme des choses réelles, et, suivant la direction dans laquelle on l'éclairait ou on l'observait, le tableau changeait aussi. À vrai dire, ce devait produire le même effet que de regarder quelque spectacle à travers un verre ovale en le tournant dans tous les sens pour obtenir des aspects différents.

M. Wace m'a assuré que les descriptions de M. Cave étaient pleines de détails extrêmement précis, et absolument exemptes de cette espèce d'émotion particulière aux hallucina-

tions. Mais il faut se rappeler que tous les efforts de M. Wace pour voir les mêmes choses avec une clarté similaire dans la faible opalescence du cristal furent entièrement vains, de quelque façon qu'il s'y prit. Mais les différences d'intensité des impressions reçues par les deux hommes étaient très grandes, et il est tout il fait concevable que ce qui était pour M. Cave une vision claire ne fût qu'une simple nébulosité pour M. Wace.

La description que faisait M. Cave était invariablement celle d'une plaine étendue, qu'il lui semblait toujours regarder d'une hauteur considérable, comme d'un tour ou d'un mât. À l'est et à l'ouest, à une distance fort lointaine, la plaine était bornée par de vastes rochers rougeâtres, qui lui rappelaient des rochers qu'il avait vus dans quelque tableau ; mais quel était ce tableau, M. Wace ne put le déterminer. Ces rochers passaient vers le nord et vers le sud – M. Cave reconnaissait les points cardinaux aux étoiles visibles dans la nuit – fuyant en une perspective presque illimitée et s'effaçant dans les brumes du lointain avant de se rencontrer. Lors de sa première vision, il était plus près de la chaîne orientale de rochers, sur laquelle se levait le soleil ; et sombres contre le jour, et pâles contre l'ombre, apparurent, prenant leur vol, une multitude de formes, que



L'ŒUF DE CRISTAL. — La partie supérieure d'une figure, avec de larges yeux, s'approcha contre la sienne.

M. Cave considéra comme étant des oiseaux. Une vaste rangée d'édifices s'étendait sous ces êtres ; il lui paraissait toujours les regarder d'une fort grande hauteur, et à mesure qu'ils approchaient des bords réfractés et confus du tableau, ils devenaient indistincts. Il y avait aussi des arbres curieux de forme et de couleur ; un épais vert mousseux et un gris exquis au bord d'un large et scintillant canal. Un grand objet brillamment coloré traversa soudain le paysage. Mais la première fois que M. Cave vit ces choses, ce fut seulement par éclairs soudains ; ses mains tremblaient, sa tête branlait, la vision était intermittente, puis devenait embrouillée et indistincte, et il eut d'abord une très grande difficulté à retrouver la vision, une fois la direction perdue.

Sa seconde vision claire, qui se produisit environ une semaine après la première, l'intervalle n'ayant accordé que des aperçus tentateurs et quelques utiles expériences, lui permit de voir la vallée dans toute sa longueur. La vue était différente, mais il avait la curieuse persuasion – que ses subséquentes observations confirmèrent abondamment – qu'il voyait ce monde étrange étant, lui, demeuré au même endroit, quoiqu'il regardât dans une direction différente. La longue façade du grand édifice, dont il avait vu d'abord le toit, reculait mainte-

nant dans la perspective. Il reconnaissait le toit. Sur le devant de la façade était une terrasse de proportions massives et d'une extraordinaire longueur, et vers le milieu de la terrasse, par intervalles, se trouvaient des mâts immenses, mais très gracieux, qui supportaient de petits objets brillants dans lesquels se reflétait le soleil couchant. L'importance de ces petits objets ne vint à l'idée de M. Cave que quelque temps après, alors qu'il décrivait ce qu'il voyait à M. Wace. La terrasse surplombait un fourré de la plus agréable et luxuriante végétation, au-delà duquel se trouvait une large pelouse verdoyante sur laquelle reposaient certaines grandes créatures, en forme de scarabées, mais énormément plus grosses. Au-delà de cette pelouse était une chaussée de pierre rosâtre richement décorée, et au-delà encore, bordée d'épais roseaux *rouges* et remontant la vallée exactement parallèle avec les lointains rochers, s'étalait une vaste et miroitante étendue d'eau. L'air semblait plein de bataillons de grands oiseaux manœuvrant en courbes majestueuses et, sur l'autre bord de la rivière, s'élevait une multitude d'édifices, richement colorés et, étincelants de réseaux et de facettes métalliques, au milieu d'une forêt d'arbres moussus et couverts de lichens. Tout à coup, quelque chose sembla fouetter à coups répétés au travers de la vision, comme le battement

d'une aile ou d'un éventail couvert de bijoux, et une figure, ou plutôt la partie supérieure d'une figure avec de larges yeux s'approcha pour ainsi dire contre la sienne, comme si elle se fût trouvée de l'autre côté de l'œuf de cristal. M. Cave fut si effrayé et si frappé de l'absolue réalité de ces yeux, qu'il fit un brusque mouvement de la tête pour regarder derrière le cristal. Il s'était tellement absorbé dans sa contemplation qu'il fut très surpris de se retrouver dans la fraîche obscurité de sa petite boutique avec son odeur familière de méthol, de moisi et de renfermé. Et pendant qu'il clignotait des yeux, la clarté du cristal s'affaiblit et s'éteignit.

Telles furent les premières impressions générales de M. Cave. L'histoire en est curieusement positive et circonstanciée. Dès le début, lorsque la vallée apparut d'abord momentanément à ses sens, son imagination fut étrangement frappée, et, quand il commença à apprécier les détails de la scène qu'il voyait, son émerveillement devint une curiosité passionnée. Il vaquait à ses affaires, insouciant et distrait, ne pensant qu'au moment où il pourrait retourner à sa contemplation. C'est alors que, quelques semaines après sa première vision, vinrent les deux clients, le tourment et l'émotion que causa leur offre, la façon dont l'œuf de

cristal l'avait échappé belle, et tous les événements déjà racontés.

Tant que la chose fut le secret de M. Cave, l'œuf de cristal resta simplement un prodige, qu'on va voir et admirer clandestinement à la façon dont un enfant explore un jardin défendu. Mais M. Wace possède, en sa qualité de jeune savant investigateur, des habitudes d'esprit particulièrement lucides et logiques. Aussitôt que l'œuf de cristal et son histoire lui parvinrent, et qu'il fut certain, après avoir vu de ses propres yeux la phosphorescence de cristal, qu'il existait réellement des preuves à l'appui des dires de M. Cave, il se mit en devoir de développer systématiquement le problème. M. Cave n'était que trop impatient de réjouir ses yeux à la vue de cette contrée féerique, et il venait tous les soirs, de huit heures et demie jusqu'à dix heures et demie, et quelquefois en l'absence de M. Wace, dans la journée même. Les dimanches après midi il venait aussi. Au début, M. Wace prit de nombreuses notes, et c'est à sa méthode scientifique qu'est due la relation entre la direction d'après laquelle le rayon initiateur entrait dans l'œuf de cristal et l'orientation de la vision. En enfermant l'œuf dans une boîte où il avait seulement perforé une petite ouverture pour le rayon lumineux, et en substituant une épaisse toile noire aux

rideaux chamois de sa fenêtre, il améliora grandement les conditions de l'observation ; si bien qu'en peu de temps, ils purent examiner la vallée dans telle direction qu'ils désiraient.

Ayant ainsi dégagé les voies, nous pouvons donner une brève description de ce monde visionnaire que renfermait l'œuf de cristal. Dans tous les cas, ce fut M. Cave qui fit les expériences que nous allons relater et sa méthode fut invariablement d'observer le cristal et de raconter ce qu'il voyait, tandis que M. Wace (qui, comme tout homme de science, savait écrire dans l'obscurité) notait brièvement ses paroles. Quand le cristal redevenait terne, on le remplaçait dans sa boîte suivant la position convenable et on ré-allumait les lampes électriques. M. Wace posait des questions et suggérait des observations pour éclaircir certains points difficiles. Rien, à vrai dire, ne pouvait être moins visionnaire et plus exactement positif.

L'attention de M. Cave avait été rapidement attirée par les créatures ailées qu'il avait aperçues en si grand nombre dans chacune de ses précédentes visions. Sa première impression fut bientôt modifiée, et il estima pendant quelque temps qu'elles pouvaient représenter une espèce diurne de chauves-souris. Puis il pensa, assez grotesquement, que ce pouvaient

être des chérubins. Leurs têtes étaient rondes et curieusement humaines, et c'étaient les yeux de l'un d'eux qui l'avaient sans doute si fort effrayé lors d'une seconde observation. Ils avaient de grandes ailes argentées, sans plumes, mais scintillantes comme des écailles de poisson et ayant les mêmes subtils reflets ; ces ailes n'étaient pas construites sur le plan habituel des ailes d'oiseau ni de chauves-souris, mais supportées par une membrane courbe qui rayonnait du corps – une sorte d'aile de papillon à côtes courbées semble exprimer plus exactement leur apparence. Le corps était petit, mais pourvu immédiatement au-dessous de deux faisceaux d'organes préhensiles semblables à de longs tentacules. Si incroyable que cela parût, tout d'abord, à M. Wace, la persuasion à la fin devint irrésistible que les grands édifices quasi-humains et les magnifiques jardins, qui rendaient si splendide la grande vallée appartenaient à ces créatures. M. Cave s'aperçut, entre autres particularités, que ces édifices n'avaient pas de portes, mais que les grandes fenêtres circulaires, qui s'ouvraient librement, servaient d'issue et d'entrée à ces créatures ailées. Elles se posaient sur leurs tentacules, enroulaient leurs ailes jusqu'à la dimension d'un roseau, et sautaient dans l'intérieur. Parmi elles se trouvait une multitude d'autres créatures aux ailes plus pe-

tites, semblables à de grandes libellules ou à des phalènes scarabées ailés, et au milieu des gazons, de gigantesques scarabées sans ailes, aux nuances brillantes, se traînaient paresseusement. De plus, sur les chaussées et les terrasses, des créatures à grosse tête, semblables à celles aux grandes ailes, mais dépourvues de ces appendices, sautillaient d'un air affairé sur leur faisceau de tentacules.

Il a déjà été fait allusion aux objets brillants suspendus aux mâts plantés sur les terrasses de l'édifice le plus rapproché. Il vint à l'idée de M. Cave, après avoir, un jour particulièrement clair, examiné fixement l'un de ces mâts, que l'objet brillant qu'il supportait était un œuf de cristal exactement semblable à celui dans lequel il regardait ; un examen plus attentif le convainquit que chacun des mâts – et il en avait une vingtaine en perspective – portait un objet similaire.

Quelquefois, une des grandes créatures volantes s'élevait jusqu'à l'un d'eux, puis, pliant ses ailes et enroulant plusieurs de ses tentacules autour du mât, regardait fixement dans le cristal pendant un espace de temps qui durerait parfois quinze minutes. Une série d'observations, suggérées par M. Wace, convainquirent les deux observateurs qu'en ce qui concernait ce monde visionnaire, le cristal

dans lequel ils regardaient se trouvait réellement au sommet du dernier mât de la terrasse, et qu'en une occasion au moins, l'un des habitants de cet autre monde avait examiné la figure de M. Cave pendant que celui-ci faisait ses observations.

Il nous faut maintenant admettre l'une des trois hypothèses suivantes : l'œuf de cristal de M. Cave se trouvait à la fois dans deux mondes, et, tandis qu'on le transportait de place en place dans l'un, il demeurait stationnaire dans l'autre, ce qui semble tout à fait absurde ; ou bien, il y avait quelque particulière relation de sympathie avec un autre œuf de cristal exactement semblable dans cet autre monde, de sorte que ce qu'on voyait dans l'intérieur de l'un, en ce monde, était visible, dans certaines conditions, pour un observateur, dans le cristal correspondant de l'autre monde, et *vice versa*. Actuellement, à vrai dire, nous ne savons rien de la façon dont deux ovoïdes de cristal peuvent ainsi se trouver en rapport, mais on en sait assez de nos jours pour comprendre que ce n'est pas absolument impossible. Cette hypothèse de deux ovoïdes de cristal en rapport fut la supposition que fit M. Wace, et elle semble, à moi du moins, extrêmement plausible.

Où se trouvait cet autre monde ? Sur cette question aussi, l'intelligence alerte de M. Wace parvint à jeter quelque lumière. Après le coucher du soleil, le ciel s'obscurcissait rapidement – il y avait de fait un très court intervalle de crépuscule – et les étoiles apparaissaient. Elles étaient les mêmes que celles que nous voyons, disposées suivant les mêmes constellations. M. Cave reconnut l'Ourse, les Pléiades, Aldebaran et Sirius : de sorte que l'autre monde devait se trouver quelque part dans le système solaire, et au plus à quelques centaines de millions de milles du nôtre. Suivant cette indication, M. Wace apprit que le ciel nocturne était d'un bleu plus sombre même que notre ciel d'hiver, que le soleil paraissait un peu plus petit, *et qu'il y avait deux lunes*, semblables à la nôtre, mais plus petites et différemment marquées ; une d'elles se mouvait si rapidement que son mouvement était clairement visible quand on l'observait. Ces lunes n'étaient jamais hautes dans le ciel, mais disparaissaient aussitôt que levées, c'est-à-dire qu'à chacune de leurs révolutions, elles se trouvaient éclipsées à cause de la proximité de leur planète. Et tout ceci répond absolument – bien que M. Cave n'en ait rien su – à ce que doivent être les conditions d'existence dans Mars.

À dire vrai, ce semble une conclusion extrêmement plausible que, regardant dans cet œuf de cristal, M. Cave ait vu réellement la planète Mars et ses habitants. Et si c'est le cas, alors, l'étoile du soir qui brillait avec tant d'éclat dans le ciel de cette vision lointaine n'était ni plus ni moins que notre familière Terre.

Pendant un certain temps, les Marsiens – si c'étaient des Marsiens – ne semblèrent pas avoir remarqué les inspections de M. Cave. À diverses reprises l'un d'eux s'approcha, mais s'en alla presque aussitôt comme s'il n'avait pas trouvé la vision satisfaisante. M. Cave put donc observer les manières d'agir de ces êtres ailés sans être troublé par leur attention, et encore que ses descriptions fussent nécessairement vagues et fragmentaires, elles demeurent néanmoins fort suggestives. Imaginez l'impression que recevrait de l'humanité un observateur marsien qui, après une série de préparations difficiles et avec une fatigue considérable pour les yeux, arriverait à examiner Londres du haut du clocher de l'église Saint-Martin, pendant des périodes de quatre minutes au plus à la fois. M. Cave ne sut affirmer si les Marsiens ailés étaient les mêmes que les Marsiens qui sautillaient sur les chaussées et les terrasses, et si ces derniers pouvaient à vo-

lonté revêtir des ailes. Plusieurs fois, il vit un certain nombre de bipèdes gauches et maladroits, rappelant vaguement les singes, le corps blanc en partie transparent, paissant parmi les lichens. Une fois quelques-uns s'enfuirent devant un des Marsiens sautillants et à tête ronde ; celui-ci attrapa l'un de ces êtres dans ses tentacules, mais à ce moment le spectacle s'évanouit soudain, laissant M. Cave dans l'obscurité et tourmenté du désir d'en savoir plus long. Une autre fois, une chose énorme, que M. Cave prit d'abord pour quelque gigantesque insecte, apparut s'avançant avec rapidité au long de la chaussée du canal. Quand elle s'approcha, M. Cave reconnut que c'était un mécanisme de métal étincelant, d'une extraordinaire complexité. Puis, quand il voulut l'examiner de nouveau, il était hors de vue.

Bientôt M. Wace ambitionna d'attirer l'attention des Marsiens, et la première fois que les étranges yeux de l'un d'eux apparurent contre l'œuf de cristal, M. Cave se mit à pousser des cris, fit un bond en arrière, et, ayant immédiatement éclairé la chambre, ils commencèrent à gesticuler de façon à suggérer l'idée de signaux. Mais quand M. Cave retourna examiner le cristal, le Marsien n'était plus là.

Ces observations s'étaient poursuivies pendant la première moitié de novembre, et M. Cave, à cette époque, supposant que les soupçons de sa famille, quant à l'œuf de cristal étaient calmés, s'aventura à l'emporter et le rapporter avec lui afin de pouvoir, quand l'occasion s'en présenterait, dans la journée ou le soir, se reconforter avec ce qui était devenu rapidement la chose la plus réelle de son existence. En décembre, les travaux de M. Wace, par suite d'un examen prochain, devinrent plus absorbants : les séances furent à contre-cœur suspendues pour une semaine, et pendant dix ou jours – il ne peut mieux préciser – M. Wace ne vit pas M. Cave. Il fut alors pris d'inquiétude, et l'importance de ses travaux ayant diminué, il se mit en route pour les *Sept Cadrans*. Au coin de la rue, il remarqua des volets à la devanture d'un oiselier, puis à l'échoppe d'un savetier. La boutique de M. Cave était fermée. Il frappa et la porte fut ouverte par le beau-fils en noir ; celui-ci immédiatement appela M^{me} Cave, qui était – M. Wace ne pouvait faire autrement que de le voir – enveloppée d'amples voiles de veuve du modèle le plus imposant et le meilleur marché. Sans grande surprise, M. Wace apprit que M. Cave était mort et enterré. La veuve était en pleurs et sa voix un peu épaisse. Elle revenait à l'instant même de Highgate. Son esprit était absor-

bé par ses projets d'avenir et les détails honorables des obsèques, mais M. Wace put cependant apprendre les circonstances de la mort de M. Cave. On l'avait trouvé dans sa boutique de très bonne heure, le matin du jour qui suivit sa dernière visite à M. Wace, mort avec l'œuf de cristal serré fortement dans ses mains froides et crispées. Sa figure était souriante, ajouta M^{me} Cave, et un morceau de velours noir était à ses pieds sur le parquet. Il était mort depuis au moins cinq ou six heures quand on le trouva.

Cette nouvelle fut grandement pénible pour M. Wace, et il s'adressa d'amers reproches pour avoir négligé les symptômes évidents de la maladie du vieillard. Mais sa principale inquiétude fut pour l'œuf de cristal. Il y fit quelques délicates allusions, car il connaissait les manies de M^{me} Cave, et il resta stupéfait d'apprendre qu'il était vendu.

Le premier mouvement de M^{me} Cave, aussitôt qu'on eut remonté dans sa chambre le corps de son mari, avait été d'écrire à ce toqué de clergyman qui avait offert une si forte somme pour le cristal, afin de l'informer qu'elle l'avait retrouvé. Mais après d'impétueuses recherches, auxquelles prit part sa fille, elle dut se convaincre de la perte de son adresse. Comme elle n'avait pas les moyens nécessaires

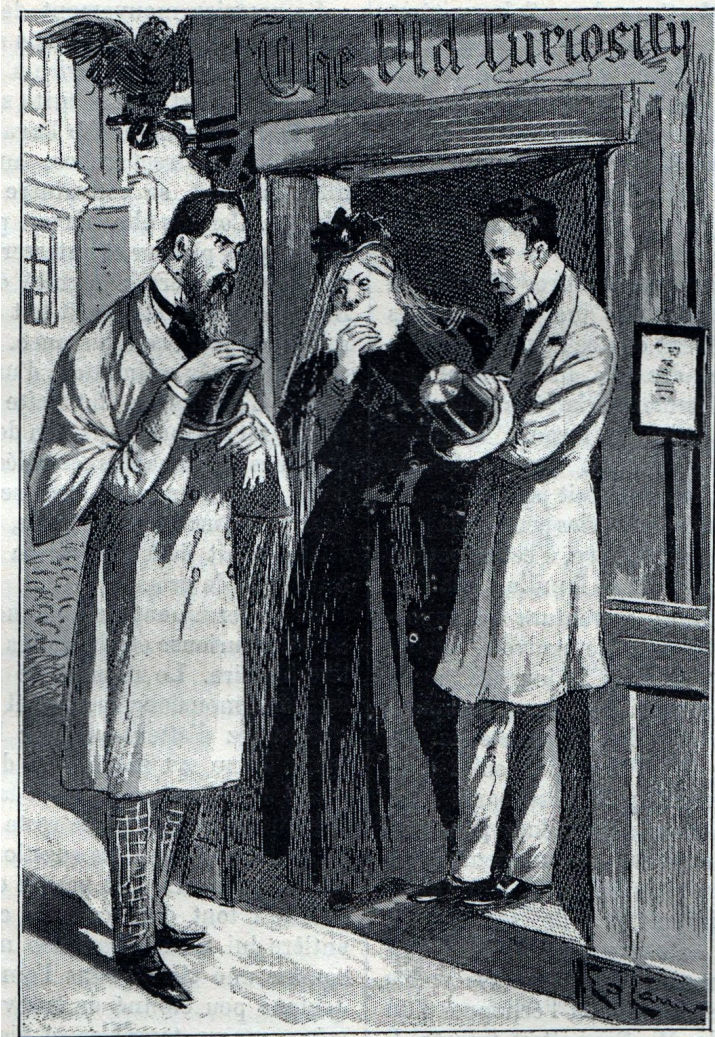
pour pleurer et enterrer Cave avec tout l'appareil que requiert. la dignité d'un vieil habitant des *Sept Cadrans*, elle avait fait appel à un autre naturaliste de leur connaissance. Il avait bien voulu se charger, après estimation, d'une partie des marchandises. L'estimation fut faite par lui, et l'œuf de cristal fut compris dans l'un des lots. M. Wace, après quelques convenables condoléances, un peu promptement expédiées peut-être, se rendit en toute hâte chez le naturaliste. Mais là, il apprit que l'œuf de cristal avait déjà été vendu à un grand monsieur brun vêtu de gris.

Ici se terminent brusquement les faits matériels de cette curieuse et, du moins pour moi, très suggestive histoire. Le naturaliste ne savait pas qui était ce grand monsieur brun et il ne l'avait pas observé avec assez d'attention pour le décrire minutieusement. Il ne sut même pas dire de quel côté s'était dirigé son client en quittant la boutique. Pendant un certain temps, M. Wace resta là, exerçant la patience du marchand avec des questions désespérées, et donnant libre cours à sa propre exaspération. Enfin, se décidant tout d'un coup à convenir que la chose entière lui avait glissé des mains, s'était évanouie comme une vision dans l'ombre, il rentra chez lui, quelque peu étonné de trouver les notes qu'il avait

prises encore tangibles et visibles sur sa table encombrée.

Sa contrariété et son désappointement étaient naturellement fort grands. Il fit une seconde visite, également sans effet, chez le marchand, puis il eut recours à des annonces dans les périodiques qui devaient vraisemblablement tomber entre les mains des collectionneurs de bric-à-brac. Il écrivit aussi des lettres à la *Daily Chronicle* et à *Nature*, mais ces deux feuilles, suspectant quelque mystification, lui demandèrent, avant de les insérer, de bien réfléchir il ce qu'il faisait, et on lui fit même entendre qu'une histoire aussi étrange pourrait porter préjudice à sa réputation scientifique. D'ailleurs, les exigences de ses propres travaux devinrent plus urgentes ; si bien qu'au bout de quelques semaines, il part d'occasionnels moments à certains marchands, il dut, malgré lui, abandonner sa recherche de l'œuf de cristal, et depuis ce jour l'ovoïde reste introuvable. Quelquefois, cependant, il me raconte, et je le crois sans difficulté, qu'il a des accès de véritable frénésie qui lui font abandonner ses occupations les plus urgentes et reprendre ses recherches.

Qu'il reste ou non perdu pour toujours, matière et origine sont choses également spéculatives au moment présent. S'il avait été ac-



L'ŒUF DE CRISTAL.

M. Wace apprit que M. Cave était mort et enterré.

quis par un collectionneur, on aurait pu s'attendre à ce que les investigations de M. Wace vinssent à la connaissance de l'acquéreur par l'intermédiaire des marchands. M. Wace a pu néanmoins découvrir le clergyman et l'Oriental de M. Cave – qui ne sont autres que le Révérend James Parker et le Prince Bosso Kuni, de Java. Je leur suis redevable de certains détails de cette histoire. Le Prince n'avait eu d'autre objet qu'une simple curiosité – et son extravagance. Il n'avait été si désireux d'acheter le cristal que parce que M. Cave se montrait si récalcitrant à le vendre. Il est tout aussi probable que le second acheteur n'ait tout bonnement été qu'un amateur occasionnel et nullement un collectionneur, et l'œuf de cristal, autant qu'il est permis de le supposer, se trouve peut-être à présent à quelques centaines de mètres de l'endroit où je me trouve, décorant quelque salon ou servant de presse-papier, et il se peut que ses remarquables propriétés soient inconnues de son possesseur actuel. À vrai dire, c'est en partie avec ridée d'une telle possibilité que j'ai narré cette histoire sous une forme qui le fera lire comme une chose toute naturelle par l'ordinaire lecteur.

Mes idées personnelles sur ce sujet sont pratiquement celles de M. Wace. Je crois que l'ovoïde de cristal sur le mât dans Mars, et ce-

lui de M. Cave sont en un rapport physique quelconque, mais à présent absolument inexplicable ; de plus, nous croyons tous deux que le cristal terrestre doit avoir été – peut-être à quelque date fort éloignée – envoyé de cette planète ici-bas, afin de permettre aux Marsiens d’avoir un nouvel aperçu de nos affaires. Il se peut aussi que les correspondants des ovoïdes de cristal des autres mâts soient sur notre globe. En tous les cas, aucune hypothèse d’hallucination ne peut expliquer ces faits.

L'étoile

Cette traduction d'Henry D. Davray a été publiée pour la première fois dans *La Science illustrée* N° 625 & 626 (Novembre 1899).

Illustrations : Ed. Carrier

Le premier jour de l'année nouvelle, trois observatoires différents signalèrent, presque simultanément, le désordre survenu dans les mouvements de la planète Neptune, la plus éloignée de toutes les planètes qui se meuvent autour du Soleil. En décembre déjà, Ogilvy avait attiré l'attention sur un ralentissement suspect de sa vitesse. Une telle nouvelle était peu faite pour intéresser un monde dont la plus grande partie des habitants ignoraient l'existence de la planète Neptune. Aussi, en dehors du monde astronomique, la subséquente découverte d'une faible et lointaine tache animée dans la région troublée, ne causa aucune importante excitation. Les gens scientifiques cependant trouvèrent cette nouvelle assez remarquable, avant même qu'on sût que la masse récemment découverte devenait rapidement de plus en plus grande et de plus en plus

brillante, que ses mouvements étaient tout à fait différents de la révolution régulière des planètes et que la déviation de Neptune et de son satellite prenait maintenant des proportions sans précédent.

On peut difficilement, sans une certaine éducation scientifique, se rendre exactement compte de l'énorme isolement du système solaire. Le Soleil, avec ses grains de planètes, sa poussière de planétoïdes et ses impalpables comètes, nage dans un vide immense, qui confond presque l'imagination. Au-delà de l'orbite de Neptune c'est l'espace, vide autant que l'observation humaine l'a pénétré, sans chaleur, lumière, ni son, le vide incolore et morne, pendant trente-millions de fois un million de kilomètres. C'est la moindre évaluation de la distance qu'il faut traverser avant d'atteindre la plus proche des étoiles. À part quelques comètes moins substantielles que la plus légère flamme, rien jamais, à la connaissance humaine, n'avait franchi ce gouffre d'espace avant l'apparition, au commencement du XX^e siècle, de cet étrange vagabond, vaste masse de matière énorme et pesante qui, de l'obscur mystère des cieux, se précipitait inopinément dans le rayonnement solaire.

Le second jour, pour tout télescope qui se respecte, elle était clairement visible comme un



L'ÉTOILE. — Au milieu du ciel, au-dessus
de l'amas des toits, des cheminées et des clochers de la ville,
roulait l'astre.

point d'un diamètre à peine sensible, dans la Constellation du Lion, près de Régulus. En peu de temps, de simples jumelles pouvaient l'apercevoir.

Le troisième jour de la nouvelle année, ceux qui, dans les deux hémisphères, lurent les journaux, furent avertis pour la première fois de la réelle importance que pouvait avoir cette insolite apparition dans les cieux. Un journal de Londres intitula la nouvelle *Une collision de planètes*, et publia l'opinion de Duchaine que cette étrange planète nouvelle heurterait probablement Neptune. Les chroniqueurs développèrent le sujet ; si bien que dans la plupart des grandes capitales du monde, on était, le 3 janvier, dans l'expectative, encore que vague, de quelque imminent phénomène astronomique ; et quand, autour du globe, la nuit suivit le crépuscule des milliers de gens levèrent les yeux vers le ciel pour voir... les vieilles et familières étoiles, telles qu'elles avaient toujours été.

À Londres, l'astre apparut vers l'aurore à l'heure où Pollux disparaît et les étoiles pâlissent : une aurore d'hiver, une infiltration de lumière malsaine qui s'accumule, et la lueur du gaz et des lampes qui brillait jaune aux fenêtres où les gens veillaient. Le policeman somnolent l'aperçut ; les foules affairées dans

les marchés s'arrêtèrent bouche bée ; les ouvriers se rendant à leur ouvrage matinal, les laitiers, les cochers des fourgons des postes, les viveurs et les noctambules qui rentraient excédés et pâles, les vagabonds sans logis, les sentinelles à leur poste, et, dans la campagne, le laboureur cheminant à travers champs ; les braconniers rentrant furtivement, par toute la contrée encore sombre qui se réveillait ; sur la mer les marins en vigie épiaient le jour, tous purent voir une grande étoile blanche surgir, soudain dans le ciel occidental.

Elle était plus brillante qu'aucune étoile de nos cieux ; plus étincelante que l'Étoile du Soir. Une heure après le lever du Soleil, elle scintillait encore, plus large et plus blanche, non plus une simple tache de lumière clignotante, mais un petit disque rond d'un éclat net et clair. Là où la science ne peut atteindre, les hommes s'étonnent et craignent, se contant les guerres et les fléaux que présagent ces signes, enflammés dans les cieux. Les Boers opiniâtres, les noirs Hottentots, les nègres de la Côte d'Or, les Espagnols, les Portugais, les Français épiaient dans l'ardeur du Soleil levant la disparition de cette étrange étoile nouvelle.

Dans cent observatoires, ce fut une excitation contenue qui se changea bientôt en exclamations lorsque les deux lointains astres cou-

rant de-ci et de-là semblèrent se poursuivre. On rassembla les appareils photographiques, les spectroscopes, toutes sortes d'instruments pour enregistrer ce nouvel et surprenant phénomène : la destruction d'un monde. Car c'était un monde, une planète sœur de la nôtre, en vérité infiniment plus grande que notre Terre, qui, si soudainement, s'élançait vers la mort flamboyante. Neptune avait été bel et bien frappé par l'astre étrange venu de l'espace extérieur, et la violence du choc avait incontinent fait, des deux globes solides, une vaste masse incandescente. Ce jour-là, deux heures avant l'aube, la grande étoile pallide et blanche décrivit son orbe dans le ciel, disparut vers l'ouest, et le Soleil monta derrière elle. Partout les hommes s'émerveillaient ; mais entre tous, ceux qui s'émerveillaient le plus furent ces marins, habitués contemplateurs des étoiles qui, par les lointains de la mer, n'avaient rien su du nouvel astre, et le voyaient maintenant se lever comme une lune minuscule, monter vers le zénith, flotter au-dessus de leur tête et s'enfoncer vers l'ouest avec les dernières ombres de la nuit.

Quand, à nouveau, l'étoile se leva sur l'Europe, partout s'étaient rassemblées des foules attentives : sur la pente des collines, sur les toits des maisons, dans les plaines, les yeux

fixés vers l'Est pour voir apparaître la grande étoile nouvelle. Elle surgit, précédée d'une splendeur blanche, comme l'éclat d'un grand feu pâle, et ceux qui l'avaient vu paraître la nuit précédente s'écrièrent en la voyant : « Elle est plus grande ! Elle est plus brillante ! » Et de fait, la lune à demi-pleine, prête à disparaître par-delà l'horizon occidental, était vraiment, dans ses dimensions apparentes, hors de toute comparaison ; mais elle n'avait pas dans toute sa grandeur autant d'éclat qu'en avait maintenant le petit cercle de cette étrange étoile nouvelle.

« Elle est plus brillante ! » criaient les gens, s'attroupant dans les rues. Mais dans les observatoires obscurs, les veilleurs retenaient leur souffle et s'interrogeaient du regard. « Elle s'approche ! disaient-ils, elle est plus près ! »

L'un après l'autre répétait : « Elle est plus près ! » Le télégraphe, à petits coups, s'empara de ces mots ; ils tremblotèrent au long des fils du téléphone et, dans des milliers de cités, des compositeurs aux mains noircies manièrent les caractères : « Elle est plus près ! » Des gens qui écrivaient dans des bureaux, frappés d'une étrange inquiétude, posèrent leurs plumes ; d'autres qui causaient, en mille endroits, saisirent la possibilité inimaginable de la signification de ces mots : « Elle est plus près ! » Cela

courut au long des rues qui s'éveillaient, dans les villages tranquilles sous la gelée blanche ; ceux qui avaient lu la nouvelle sur les bandes du télégraphe se tenaient sur le pas des portes dans les lueurs jaunâtres du matin et l'annonçaient aux passants : « Elle approche ! » Les jolies femmes, fraîches et rayonnantes, apprirent la chose contée plaisamment entre deux danses et feignirent un intérêt compréhensif qu'elles ne sentaient pas : « Plus près, vraiment ? Comme c'est curieux ! Comme il faut que ces astronomes soient des gens habiles pour découvrir des choses pareilles ! »

Les trimardeurs solitaires cheminant par la nuit glaciale se murmuraient ces mots, pour se reconforter, en regardant au ciel : « Elle fait joliment bien de s'approcher, car la nuit est aussi froide que la charité ! Tout de même, si elle approche, elle n'amène guère de chaleur. »

« Que peut me faire une nouvelle étoile ! » s'écriait une femme en pleurs, agenouillée auprès d'un mort.

L'étudiant, levé de bonne heure pour préparer quelque examen, se posa la chose en problème, pendant que la grande étoile blanche étincelait, large et brillante, à travers les fleurs de gelée de sa fenêtre : « Centrifuge, centripète, disait-il avec son menton dans sa

main ; arrêter une planète dans sa course ; lui enlever sa force centrifuge, et puis après ? La force centripète s'en empare et elle vient tomber dans le Soleil ! et alors ! Sommes-nous sur son chemin ? Je me le demande ! »

Ce jour-là s'en fut comme les Autres, et, avec les dernières veilles des ténèbres glaciales, se leva de nouveau l'astre-étrange. Il était si brillant que la lune croissante semblait n'être qu'un pâle et jaune spectre d'elle-même, flottant immense dans le crépuscule. Dans une cité du Sud-Afrique, un homme fameux s'était marié et les rues étaient illuminées pour fêter son retour avec son épouse : « Les cieux même ont illuminé ! » dit un flatteur. Sous le capricorne, deux amants nègres, affrontant par amour l'un de l'autre les bêtes sauvages et les esprits mauvais, s'étaient blottis dans un fourré de roseaux où voltigeaient les lucioles : « C'est notre étoile ! » murmuraient-ils et ils se sentaient étrangement réconfortés par sa douce clarté.

Le grand Mathématicien était, assis devant son bureau et repoussait quelques papiers. Ses calculs étaient presque finis. Dans une petite fiole blanche restait encore un peu de la drogue qui l'avait tenu éveillé et actif pendant quatre longues nuits. Chaque jour, serein, clair, avec la même patience, il avait fait son

cours à ses élèves, puis était immédiatement revenu à ses importants calculs. Son visage était grave, un peu tiré et hectique à cause de son activité facticement entretenue. Pendant quelque temps il sembla perdu dans ses pensées. Soudain, il se leva, alla à la fenêtre et fit remonter le store. Au milieu du ciel, au-dessus de l'amas des toits, des cheminées et des clochers de la ville, roulait l'astre.

Il le regarda comme on regarde dans les yeux un ennemi courageux, « Tu peux me tuer, dit-il, après un silence ; mais je te tiens – toi et tout l'univers – dans l'étreinte de ce petit cerveau. Je ne changerais pas même maintenant ! »

Ses regards rencontrèrent la petite fiole. « il n'y a plus besoin de dormir, maintenant ! » dit-il.

Le jour suivant, à midi, il entra, ponctuel, dans l'amphithéâtre où il faisait son cours, posa son chapeau au bout de la table, selon son habitude, et choisit soigneusement un gros morceau de craie. C'était un sujet de plaisanterie parmi ses élèves, qu'il ne pouvait faire son cours s'il n'avait sans cesse ce morceau de craie entre les doigts, et il avait été frappé d'impuissance une fois qu'ils lui avaient soustrait sa provision. Il s'avança et regarda, sous ses

sourcils gris, les rangées de jeunes et frais visages qui s'inclinaient ; puis il commença, à sa façon accoutumée, en phrases étudiées : « Des circonstances surviennent – circonstances hors de mon pouvoir, dit-il – qui – reprit-il après une pause – m'empêcheront de compléter le cours que je me proposais d'achever avec vous. – Il peut sembler, messieurs – pour exprimer la chose clairement et brièvement, – que l'Homme a vécu en vain ! »

Les étudiants s'entre-regardèrent. Avaient-ils bien entendu ? Fou ? Il y eut des sourcils relevés et des lèvres grimaçantes, mais deux ou trois figures continuèrent à fixer avec attention la face calme et encadrée de gris du professeur.

« Il sera intéressant, disait-il, de consacrer cette leçon à une exposition – claire autant que je le pourrai vous la rendre – des calculs qui m'ont conduit à cette concision. – Supposons... »

Il se tourna vers le tableau noir, méditant quelque schéma comme il en avait l'habitude. « Que veut-il dire avec : l'homme qui a vécu en vain ? » murmura un étudiant à l'oreille d'un second. « Écoute ! » répondit l'autre en indiquant le professeur.

Alors ils commencèrent à comprendre...

Cette nuit-là, l'étoile se leva plus tard, car son propre, mouvement vers l'Est l'avait quelque peu entraînée du Lion vers la Vierge ; et son éclat était si grand que le ciel devint, à mesure qu'elle se levait, d'un bleu lumineux, et les étoiles s'effacèrent tour à tour, sauf Jupiter près du Zénith, Capella, Aldébaran, Sirius et les chiens de l'Ours. Elle était très blanche et belle. En maints endroits du monde, on vit, cette nuit-là, un halo pâle qui l'encerclait. Elle devenait visiblement plus grande ; dans le ciel clair et réfractif des Tropiques, elle paraissait avoir près du quart des dimensions de la Lune. Il gelait encore en Angleterre, mais le monde était aussi brillamment illuminé que par un clair de lune d'été. On y voyait assez, avec cette froide et claire lumière, pour lire une impression tout à fait ordinaire, et, dans les cités, les lampes brûlaient jaunes et blêmes.

Par tout le monde, on veilla cette nuit-là par toute la chrétienté, un morne murmure flotta dans l'air vif des campagnes, comme le bourdonnement des abeilles dans la bruyère, et ce tumultueux murmure croissait en clameur dans les cités. C'était le son des cloches d'un million de beffrois, de tours et de clochers, mandant aux peuples de ne plus dormir, mais de se rassembler dans les églises et de prier. Et dans le ciel, tandis que la nuit pas-

sait et que la Terre poursuivait sa route, plus large et plus claire montait l'étoile éblouissante.

Les rues et les maisons étaient éclairées dans toutes les villes ; les chantiers et les docks ruisselaient de clarté, et toutes les routes dans l'intérieur des contrées étaient tout au long de la nuit encombrées de gens et de lumières. Sur toutes les mers qui entourent les contrées civilisées, les paquebots aux machines haletantes, les vaisseaux aux voiles gonflées, surchargés d'hommes et de créatures vivantes, gagnaient le large, vers le Nord. Car déjà l'avertissement du mathématicien fameux avait été télégraphié dans le monde entier et traduit en cent langages divers. La planète nouvelle, et Neptune, enlacées en une étreinte de flammes, tournoyaient vertigineusement d'une allure sans cesse plus rapide, vers le Soleil. Déjà, à chaque seconde, cette flamboyante masse franchissait des centaines de milles et à chaque seconde, sa terrifiante vélocité s'accroissait.

D'après la direction de sa course actuelle, à vrai dire, elle devait passer à une centaine de millions de miles de la terre, et l'influencer à peine ; mais près de sa route prévue, jusqu'à présent fort peu troublée, se trouvait l'énorme planète Jupiter et ses lunes, tournant splend-

dement autour du Soleil. À chaque instant, maintenant, croissait l'attraction entre l'étoile flamboyante et la plus grande des planètes.

Et le résultat de cette attraction ? Inévitablement, Jupiter dévierait de son orbite en une course elliptique, et l'étoile ardente, écartée par attraction de son élan vers le Soleil, décrirait une courbe, heurterait peut-être notre Terre, et certainement passerait fort près d'elle. « Tremblements de terre, éruptions volcaniques, cyclones, hautes marées, inondations et une élévation constante et régulière de la température, jusqu'à je ne sais quelle limite », avait prophétisé le grand mathématicien.

Au-dessus des têtes, pour confirmer ces paroles, solitaire, froide et livide, étincelait l'étoile de la destruction prochaine.

À beaucoup de ceux qui, jusqu'à ce que leurs yeux leur fissent mal, la fixèrent cette nuit-là, il sembla qu'elle approchait visiblement. Et cette nuit-là aussi, le temps changea : le froid qui avait saisi toute l'Europe centrale, la France et l'Angleterre, s'adoucit vers le dégel.

Mais il ne faut pas s'imaginer, parce qu'il a été parlé de gens priant toute la nuit, se réfugiant sur les vaisseaux ou s'enfuyant vers les montagnes, que le monde entier était déjà plongé dans la terreur à cause de l'étoile. De

fait, l'usage et la coutume dirigeaient encore le monde, et en dehors des conversations, à des moments de loisir, sur la splendeur de la nuit, neuf personnes sur dix s'affairaient encore aux occupations habituelles. Dans toutes les cités, les boutiques, à part, quelque'une ici et là, ouvraient et fermaient à leurs heures ordinaires ; les médecins et les pompes funèbres poursuivaient leur commerce, les ouvriers allaient aux usines, les soldats faisaient l'exercice, les savants étudiaient, les amants se rencontraient, les voleurs faisaient le guet et s'enfuyaient, les politiciens préparaient leurs projets. Les presses des journaux ronflaient toutes les nuits, et plus d'un prêtre de telle ou telle église refusa d'ouvrir son saint édifice pour favoriser ce qu'il considérait comme une panique absurde.

Les journaux insistaient sur la leçon de l'an mil, car alors aussi, les peuples avaient anticipé la fin. L'étoile n'en était pas une – un simple gaz – une comète ; et si c'était une étoile, elle ne pouvait possiblement pas heurter la terre : il n'y avait aucun précédent. Ce même soir, à sept heures quinze, heure de Greenwich, l'étoile devait atteindre sa plus grande proximité de Jupiter. Alors le monde saurait quelle tournure les choses prendraient. Les avertissements du grand mathématicien

étaient traités par beaucoup d'habile et laborieuse réclame. Enfin, le bon sens, un peu échauffé par la discussion, signifia ses inaltérables convictions en allant se coucher. De même aussi, barbarie et sauvagerie, déjà lassées de la nouveauté, s'en furent à leurs occupations nocturnes, et à part ici et là quelque chien hurlant, le monde des bêtes ne prêtait aucune attention à l'étoile.

Cependant, quand enfin les Européens attentifs virent l'étoile se lever, une heure plus tard il est vrai, mais pas plus grande que la nuit précédente, il y eut encore assez de gens éveillés pour se rire du grand mathématicien – pour considérer le danger comme passé.

Mais tout aussitôt les railleries cessèrent. L'étoile croissait. D'heure en heure elle augmentait avec une persistance terrible, un peu plus grande à chaque heure, un peu plus près du zénith de minuit, de plus en plus brillante, et cela jusqu'à la nuit du lendemain. Si elle venait droit sur la terre sans décrire de courbe, si elle ne subissait aucun ralentissement aux environs de Jupiter, elle pouvait franchir l'espace intermédiaire en une journée. Mais quoi qu'il en ait été, il lui fallut cinq jours entiers pour venir à proximité de notre planète. La nuit suivante elle atteignit le tiers de la grosseur de la lune quand elle se couche et le dégel

commença. Quand elle apparut au-dessus de l'Amérique, elle avait presque la grosseur de la lune, avec une blancheur aveuglante – et brûlante. Un vent chaud se mit à souffler à mesure que montait l'étoile, et il augmentait continuellement de force. Dans la Virginie, au Brésil, et dans la vallée du Saint-Laurent, elle brillait par intermittence à travers une course fantastique de nuages orageux, secoués d'éclairs violets, tandis que s'abattait une grêle d'une violence inouïe. Dans le Manitoba il y eut un dégel subit et des inondations dévastatrices. Sur toutes les montagnes de la Terre, cette nuit-là, la neige et la glace commencèrent à fondre, et tous les grands fleuves qui venaient de l'intérieur des continents coulèrent épais et troubles, et bientôt, dans les terres basses, entraînèrent des troncs d'arbres tournoyants et des cadavres d'hommes et d'animaux. Les eaux montaient sûrement et constamment sous la clarté lugubre et se déversaient par-dessus les rives, poursuivant dans les vallées les populations qui s'enfuyaient.

Au long des côtes extrêmes de l'Amérique du Sud et dans l'Atlantique Austral, les marées furent si hautes qu'aucune mémoire d'homme ne se souvenait de semblables, et la tempête lança les eaux, en maints endroits, à des ving-

taines de milles dans l'intérieur du pays, submergeant des villes entières. Si grande devint la chaleur pendant cette nuit, que le lever du Soleil sembla la venue d'un peu d'ombre. Les tremblements de terre commencèrent et ne cessèrent d'augmenter. Bientôt, dans toute l'Amérique, depuis le Cercle arctique jusqu'au cap Horn, les flancs des montagnes se mirent à chanceler et à glisser, des gouffres s'ouvrirent, les murs et les maisons s'écroulèrent. Tout un versant du Cotopaxi s'effondra en une vaste convulsion et un tumulte de lave jaillit si haut, si large, si rapide et si liquide, qu'en un seul jour il atteignit la mer.

Ainsi l'étoile avec la lune hâve dans son sillage, traversa le Pacifique, traînant derrière elle, comme les pans flottants d'une robe, l'ouragan et la vague énorme qui s'augmentait en sa marche pénible, écumante et impatiente, et se précipitait sur les îles, les unes après les autres, les nettoyant de toute trace humaine. Puis le flot parvint, rapide et terrible, avec un éclat aveuglant et le souffle d'une fournaise, mur d'eau de cinquante pieds de haut, courant avec un rugissement d'affamé, sur les longues côtes de l'Asie, et se précipita à travers les plaines de la Chine. Pendant un moment, l'étoile, maintenant plus ardente plus large et plus brillante que le Soleil dans toute sa force,

répandit son impitoyable clarté sur l'immense et populeuse contrées ; les villes et les villages avec leurs pagodes, les arbres, les routes, les vastes champs cultivés, des millions de gens sans sommeil, contemplant avec une impuissante terreur le ciel incandescent ; et ensuite, très bas d'abord et augmentant à mesure qu'il approchait, le tumulte du flot. Ce fût ainsi la fin de millions de gens, cette nuit-là – une fuite vers nulle part, les membres alourdis par la chaleur, la respiration haletante et l'air qui manquait, et, derrière, le flot comme un mûr rapide, et éblouissant. Puis, la mort !

La Chine étincelait de clarté blanche, mais au-dessus du Japon, de Java et de toutes les îles de l'Asie Orientale, la grande étoile passa comme un globe de feu rouge et terne à cause de la vapeur, de la fumée et des cendres que les volcans crachaient pour saluer sa venue. À la surface coulait le flot de lave, et, au-dessous les flots bouillonnants, et la Terre entière était agitée et tourmentée par des secousses et des tremblements terribles. Bientôt, les immémoriales neiges du Tibet et de l'Himalaya se mirent à fondre et se précipitèrent par dix-millions de canaux qui se creusaient sans cesse et convergeaient vers les plaines de la Birmanie et de l'Hindoustan ; les sommets inextricables des jungles indiennes s'enflammèrent en mille

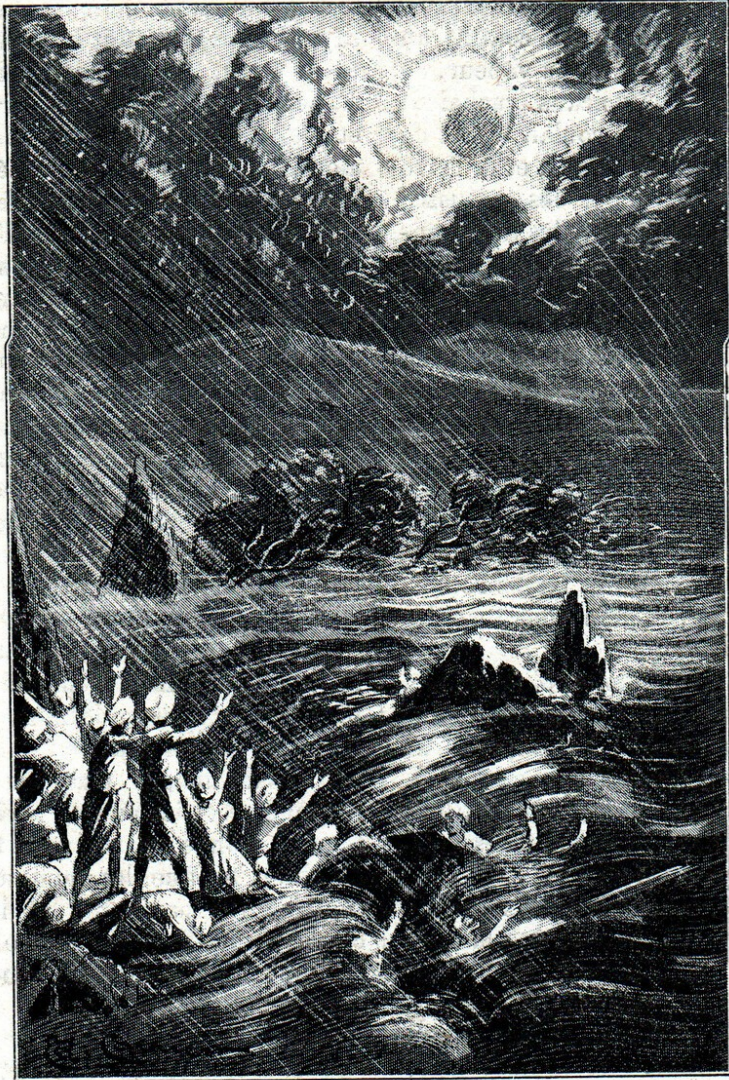
endroits, et sous les eaux rapides, parmi les souches et les troncs, des choses sombres s'agitaient encore faiblement et réfléchissaient les langues rouge sang des flammes. Dans une inexprimable confusion, une multitude d'hommes et de femmes s'enfuyaient au long des larges routes, aux bords des fleuves vers la dernière espérance des hommes : la mer.

Plus grande encore devenait l'étoile, plus grande, plus ardente et plus brillante, avec maintenant une rapidité terrible. L'Océan tropical avait perdu sa phosphorescence, et des vapeurs tournoyantes s'élevaient en volutes fantastiques des vagues sombres qui plongeaient incessamment à l'entour des vaisseaux que secouait la tempête.

Alors, il se fit un prodige. Il sembla à ceux qui, en Europe, attendaient le lever de l'étoile, que la Terre avait cessé de tourner. En mille endroits des plaines et des montagnes, les gens qui avaient fui les inondations, l'écroulement des maisons, l'affaissement des collines, attendirent en vain le lever de l'astre. En une incertitude terrible, les heures suivirent les heures, et l'étoile ne parut pas. Une fois encore, les hommes contemplèrent les vieilles constellations qu'ils avaient cru perdues pour toujours. En Angleterre, le ciel était ardent et clair, encore que le sol frémit perpétuellement ;

mais, dans les Tropiques, Sirius, Capella et Al-débaran brillèrent à travers un épais voile de vapeur. Quand enfin la grande étoile se leva environ dix heures plus tard, le Soleil monta presque immédiatement derrière elle, et au centre de son foyer blanc, était un disque sombre.

C'était pendant son passage au-dessus de l'Asie que l'étoile avait commencé de tomber derrière le mouvement du ciel ; soudain, comme elle passait au-dessus de l'Inde, sa clarté s'était voilée. Toute la plaine de l'Hindoustan, depuis l'Indus jusqu'aux bouches du Gange, était cette nuit-là une immense étendue d'eau, hors de laquelle s'élevaient les temples et les palais, les monts et les collines noirs de monde. Chaque minaret, était une masse confuse de gens qui tombaient, un par un, dans les eaux troubles ; à mesure que la chaleur et la terreur les surprenaient. Toute la contrée semblait gémir et se lamenter : Tout à coup une ombre passa sur cette fournaise de désespoir ; un souffle de vent frais et un amas de nuages s'élevèrent dans l'air rafraîchi. Les gens qui, presque aveuglés, regardèrent l'étoile, virent un disque noir se glisser, au travers de son rayonnement. C'était la lune, passant entre l'étoile et la Terre. Au moment même où les hommes criaient vers Dieu pour ce répit,



L'ÉTOILE.

Toute la contrée semblait gémir et se lamenter.

avec une étrange et inexplicable rapidité, dans l'Est monta le Soleil ; alors, avec une affolante vélocité, étoile, Soleil et Lune se précipitèrent ensemble à travers les cieux.

Ce fut ainsi que bientôt, l'un derrière l'autre, se levèrent pour les Européens anxieux, l'étoile et le Soleil. Ils se poursuivirent impétueusement pendant un moment, puis ralentirent leur course, et enfin s'arrêtèrent, confondus en un seul rayonnement de flamme au Zénith. La lune n'éclipsait plus l'étoile et se trouvait hors de vue dans la splendeur du ciel. Bien que ceux qui étaient encore en vie, regardassent pour la plupart ce spectacle avec cette même stupidité que la faim, la fatigue, la chaleur et le désespoir engendrent, il y en eut quelques-uns qui purent saisir la signification de ses signes. L'Étoile et la Terre avaient été à leur plus grande proximité, avaient subi leurs communes perturbations et l'étoile avait passé. Déjà elle s'éloignait, de plus en plus rapide, dans la dernière phase de sa chute vertigineuse vers le Soleil.

Alors les nuages se rassemblèrent, effaçant le ciel ; le tonnerre et les éclairs tissèrent leur vêtement autour du monde ; par toute la Terre, il y eut un déluge de pluie ; tel que les hommes n'en avaient vu de semblable auparavant ; et là où les volcans crachèrent leurs flammes contre

la voûte des nuages, il retomba des torrents de boue. Partout les eaux se déversaient hors des terres, laissant des ruines envasées et le sol jonché, comme un rivage après la tempête, de tout ce qui avait flotté, les cadavres des hommes et des animaux. Pendant des jours, les eaux s'écoulèrent emportant sur leur passage les décombres, les arbres et les maisons, empilant d'immenses digues et creusant de titaniques ravins sur la surface du pays. Ce furent les jours de tristesse qui suivirent l'Étoile et le cataclysme. Pendant ces jours et pendant beaucoup de semaines et de mois, les tremblements de terre continuèrent.

Mais -l'étoile était passée. Et les hommes, poussés par la faim et reprenant lentement courage, purent regagner leurs cités en ruines, leurs greniers incendiés, et leurs champs détrempés. Les quelques vaisseaux qui avaient échappé aux tempêtes, arrivèrent déroutés et délabrés, sondant leur route avec précaution parmi les récents haut-fonds et les nouvelles lignes d'eaux des ports autrefois familiers. Quand les tempêtes se calmèrent, les hommes s'aperçurent qu'en tous lieux les journées étaient plus chaudes que jadis, que le Soleil était plus grand et que la lune, diminuée des deux tiers de ses anciennes dimensions, développait ses phases en vingt-quatre jours.

Mais de la nouvelle fraternité qui se développa parmi les hommes, de la conservation des lois, des livres et des machines, de l'étrange changement qui se produisit en Islande, au Groenland et sur les rives de la mer de Baffin, tel que les marins qui y parvinrent alors trouvèrent ces contrées verdoyantes et gracieuses, si bien qu'ils pouvaient à peine en croire leurs yeux ; cette histoire ne raconte rien, non plus que de l'activité humaine maintenant que la Terre était plus chaude, au nord et au sud, vers les pôles. Elle n'a à s'occuper que de la venue et de la disparition de l'étoile.

Les astronomes de Mars – car il y a des astronomes dans la planète Mars, encore qu'ils soient fort différents des hommes – furent, comme on le pense, profondément intéressés par ces phénomènes : Sans doute, ils virent les choses à leur propre point de vue. « Considérant la masse et la température du projectile lancé à travers notre système solaire jusqu'au Soleil, écrivit l'un d'eux, on est surpris du peu de dommage que la Terre qu'il a manquée de si près, a supporté. Toutes les démarcations anciennes des continents et les masses des mers sont restées intactes, et à vrai dire, la seule différence semble être une diminution de la décoloration blanche (qu'on suppose être de l'eau congelée) autour de chacun des pôles. » Ce qui

montre simplement combien la plus vaste des catastrophes humaines peut paraître peu de chose vue à une distance de quelques millions de miles.

Un étrange phénomène

Nouvelle publiée en octobre 1900 dans la revue hebdomadaire La Science Illustrée.

Traduit de l'anglais par Henry D. Davray.

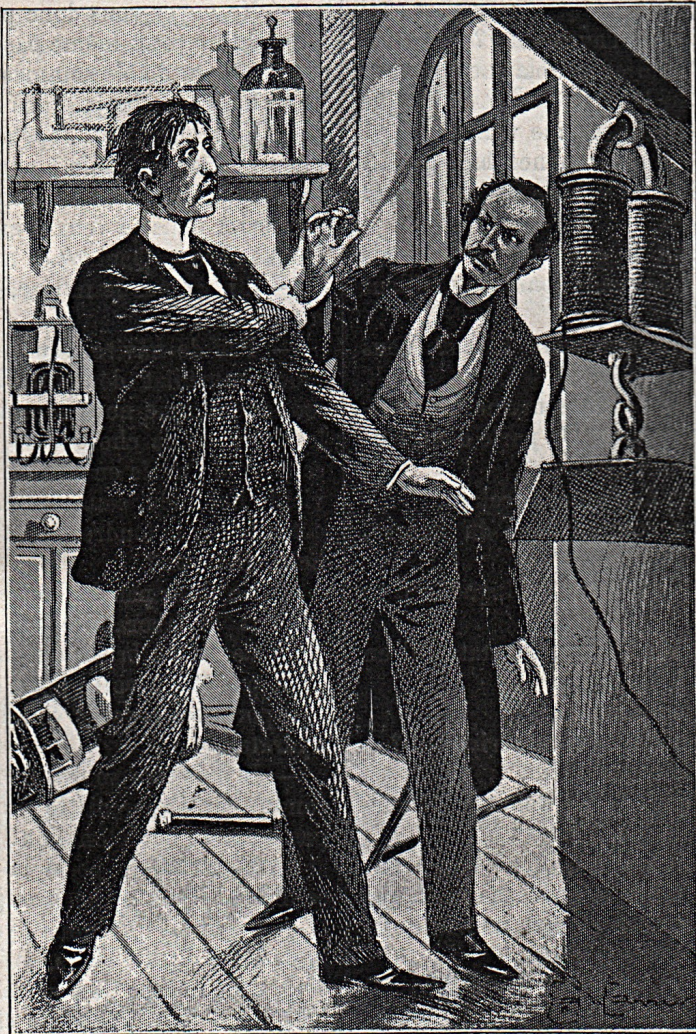
I

La passagère aberration mentale de Sidney Davidson, assez singulière en elle-même, devient encore plus remarquable si l'on accepte l'explication qu'en a donnée Wade. Elle fait songer aux plus étranges possibilités d'intercommunication avec l'Inconnu, dans l'avenir ; on rêve de vivre cinq minutes intercalaires de l'autre côté du monde, ou l'on s'imagine être observé dans ses plus secrètes actions par des yeux insoupçonnés. Il se trouve que je fus le témoin immédiat de l'accès que subit Davidson

et c'est à moi qu'échoit naturellement la tâche de relater l'histoire.

Quand je dis avoir, été le témoin immédiat de son accès, je veux dire que je fus le premier sur les lieux. La chose se produisit à l'École Pratique Industrielle de Harlow, qui se trouve juste après qu'on a passé Highgate Archway. Il était seul dans le grand laboratoire, et j'étais moi, dans une pièce plus petite, la salle des balances, transcrivant diverses notes et fort incommodé dans mon travail par l'orage qui grondait. Ce fut exactement après l'un des plus violents éclats de tonnerre que je crus entendre un bruit de verres brisés dans le laboratoire. Je cessai d'écrire, l'oreille aux écoutes : pendant un instant je n'entendis rien que la grêle qui faisait un vacarme du diable sur le toit de zinc gondolé. Puis il y eut un autre bruit, un fracas sans que le doute fût possible, cette fois. Quelque chose de lourd avait été jeté à bas de la table. Me levant aussitôt, j'ouvris la porte qui donnait sur le grand laboratoire.

Je fus fort surpris d'entendre une sorte de rire étrange et de voir Davidson debout, chancelant au milieu de la pièce, avec les yeux comme éblouis. Ma première impression fut qu'il était ivre. Il ne semblait pas me voir et essayait de prendre quelque chose d'invisible devant lui. Lentement et avec hésitation, il éten-



UN ÉTRANGE PHÉNOMÈNE. — Il regarda tout autour de lui,
farouchement.

daït la main et ne saisissait rien.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? fit-il.

Il rapprocha de ses yeux sa main ouverte, et jura. Puis il se mit à lever ses pieds l'un après l'autre et maladroitement, comme s'il s'était attendu à les trouver collés au plancher.

— Davidson ! m'écriai-je, qu'avez-vous ?

Il se retourna de mon côté et sembla me chercher des yeux. Il nie regarda du haut en bas et de chaque côté sans paraître en aucune façon me voir.

— Des vagues, dit-il, et un schooner bien grée... Mais j'aurais juré que c'était la voix de Bellows. Ohé ! cria-t-il de toutes ses forces.

Je crus qu'il s'amusait à quelque farce, mais j'aperçus à ses pieds les fragments éparés, du meilleur de nos électromètres.

— Dites donc, qu'est-ce que vous faites ? Vous avez cassé l'électromètre.

— Encore Bellows, fit-il ; si mes mains ne prennent plus, mes amis me restent. On parle d'électromètre. De quel côté êtes-vous Bellows ?

Il s'avança soudain vers moi en chancelant.

— On coupe là-dedans comme dans du

beurre, dit-il.

Il s'avança droit vers la table contre laquelle il se heurta.

— Voilà qui n'est pas du beurre, constata-t-il en chancelant.

Je me sentis quelque peu effrayé.

— Davidson, fis-je, que diable vous arrive-t-il ? Il regarda de tous côtés autour de lui.

— Je pourrais jurer que c'était Bellows... Pourquoi ne vous montrez-vous pas, Bellows ?

L'idée me vint qu'il était tout à coup devenu aveugle. Je fis le tour de la table et posai ma main sur son bras. Il bondit en arrière et prit une attitude défensive, la face convulsée de terreur.

— Bon Dieu, cria-t-il, qu'est-ce qu'il y a là ?

— Mais c'est moi, Bellows. Que le diable vous emporte.

Il sursauta en m'entendant lui répondre et ses yeux – comment puis-je exprimer cela ? – regardèrent à travers et au-delà de moi. Il se mit à parler en s'adressant à lui-même, et non pas à moi.

— Ici... au grand jour... sûr une plage déserte... pas un endroit où se cacher...

Il regardait tout autour de lui farouchement.

— Ma foi ! Je me sauve !

Faisant soudain demi-tour, il se précipita tête baissée contre le grand électro-aimant, si violemment, comme nous pûmes le constater plus tard, qu'il se meurtrit cruellement l'épaule et la mâchoire. Il fit un pas en arrière et s'écria presque pleurant :

— Mais, au nom du ciel, qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Il restait debout, pâle de terreur et frissonnant de tous ses membres, sa main droite appuyée fortement sur son bras gauche, à l'endroit où il avait heurté l'électro-aimant.

Cette fois, j'étais vivement ému et passablement effrayé.

— Davidson, fis-je, n'ayez pas peur. Calmez-vous.

Il tressaillit à ma voix, mais pas autant que la première fois. Je répétai mes derniers mots aussi clairement et, fermement qu'il me fut possible de le faire.

— Bellows, répondit-il, est-ce vous ?

— Ne voyez-vous donc pas que c'est moi ?

— Je ne peux même pas me voir moi-

même, fit-il en riant. Où diable sommes-nous ?

— Ici, répondis-je, dans le laboratoire.

— Le laboratoire ! répéta-t-il d'un ton fort surpris et en portant sa main à son front. Oui, j'étais dans le laboratoire, jusqu'au moment où éclata ce coup de tonnerre, mais je veux bien être pendu si l'on m'y trouve encore. Quel est ce navire ?

— Il n'y a pas de navire, dis-je, soyez raisonnable, mon vieux.

— Pas de navire, reprit-il, sans prendre garde à mon immédiat démenti. Je suppose, continua-t-il lentement, que nous sommes morts tous deux. Mais le drôle de la chose c'est que je sens absolument, comme si j'avais encore un corps. C'est un reste de vieille habitude, sans doute. Toute la boutique a été détruite par la foudre, probablement. Vite et propre, hein, Bellows ?

— Ne dites pas de bêtises. Vous êtes bien vivant et dans le laboratoire en train de renverser tout. Vous venez de briser un électromètre et je ne voudrais pas être à votre place quand Boyce va arriver.

Il porta ses regards vers les diagrammes des cryohydrates.

— Je dois être sourd, fit-il. Ils ont tiré un

coup de canon, car j'aperçois le nuage de fumée et je n'ai pas entendu de détonation.

De nouveau, je posai la main sur son bras, et, cette fois, il en fut beaucoup moins alarmé.

— Il semble que nous ayons des espèces de corps invisibles, dit-il. Tiens, voilà un autre navire qui contourne le cap. Ça ressemble pas mal à l'ancienne vie, après tout... sous un climat différent.

Je le secouai par le bras, en lui criant :

— Davidson ! réveillez-vous.

II

À ce moment même, Boyce entra. Dès qu'il eut parlé, Davidson s'écria :

— Ce vieux Boyce ! Mort aussi ! Quelle farce !

Je me hâtai d'expliquer que Davidson était dans une sorte de transe somnambulique, ce qui éveilla immédiatement l'intérêt de Boyce.

Nous fîmes tous deux ce qu'il fallait pour faire sortir notre collègue de cet état extraordinaire. Il répondit à nos questions nous en posa quelques-unes, mais toute son attention sembla accaparée par cette hallucination rivage et du navire. Il intercalait sans cesse des observations concernant un bateau, son étrave et voiles gonflées de vent. On éprouvait une indéfinissable sensation à l'entendre dire toutes ces choses dans le laboratoire obscur.

Il était aveugle et incapable de se guider. Nous dûmes le conduire par le bras au long des corridors jusqu'à la chambre de Boyce, et, tandis que ce dernier lui causait en le plaisantant sur cette idée d'un bateau, j'allai trouver le vieux Wade pour lui demander de venir l'examiner. La voix du doyen le calma quelque peu, sans toutefois améliorer beaucoup son état. Il demandait où étaient ses mains et pourquoi il lui fallait marcher enterré jusqu'à mi-corps. Wade réfléchit longuement, avec ce froncement de sourcils qui lui est particulier, puis, lui prenant les mains, il lui fit toucher le canapé.

— Ceci est un canapé, dit le vieux Wade. Le canapé recouvert de crin, qui se trouve dans la chambre du professeur Boyce.

Davidson tâta, chercha à comprendre, et

répondit bientôt qu'en effet il le sentait parfaitement, mais qu'il ne pouvait le voir.

— Que voyez-vous, alors ? demanda Wade.

Davidson répondit qu'il ne voyait qu'une étendue de sable et de coquillages écrasés. Wade lui présenta d'autres objets à toucher en les lui nommant et en l'observant attentivement.

— Le navire est presque hors de vue, dit tout à coup Davidson, à propos de rien.

— Laissez ce bateau tranquille, répliqua Wade, et écoutez-moi, Davidson: vous savez ce que c'est qu'une hallucination.

— Plutôt, dit Davidson.

— Eh bien ! tout ce que vous voyez est hallucination.

— Du Berkeley, interrompit Davidson.

— Suivez-moi bien, continua Wade. Vous êtes vivant et vous vous trouvez dans la chambre de Boyce. Mais il est arrivé quelque chose qui a atteint votre vue. Vous ne pouvez voir ; vous pouvez sentir et entendre, mais vous ne voyez pas. Comprenez-vous bien ?

— Mais il me semble, au contraire, que je vois beaucoup trop, dit Davidson, en s'enfonçant les jointures de ses doigts dans les yeux.

Et alors ?

— C'est tout ! Ne vous tourmentez pas. Bellows et moi, nous allons vous ramener chez vous en voiture.

— Un instant, dit Davidson pensif... Aidez-moi à m'asseoir... et maintenant – je suis fâché de vous ennuyer – répétez-moi tout cela encore une fois.

Wade s'exécuta patiemment. Davidson ferma les yeux et passa son front dans ses mains.

— Oui, fit-il, c'est bien vrai. Maintenant que mes yeux sont fermés, je sais que vous avez raison. C'est vous, Bellows, qui êtes assis près de moi, sur le sofa, Je me retrouve bien en Angleterre et nous sommes dans l'obscurité.

Il rouvrit les yeux.

— Et maintenant, dit-il, voilà le soleil qui se lève, voici les vergues du voilier, la mer agitée et deux oiseaux qui volent. Je n'ai jamais rien vu d'aussi réel, et je suis enfoncé jusqu'au cou dans un banc de sable.

Il se pencha en avant et se couvrit la figure de ses mains, puis il ouvrit de nouveau les yeux.

— Une mer sombre et le soleil qui se lève ! Et pourtant je suis assis sur un sofa dans la

chambre de mon camarade Boyce ! Que le Seigneur me soit en aide !

III

Ce n'était que le commencement. Pendant trois semaines, Davidson resta atteint de cette étrange affection sans que son état s'améliorât. C'était pour lui bien pire que d'être aveugle. Il était absolument impuissant et incapable. Il fallait lui donner la becquée comme à un oiseau qui vient d'éclore, il fallait l'habiller, le conduire et le guider sans cesse. S'il essayait d'aller seul, il culbutait sur les meubles ou se heurtait aux murs et aux portes. Au bout d'un jour ou deux, il fut habitué à nous entendre parler sans nous voir; il admit qu'il était bien chez lui et que Wade ne s'était pas trompé à son sujet. Ma sœur, à laquelle il était fiancé, voulut à toute force venir le voir, et elle s'installait chaque jour pendant des heures auprès de lui, à l'écouter parler de ce rivage qu'il voyait, et il semblait éprouver un grand soulagement à



UN ÉTRANGE PHÉNOMÈNE. — Quand il entendit la voix de ma sœur,
il se mit positivement à pleurer.

lui tenir la main. Il raconta qu'en quittant le collège, lorsque nous le ramenâmes en voiture – il habitait à Hampstead – il lui sembla que nous passions à travers une énorme dune – étant dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle fût franchie – que nous traversions des roches, des troncs d'arbres et toutes sortes d'obstacles solides, et que, lorsqu'on le mena à sa chambre, il eut le vertige et une crainte folle de tomber, parce qu'en montant les escaliers il lui semblait s'élever à trente ou quarante pieds au-dessus des rochers de son île imaginaire, Il ne cessait de répéter qu'il allait écraser tous les œufs. Finalement, il fallut le redescendre dans le cabinet de consultation de son père et l'étendre sur un canapé qui s'y trouvait.

Il faisait de son île la description suivante : une sorte d'endroit assez morne, avec fort peu de végétation à part quelques touffes de joncs de marécage et des masses de rocs dénudés. Des multitudes de pingouins tachaient de blanc les rochers et les rendaient désagréables à voir. La mer était souvent mauvaise ; il y eut une fois un orage, et, sur son canapé, il poussait des exclamations à chaque éclair silencieux, une fois ou deux, des phoques s'étaient avancés sur le rivage, mais seulement pendant les deux ou trois premiers jours. Il disait combien c'était drôle de voir les pingouins passer

en se dandinant à travers lui, et comment il pouvait se coucher au milieu d'eux sans les effaroucher.

Je me rappelle un incident bizarre, quand il éprouva très vivement le désir de fumer. Nous lui mîmes une pipe dans les mains – il manqua, d'ailleurs, de se crever l'œil avec le tuyau – et nous la lui allumâmes. Mais il prétendit ne rien sentir. Depuis, j'ai observé la même chose pour mon propre compte – je ne sais si c'est général – en tous les cas, je ne peux apprécier le goût du tabac que si j'en vois la fumée.

Mais sa vision se révéla plus étrange encore quand Wade eut recommandé de le sortir pour le changer d'air. Les Davidson louèrent un fauteuil roulant qu'ils firent pousser par un cousin à eux, pauvre homme sourd et entêté, nommé Oster, et qu'ils avaient recueilli par charité. Oster avait des idées tout à fait particulières sur les promenades de santé. Une fois, ma sœur, en revenant de l'hôpital des chiens, les rencontra dans Camden Town, près de King's Cross. Oster trottait bien tranquille, tandis que Davidson, évidemment fort alarmé, essayait avec ses gestes indécis d'aveugle d'attirer l'attention de son conducteur.

Quand il entendit la voix de ma sœur, il se

mit positivement à pleurer.

— Oh ! sortez-moi de ces horribles ténèbres. Tirez-moi d'ici, ou j'en mourrai, implorait-il en cherchant à lui prendre la main.

Il était absolument hors d'état d'expliquer ce qu'il avait, mais ma sœur décida qu'il fallait le rentrer et bientôt à mesure qu'ils remontaient vers Hampstead, l'horreur qu'il éprouvait le quitta peu à peu. Il était bon, disait-il, de revoir les étoiles, bien qu'on fût alors en plein midi et au grand soleil.

— Il me semblait, me raconta-t-il plus tard, que j'étais irrésistiblement emporté par les flots. Cela ne m'effraya guère, tout d'abord... Naturellement, il faisait nuit... et une nuit délicieuse...

— Pourquoi naturellement ? demandai-je, car cela me semblait étrange.

— Sans doute, fit-il, il fait toujours nuit là, quand c'est grand jour, ici... Enfin, nous allions droit dans l'eau, qui était calme et scintillait au clair de lune... une lame immense qui devenait plus large et plus unie à mesure que je m'y enfonçais. La surface brillait comme une peau... et l'on aurait pu croire qu'elle recouvrait un espace vide. Près lentement, car la pente était fort douce, l'eau monta jusqu'à mes yeux et, comme je descendais encore, l'im-

mense peau sembla se déchirer à la hauteur de mes yeux et se refermer de nouveau. La lune fit un bond dans le ciel et devint verdâtre et blafarde et des poissons, brillant faiblement, filaient rapides autour de moi, ainsi que des choses qui semblaient faites de verre lumineux. Puis je passai à travers un enchevêtrement d'algues aux reflets huileux. Je m'enfonçais ainsi dans la mer, et les étoiles s'éteignaient une à une et la lune devenait de plus en plus verte et sombre et les plantes marines prenaient des nuances lumineuses, rouges et pourpre. Tout cela était très vague et mystérieux et toutes choses semblaient agitées d'un léger frisson. Pendant tout ce temps, j'entendais le bruit des roues de mon fauteuil, les pas des gens qui passaient près de moi, et les cris éloignés d'un camelot qui vendait une édition spéciale de la *Pall Mall Gazette*.

« Je continuais à enfoncer toujours plus profondément dans l'eau. Tout fut bientôt noir comme de l'encre autour de moi ; pas un rayon d'en haut pour éclairer ces ténèbres et toutes les choses phosphorescentes qui m'entouraient devenaient de plus en plus brillantes. Les lames sinueuses des algues profondes s'agitaient comme les flammes des lampes à esprit. Les poissons s'avançaient les yeux fixes et la bouche béante, passant et repassant à

travers moi. Jamais encore je n'avais pu m'en imaginer de semblables. Au long de leurs formes couraient des lignes de feu comme si quelque rayon lumineux eût délimité leurs contours. Une chose hideuse avec une quantité de bras entrelacés passa, nageant à reculons, puis je vis venir très lentement vers moi du fond de l'ombre une masse confuse de lumière qui, en s'approchant, finit par se résoudre en une infinité de petits poissons qui se pressaient et s'acharnaient autour de quelque chose qui flottait. J'avançai droit vers cette chose et bientôt je pus distinguer, au milieu de cette confusion et à la lueur des poissons phosphorescents, au bout d'espar brisé qui s'avançait par-dessus moi et la coque sombre d'un navire ballotté de-ci de-là avec des formes phosphorescentes secouées et tordues sous les morsures innombrables des poissons. Ce fut alors que j'essayai d'attirer l'attention d'Oster, tant l'horreur que j'éprouvais était violente. Si votre sœur n'était pas survenue, j'allais passer juste à travers ces choses à demi dévorées. Figurez-vous, Bellows, des grands trous dans leur corps et... N'en parlons plus. Mais, c'était horrible. »

IV

Pendant trois semaines, Davidson resta dans ce singulier état, voyant des choses que nous nous imaginions appartenir à un monde absolument fantasmagorique, et entièrement aveugle pour le monde qui l'entourait. Puis, un mardi, en arrivant, je rencontrai le vieux père Davidson dans le vestibule.

— Il peut voir son pouce ! me cria-t-il avec un véritable transport de joie et tout en endossant avec mille efforts son pardessus. Il peut voir son pouce ! répétait-il avec des larmes plein les yeux. Hein, Bellows, mon garçon va guérir bientôt, hein ?

Je me précipitai dans la chambre, de Davidson. Il tenait devant ses yeux un petit livre qu'il regardait en riant d'un faible rire silencieux.

— C'est surprenant ! On dirait qu'il y a une tache qui s'interpose ici, dit-il, en indiquant un point vague avec son doigt. Je suis sur les rocs, comme d'habitude, et les pingouins se dandinent et s'abattent comme à l'ordinaire ; il y a une baleine qui est apparue de

temps en temps à la surface, maintenant il fait trop sombre pour l'apercevoir nettement. Mais, placez quelque chose là, et je le vois, je le vois très bien ! Par endroits, c'est effacé et vague, mais je le vois tout de même, comme une ombre indistincte. Je me suis aperçu de cela ce matin, pendant qu'on m'habillait. C'est comme un trou dans cet infernal monde de spectres. Mettez votre main tout contre la mienne. Non... pas là... Ah ! oui... je la vois ! le bas de votre pouce et un morceau de manchette. On dirait un bout du fantôme de votre main qui se projette contre le ciel obscur. Tout auprès, il y a un groupe d'étoiles en croix qui apparaît...

De ce jour, l'état de Davidson commença à s'améliorer. La relation qu'il faisait des changements survenus, comme les descriptions de ses visions, était singulièrement convaincante. Par taches, dans son champ visuel, le monde fantasmagorique devint plus vague, transparent pour ainsi dire, et à travers ces brèches limpides il commença à revoir distinctement le monde réel autour de lui. Ces taches augmentèrent en nombre et en étendue, se rejoignirent et s'étendirent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus dans son champ visuel que quelques rares coins encore voilés. Il put se lever et se diriger seul, prendre lui-même sa nourriture, lire, fumer et de nouveau se conduire en somme

comme un ordinaire citoyen. D'abord, ce fut pour lui très déconcertant d'avoir ces deux visions qui se superposaient comme les vues changeantes d'une lanterne magique, mais au bout de peu de temps il réussit à distinguer clairement le réel de l'histoire.

Tout d'abord, il se laissa aller sans feinte à sa joie; et fut seulement désireux de compléter sa guérison par un régime d'exercice et de fortifiants. Mais à mesure que s'évanouissait à ses yeux son île mystérieuse, il éprouvait pour elle un étrange intérêt. Il souhaitait tout particulièrement retourner au fond de la mer, et il passait la moitié de son temps à errer dans les bas-quartiers de Londres, essayant de retrouver l'épave engloutie qu'il avait vue s'enfoncer.

L'éclat du grand jour impressionna bientôt sa vue d'une façon si vive que toute image de son monde visionnaire finit par disparaître, et pourtant, la nuit, dans une chambre obscure, il pouvait encore voir les roches de l'île, tachées de blanc, et les pingouins balourds qui se dandinaient de-ci de-là. Mais ces visions mêmes finirent par s'effacer peu à peu, et, quelque temps après son mariage avec ma sœur, il les vit pour la dernière fois.

V

Maintenant, voici le plus étrange de cette histoire. Environ deux ans après cette guérison, je dînais chez les Davidson, et, après le dîner, un ami, nommé Atkins, vint leur faire visite : il est lieutenant de marine et c'est un homme de relations agréables et excellent causeur. Lié d'intime amitié avec mon beau-frère, il fut bientôt en d'excellents termes avec moi. J'appris qu'il devait épouser la cousine de Davidson, et, incidemment, il tira de sa poche une sorte de petit album de photographies pour nous montrer un récent portrait de sa fiancée.

— ... Et puis, voilà aussi le vieux *Fulmar*.

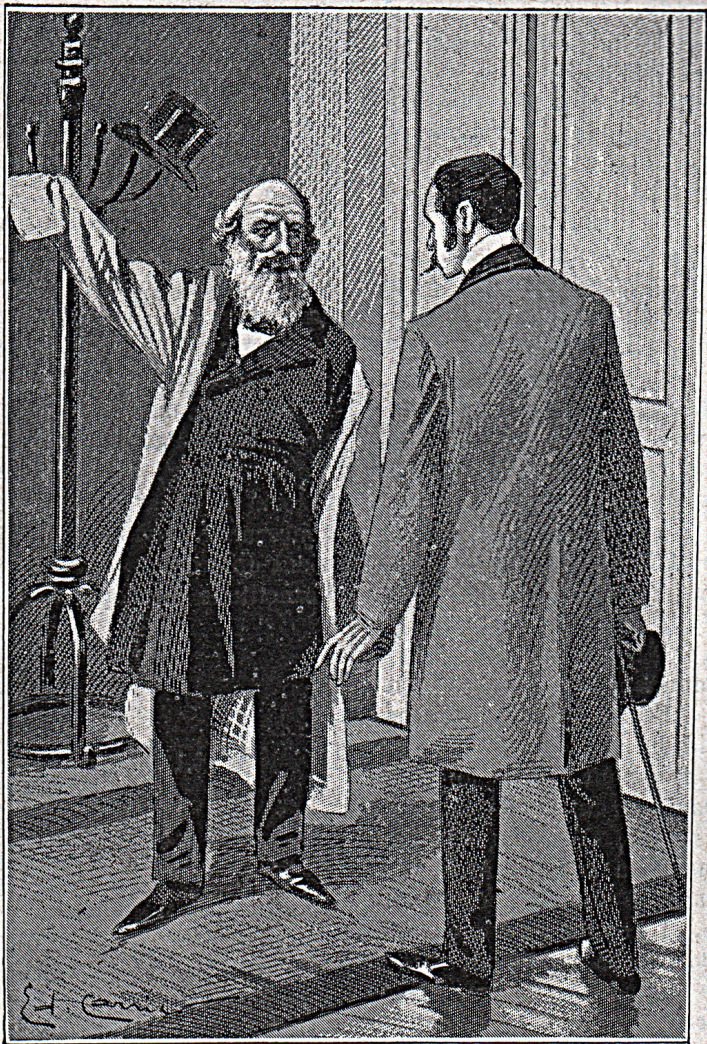
Davidson jeta sur la photographie un regard indifférent, et soudain son visage s'anima.

— Par exemple ! s'écria-t-il, je pourrais presque jurer que...

— Quoi ? demanda Atkins.

— ... Que j'ai déjà vu ce bateau quelque part.

— Je ne vois guère comment ce serait pos-



UN ÉTRANGE PHÉNOMÈNE. — « En arrivant, je rencontraï
le vieux père Davidson dans le vestibule. »

sible. Il n'a pas quitté les mers du Sud depuis six ans, et avant cela...

— ... Mais, interrompit Davidson, mais... oui... c'est le navire que j'ai vu en rêve... Je suis sûr que c'est bien celui-là. Il était au large d'une île qui fourmillait de pingouins et il tira le canon.

— Mais, Seigneur ! Comment diable pouvez-vous avoir rêvé cela ? s'écria Atkins, qui avait entendu parler de l'accès de Davidson.

Alors, fragment par fragment, nous apprîmes que, le jour même où Davidson fut frappé, le navire Fulmar, de la marine royale, s'était en effet tenu au large d'un îlot rocheux au sud des Antipodes. Une embarcation avait abordé de nuit pour recueillir des œufs de pingouin, et, comme un orage menaçait, l'équipage qui montait la chaloupe avait attendu jusqu'au matin avant de rejoindre le navire. Atkins était du nombre, et il corrobora mot pour mot les descriptions que Davidson nous avait faites de l'île et du navire. Il ne reste le moindre doute dans l'esprit d'aucun de nous que Davidson ait réellement vu l'endroit. De quelque façon inexplicable, tandis qu'il errait ici et là dans Londres, sa vue se mouvait d'une manière correspondante dans cette île lointaine. Comment, c'est là encore un mystère impéné-

trable.

Avec ceci, se termine la remarquable histoire des visions de Davidson. C'est, peut-être, le cas le plus authentique que nous ayons d'une vision réelle à distance.

D'explication, il n'en est pas de probable, sinon celle qu'a émise le professeur Wade. Mais elle implique une quatrième dimension et une théorie aventurée sur les diverses sortes d'espaces. Dire qu'il y a un nœud dans l'espace me semble parfaitement absurde, mais peut-être est-ce parce que je ne suis pas mathématicien. Quand j'objectai que rien ne changerait ce fait, que les deux endroits sont séparés l'un de l'autre par une distance de plus de 10 000 km, il me répondit que deux points peuvent être distants d'un mètre sur une feuille de papier et cependant qu'on peut les rapprocher en pliant simplement le papier. Que le lecteur essaie de saisir cet argument, pour moi je ne le puis pas. Son idée semble être que Davidson, penché entre les deux pôles du gros électro-aimant, subit, dans ses éléments visuels, une secousse violente provoquée par la soudaine augmentation de force électrique due à la foudre.

Comme conséquence de son explication, il croit qu'il est possible de vivre visuellement dans une partie du monde, tandis qu'on vit

corporellement dans une autre. Pour confirmer sa thèse, il a même tenté quelques expériences. Mais, jusqu'ici, il n'a réussi encore qu'à aveugler quelques chiens. J'ai la conviction que ce sera là le seul résultat appréciable de ses recherches, bien que je ne l'aie pas vu depuis quelques semaines ; dernièrement, j'ai été si absorbé par mes travaux et ma nouvelle installation à Saint-Pancréas que je n'ai pu trouver le temps d'aller le voir, mais, néanmoins, l'ensemble de sa théorie m'apparaît comme fantaisiste. Les faits concernant Davidson sont d'une condition absolument différente, et je puis personnellement certifier l'exactitude de chaque détail que j'ai relaté.

Dans l'abîme

Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray.

Ce texte est extrait de La Science Illustrée et publié dans les numéros 784 à 787 du mois de décembre 1902.

Illustration de Alexis Lemaistre.

Le lieutenant se tenait debout devant la sphère d'acier et mordillait un éclat de bois.

— Que pensez-vous de ça, Steevens ? demanda-t-il.

— C'est une idée comme une autre, dit Steevens, du ton de quelqu'un qui veut se faire une opinion sincère.

— Je crois que ça s'écrasera à plat, continua le lieutenant.

— Il semble avoir calculé son affaire soigneusement, dit Steevens encore impartial.

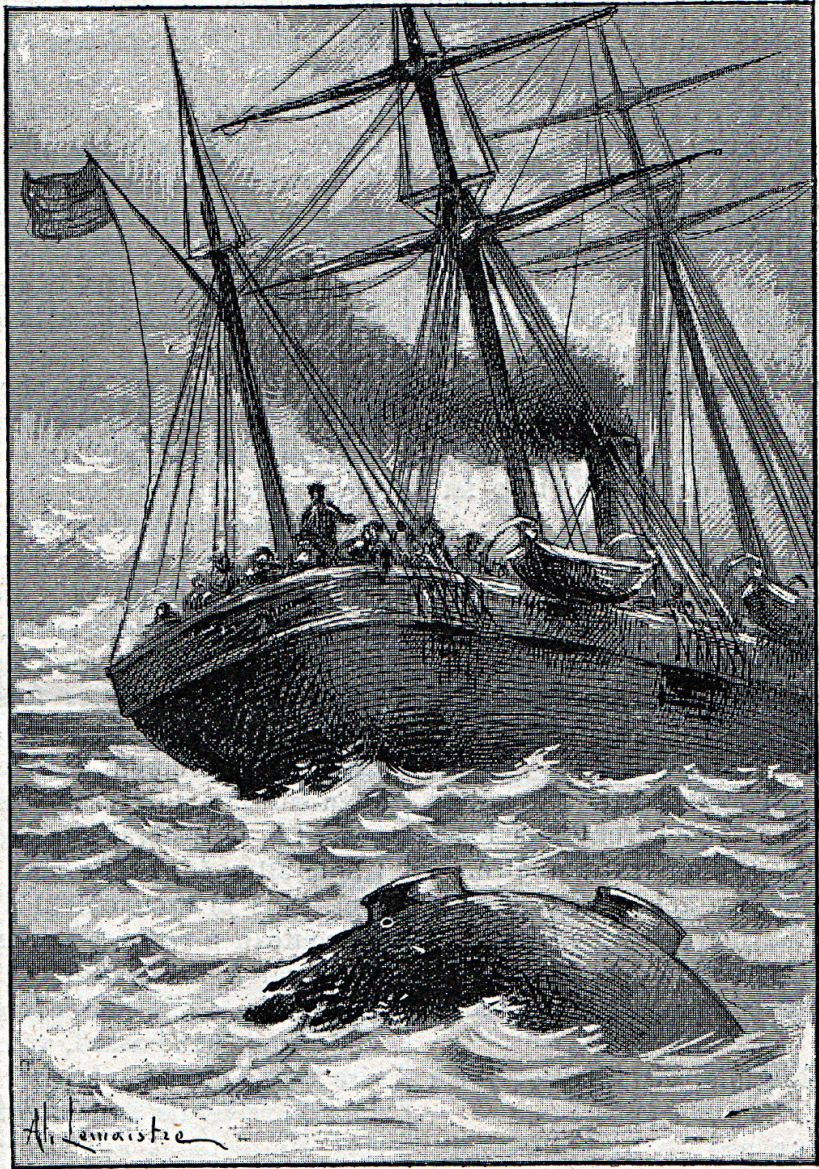
— Mais pensez à la pression, insista le lieutenant.

À la surface de l'eau, elle est de quatorze livres par pouce ; trente pieds plus bas, elle est

double ; soixante, triple ; quatre-vingt-dix, quadruple ; neuf cents, quarante fois plus grande ; cinq-mille pieds, trois-cents fois... c'est-à-dire qu'à un mille de profondeur la pression est de deux cent quarante fois quatorze livres ; c'est-à-dire... attendez... un quintal... une tonne et demie, Steevens, une tonne et demie par pouce carré. Et l'Océan a ici cinq milles de profondeur. Il subira une pression de sept tonnes et demie...

— Un joli sondage ! dit Steevens. Mais il est protégé aussi par une jolie épaisseur d'acier.

Le lieutenant ne répondit pas et se mit à mâchonner son bout de bois. L'objet de leur conversation était une immense boule d'acier, d'un diamètre extérieur d'environ neuf pieds, et qui semblait être le projectile de quelque titanique pièce d'artillerie ; elle était fort laborieusement nichée dans un échafaudage monstrueux, élevé dans la charpente du vaisseau, et les espars gigantesques qui allaient bientôt la faire glisser par-dessus bord donnaient à l'arrière du navire un aspect qui avait excité la curiosité de tout honnête marin, depuis le pool de Londres jusqu'au tropique du Capricorne. En deux endroits, l'un au-dessus de l'autre, l'acier faisait place à une couple de fenêtres circulaires, fermées d'une paroi de verre d'une



DANS L'ABIME. — Ses deux hublots sombres, au dessus de la ligne de flottaison, semblaient des yeux ahuris.

épaisseur énorme, et l'une d'elles, enchâssée dans un cadre d'acier d'une grande solidité, se trouvait pour l'instant en partie dévissée.

Le matin même, les deux hommes avaient vu, pour la première fois, l'intérieur de ce globe. Il était soigneusement matelassé de coussins à air, garnis de petits boutons fixés entre les saillies, et qui constituaient le simple mécanisme de la chose. Tous les objets étaient, de même, soigneusement capitonnés, même l'appareil Myers, qui devait absorber l'acide carbonique et remplacer l'oxygène inspiré par l'habitant du globe, quand, s'y étant introduit, l'ouverture vitrée aurait été vissée.

Tout était si parfaitement capitonné qu'un être humain aurait pu supporter, en toute sécurité, d'être lancé avec la sphère par un canon. Et il fallait qu'il en fût ainsi, car bientôt un homme allait s'insinuer par l'ouverture ; il serait enfermé solidement à l'intérieur et lancé par-dessus bord pour s'en foncer dans l'Océan jusqu'à une profondeur de cinq milles, comme le lieutenant l'avait dit. L'imagination de ce dernier était exclusivement occupée de cet objet ; c'était devenu pour lui une obsession, même aux repas, et Steevens, le nouveau venu, était un compagnon inattendu auquel il allait pouvoir à son aise causer de sa préoccupation.

— J'ai idée, dit le lieutenant, que ces hublots de verre fléchiront simplement, crèveront et s'écraseront sous une pression pareille. Daubrée a liquéfié des rochers sous des pressions énormes... et, remarquez bien ceci...

— Si le verre casse, fit Steevens, qu'arrivera-t-il ?

— L'eau entrera comme un jet de fer. Avez-vous jamais reçu, bien droit, un jet à haute pression ? Ça frappe comme un boulet. Il serait simplement écrasé et aplati. L'eau entrerait dans sa gorge, dans ses poumons, pénétrerait dans ses oreilles...

— Quelle imagination détaillée ! s'écria Steevens, qui se représentait vivement les choses.

— C'est le simple exposé d'une chose inévitable, dit le lieutenant...

— Et le globe ?

— Il laisserait s'échapper quelques petites bulles et s'installerait confortablement, jusqu'au jour du jugement, parmi la vase et le limon du fond... avec le pauvre Elstead étalé sur ces coussins aplatis, comme du beurre sur du pain.

Il répéta cette image, comme si elle lui eût plu beaucoup :

— Comme du beurre sur du pain.

— Un coup d'œil au tape-cul, fit une voix.

Et Elstead parut derrière eux, vêtu d'un complet blanc, une cigarette aux lèvres et les yeux souriants sous les amples bords de son chapeau.

— Qu'est-ce que vous dites, à propos de pain et de beurre, Weybridge ? Vous grommeliez, comme d'habitude sur la paye insuffisante des officiers de marine ? Il n'y a plus qu'un jour à attendre avant que je parte maintenant. Les élingues vont être prêtes aujourd'hui. Ce beau ciel et cette houle tranquille sont juste ce qu'il faut pour lancer par-dessus bord une douzaine de tonnes de plomb et de fer, n'est-ce pas ?

— Vous ne vous apercevrez pas beaucoup de la houle, dit Weybridge.

— Non. A soixante ou quatre-vingts pieds de profondeur... et j'y serai dans dix à douze secondes... pas une molécule ne bougera, quand le vent hurlerait et que l'eau s'élèverait jusqu'aux nuages. Non. Là, au fond...

Il s'avança jusqu'au bastingage, et les deux autres le suivirent. Tous trois se penchèrent sur leurs coudes et contemplèrent l'eau, d'un vert jaunâtre.

— ... La paix, dit Elstead, en achevant tout haut sa pensée.

— Êtes-vous absolument certain que le mouvement d'horlogerie marchera ? demanda tout à coup Weybridge.

— Il a marché trente-cinq fois, dit Elstead. Il est tenu de marcher.

— Mais s'il ne fonctionne pas ?

— Pourquoi ne fonctionnerait-il pas ?

— Je ne voudrais pas, pour vingt mille livres, descendre dans cette maudite machine, dit Weybridge.

— Vous êtes tout à fait encourageant, remarqua Elstead.

— Je ne comprends pas encore de quelle façon vous pourrez faire fonctionner la chose, dit Steevens.

— Eh bien ! d'abord, j'entre dans la sphère, et l'on visse l'ouverture, commença Elstead. Et quand, trois fois de suite, j'ai allumé et éteint la lumière électrique pour montrer que tout va bien, je suis lancé par-dessus le bastingage par cette grue, avec tous ces gros fonceurs de plomb suspendus au-dessous de moi. Le gros poids de plomb, qui est fixé sur le dessus, est muni d'un cylindre sur lequel s'enroulent cent

toises de solide cordage, et c'est tout ce qui lie les fonceurs à la sphère, sauf les élingues qui seront coupées quand la sphère tombera. Je me sers de cordes plutôt que de câbles de fer, parce que c'est plus facile à couper et plus flottant, conditions nécessaires, comme vous allez voir. Vous remarquez que tous ces fonceurs de plomb sont percés d'un trou ; une tringle de fer y sera adaptée, qui dépassera de six pieds sur la face inférieure. Dès que cette tringle sera en contact avec le fond, elle frappera sur un levier qui déclenchera le mouvement d'horlogerie placé sur le côté du cylindre sur lequel les cordes s'enroulent... Vous suivez ? On descend gentiment dans l'eau tout le système. La sphère flotte... avec l'air qu'elle renferme, elle est plus légère que l'eau... mais les poids de plomb continuent à s'en foncer, et la corde se déroule jusqu'au bout. Quand la corde est entièrement filée, la sphère s'enfonce aussi.

— Mais à quoi sert la corde ? demanda Steevens. Pourquoi ne pas fixer directement les poids à la sphère ?

— Mais à cause du choc probable au fond. La sphère et ses poids vont s'enfoncer rapidement, atteindre peu à peu une vitesse vertigineuse. Elle serait mise en pièces en touchant le fond, si ce n'était de cette corde. Mais, dès que les poids reposeront sur le fond, la légèreté

de la sphère entrera en jeu. Elle continuera à s'enfoncer de plus en plus lentement, s'arrêtera enfin, puis se mettra à remonter. C'est là que le mouvement d'horlogerie intervient. Aussitôt que les fonceurs s'aplatiront sur le fond de la mer, la tringle sera heurtée et déclenchera le mouvement et la corde s'enroulera de nouveau sur le cylindre. Je serai ainsi amené jusqu'au fond. Là, je resterai une demi-heure, la lumière électrique allumée, examinant ce que j'aurai autour de moi. Puis le mouvement d'horlogerie mettra en jeu un couteau à ressort, la corde sera coupée, et je remonterai à la surface, comme une bulle dans un siphon. La corde elle-même aidera la flottaison.

— Et si, par hasard, vous remontiez sous un navire ? demanda Weybridge.

— J'arriverais avec une telle vitesse que je passe rais simplement au travers comme un boulet de canon, dit Elstead. Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter à ce sujet.

— Supposez que quelque actif petit crustacé s'insinue dans votre mouvement d'horlogerie...

— Ce serait pour moi une espèce d'invitation un peu pressante à rester en leur compagnie, dit Elstead en tournant le dos à la mer et contemplant la sphère.

On avait jeté Elstead par-dessus bord à onze heures. C'était une journée calme et brillamment sereine, et l'horizon se perdait dans la brume. L'éclat des lampes électriques avait joyeusement, par trois fois, apparu dans le petit compartiment supérieur. Alors on l'avait descendu lentement jusqu'à la surface de l'eau, et un matelot se tenait près des sables d'arrière prêt à couper le palan qui retenait l'en semble des fonceurs et de la sphère. La sphère, qui sur le pont avait paru si énorme, semblait maintenant un inimaginable petit objet sous l'arrière du navire.

Elle se balançait un peu, et ses deux hublots sombres au-dessus de la ligne de flottaison semblaient des yeux ahuris contemplant l'équipage qui se pressait contre le bord. Une voix s'éleva, demandant ce qu'Elstead devait penser de ce balancement.

— Êtes-vous prêts ? fit le commandant.

— Oui, capitaine.

— Lâchez tout.

Le câble du palan se raidit contre la lame et fut coupé. Un remous tourbillonna sur la sphère d'une façon grotesquement impuisante. Quelqu'un agita un mouchoir ; un autre tenta une acclamation vaine ; un quartier maître compta lentement... huit, neuf, dix. Il y

eut un autre remous, puis, avec un bruyant clapotis et un large éclaboussement, la sphère reprit son aplomb. Elle sembla rester stationnaire un instant, puis devenir rapidement plus petite ; enfin l'eau la recouvrit, et elle resta visible au-dessous de la surface, imprécise et agrandie par la réfraction. Avant qu'on ait pu compter jusqu'à trois, elle avait disparu. Il y eut, dans les profondeurs de l'eau, un tremblement de lumière blanche qui diminua jusqu'à n'être plus qu'un point et s'évanouit.

Puis, il n'y eut plus rien que l'abîme des eaux ténébreuses dans lequel un requin nageait.

Soudain l'hélice du croiseur se mit en mouvement ; l'eau bouillonna ; le requin disparut dans la convulsion des vagues, et un torrent d'écume s'étendit sur la cristalline limpidité qui avait englouti Elstead.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dit un matelot à un autre.

— On va s'éloigner d'une couple de milles pour ne pas nous trouver sur son chemin quand il remontera, répondit son camarade.

Le navire gagna lentement sa nouvelle position. À bord, tous ceux qui n'étaient pas occupés restaient à surveiller l'endroit houleux où la sphère s'était enfoncée. Pendant la demi-

heure qui suivit, il est douteux qu'un seul mot ait été prononcé qui n'eût pas rapport à Elstead. Le soleil de décembre était main tenant haut dans le ciel, et la chaleur était fort grande.

— Je crois qu'il n'aura pas trop chaud là-dessous, dit Weybridge. On prétend que, passé une certaine profondeur, l'eau de la mer est presque toujours à une température glaciale.

— À quel endroit va-t-il ressortir ? demanda Steevens.

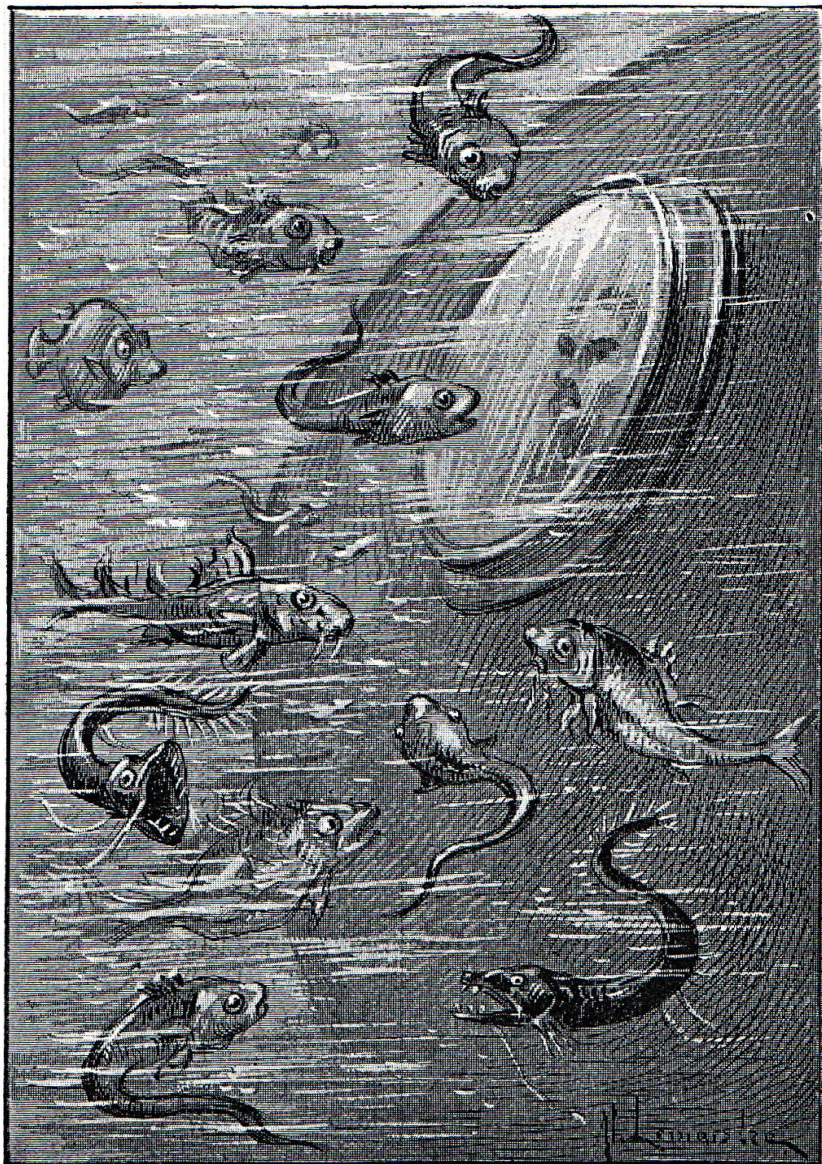
— C'est là-bas, dit le commandant, qui s'enorgueillissait de son omniscience. Il indiqua d'un doigt précis le sud-est. Et, ajouta-t-il, il ne va pas tarder maintenant. Il y a déjà trente-cinq minutes.

— Combien de temps faut-il pour atteindre le fond de l'Océan ? interrogea Steevens.

— Pour une profondeur de cinq milles, en tenant compte, comme nous l'avons fait, d'une accélération de deux pieds par seconde, à la fois à l'aller et au retour, il lui faut environ trois quarts de minute.

— Alors, il est en retard, fit Weybridge.

— Mais... presque, dit le commandant. Je suppose qu'il faut quelques minutes pour que sa corde s'enroule.



DANS L'ABIME. — Dans le rayon de son foyer électrique apparaissaient des poissons.

— J'avais oublié cela, dit Weybridge, évidemment soulagé.

Alors commença l'attente. Lentement, une minute s'écoula, et aucune sphère ne sortit des flots. Une autre minute suivit, et rien ne vint rompre la houle huileuse.

Les matelots s'expliquaient les uns aux autres l'importance de l'enroulement de la corde. Les agrès étaient pleins de figures attentives.

— Montez, Elstead, montez ! cria impatientement un matelot à la poitrine velue, et les autres reprirent et crièrent comme s'ils réclamaient la levée du rideau au théâtre.

Le commandant leur lança un regard irrité.

— Naturellement, si l'accélération est moindre que deux, dit-il, il sera plus longtemps. Nous ne sommes pas absolument certains que ce soit là une donnée exacte. Je ne crois pas aveuglément aux calculs.

Steevens donna brièvement son assentiment. Personne sur le gaillard d'arrière ne parla pendant une couple de minutes.

Alors l'étui de la montre de Steevens cliqua.

Lorsque, vingt et une minutes plus tard, le soleil atteignit le zénith, ils attendaient encore l'apparition de la sphère, et pas un homme à bord n'avait osé murmurer que tout espoir était perdu. Ce fut Weybridge qui, le premier, exprima cette certitude.

— Je n'ai jamais eu confiance dans ces hublots, dit-il tout à coup à Steevens.

— Grand Dieu ! s'écria Steevens, vous ne croyez pas que...

— Ma foi... fit Weybridge, et il laissa le reste à son imagination.

— Je n'ai pas grande foi dans les calculs de ce genre, déclara le commandant sur un ton de doute, de sorte que je n'ai pas encore perdu tout espoir.

À minuit, le croiseur évoluait lentement autour de l'endroit où la sphère s'était enfoncée. Le rayon blanc du foyer électrique se promenait et s'arrêtait indiscontinûment sur l'étendue des eaux phosphorescentes, tandis, que scintillaient de minuscules étoiles.

— Si sa fenêtre n'a pas cédé et qu'il ne soit pas écrasé, dit Weybridge, sa maudite situation est pire encore, car alors ce serait son mouvement d'horlogerie qui n'aurait pas fonctionné, et il serait maintenant vivant à cinq milles

sous nos pieds, là-dessous, dans le froid et les ténèbres, à l'ancre dans sa petite boule d'acier, là où jamais un rayon de lumière n'a brillé, ni un être humain vécu depuis que les eaux se sont rassemblées.

Il est là sans nourriture, souffrant de la faim et de la soif, épouvanté et se demandant s'il mourra de faim ou d'étouffement. Laquelle de ces deux morts sera-ce ? L'appareil Myers doit s'épuiser, je suppose. Combien de temps peut-il durer ?

— Tonnerre ! s'exclama-t-il, quelles petites choses nous sommes ! quels audacieux petits diables ! Dans l'abîme ! Des milles et des milles de liquide... rien que de l'eau au-dessous de nous et autour de nous, et ce ciel ! Des gouffres !

Il leva les bras, et au même moment une petite traînée blanche monta sans bruit dans le ciel, ralentit peu à peu sa course, s'arrêta, devint un petit point immobile, comme si une nouvelle étoile avait pris place dans le ciel. Puis cela se mit à dégringoler et se perdit bientôt dans les réflexions des étoiles et dans la pâle et brumeuse phosphorescence de la mer.

À cette vue, il resta stupéfait, le bras tendu et la bouche ouverte. Puis il ferma sa bouche, l'ouvrit de nouveau, et agita ses bras avec des

gestes désordonnés. Enfin, il se tourna et cria : « Elstead, ohé ! » à la première vigie, et courut jusqu'à Lindley, puis au foyer électrique.

— Je l'ai vu, criait-il, à tribord, là-bas ! Ses lampes sont allumées. Et il vient juste de sortir. Cherchez de ce côté avec le rayon. Nous allons bien le voir flotter quand il réapparaîtra à la surface.

Mais ils ne le trouvèrent pas avant l'aurore. Même alors ils manquèrent de le couler bas. La grue fut préparée, et avec une chaloupe, on agrafa les chaînes à la sphère. Quand ils l'eurent remontée à bord, ils en dévissèrent l'ouverture et explorèrent des yeux l'obscurité de l'intérieur, car la chambre du foyer électrique était arrangée de façon à illuminer l'eau seulement autour de la sphère et était interceptée de la cavité générale.

L'atmosphère intérieure était très surchauffée, et la gutta-percha qui garnissait les bords de l'ouverture était molle. Leurs questions impatientes restèrent sans réponse et aucun bruit ne leur parvint.

Elstead était inanimé, replié sur lui-même au fond de sa cabine. Le médecin du bord s'y introduisit et le passa à ceux de l'extérieur.

Pendant un certain temps, ils ne purent se rendre compte si Elstead était vivant ou mort.

Sa figure, à la lueur jaunâtre des lampes, était toute brillante de transpiration.

On le descendit dans sa cabine.

Il n'était pas mort, comme ils purent bientôt s'en apercevoir, mais dans un état d'affaissement nerveux absolu et, de plus, cruellement contusionné.

Il lui fallut, pendant plusieurs jours, rester couché et parfaitement tranquille.

Une semaine se passa avant qu'il pût raconter ses expériences.

Dès les premiers mots, il déclara qu'il allait recommencer. La sphère avait besoin d'être perfectionnée, dit-il, afin de lui permettre de se débarrasser de la corde, s'il le fallait, et c'était tout. C'avait été la plus merveilleuse aventure.

— Vous pensiez, dit-il, que je ne trouverais rien que de la vase. Vous vous moquiez de mes explorations, et j'ai découvert un nouveau monde.

Il raconta son histoire par fragments sans suite, et presque toujours en commençant par la fin, de sorte qu'il est impossible de la répéter dans ses propres termes. Mais ce qui suit en est l'exacte narration.

« Son voyage commença atrocement. Avant

que la corde fût entièrement filée, la sphère ne cessa de ballotter. Il eut la sensation d'être une grenouille enfermée dans un ballon sur lequel on s'acharne à coups de pieds. Il ne pouvait voir que la grue et le ciel au-dessus de sa tête, avec un coup d'œil occasionnel sur les gens qui garnissaient le bastingage, et il était incapable de prévoir de quel côté allait se balancer la sphère. Tantôt, il levait le pied pour marcher et il était culbuté en tous sens contre les coussins. Toute autre forme eût été plus confortable, mais aucune n'aurait pu supporter l'immense pression de l'abîme. Soudain le balancement cessa ; la sphère se mit en équilibre, et, quand il fut relevé, il aperçut tout autour de lui le bleu verdâtre des flots avec la lumière du jour atténuée filtrant de la surface et une multitude de petites choses flottantes qui passaient vertigineusement contre les vitres, montant, lui semble-t-il, vers la lumière. Puis, à mesure qu'il regardait, l'obscurité s'accrut jusqu'à ce que l'eau fût, au-dessus de sa tête, aussi sombre que le ciel de minuit, bien que d'une teinte plus verte, et, au-dessous de lui, absolument noire. De temps en temps, de petites choses transparentes avec un scintillement lumineux faisaient au long des hublots de légères traînées verdâtres.

« Et la sensation de chute ! Elle rappelait le

départ soudain d'un ascenseur, avec cette différence qu'elle durait plus longtemps. Il faut réfléchir un instant pour réaliser ce que ce doit être. Ce fut alors et seulement qu'Elstead se repentit d'avoir tenté cette aventure. Il vit sous un aspect entièrement nouveau les chances qui se dressaient contre lui. Il pensa aux énormes poissons à scie qui existent dans les profondeurs moyennes, à ces spécimens terribles qu'on trouve parfois à demi digérés dans l'estomac des grands cétacés ou flot tant morts, décomposés et à demi dévorés.

« Il s'imagina l'un d'entre-deux s'attaquant à la sphère et ne voulant plus la lâcher. Et le mouvement d'horlogerie, l'avait-il suffisamment éprouvé ? Mais qu'il voulut maintenant descendre ou remonter, c'était absolument la même chose.

« Au bout de cinquante secondes, tout, à l'extérieur, fut aussi noir que la nuit, sauf ce que le rayon de son foyer électrique éclairait et dans quoi apparaissaient de temps à autre des poissons et passaient quelques fragments d'objets qui s'enfonçaient. Tout cela disparaissait trop vite pour qu'il lui fût possible de distinguer ce que c'était. Une fois, il crut voir un requin. À ce moment, la sphère commença à s'échauffer par le frottement. Il lui parut que cette donnée n'avait pas été suffisamment éva-

luée. La première chose qu'il put remarquer fut qu'il transpirait ; puis il perçut sous ses pieds une sorte de sifflement qui s'accrut, et il vit une foule de petites bulles, de très petites bulles qui montaient en éventail vers la surface. De la vapeur !

« Il tâta le hublot : la vitre était brûlante. Immédiatement, il alluma la lampe électrique qui éclairait sa cabine, regarda la montre encastrée dans le capitonnage, et il vit que son voyage durait déjà depuis deux minutes. Il lui vint à l'esprit que le hublot pouvait craquer dans le conflit des températures, car il savait que les eaux dans les grandes profondeurs sont glaciales. Puis, tout à coup, la paroi de la sphère sembla presser le dessous de ses pieds ; au-dehors la course des bulles se ralentit et le sifflement diminua. La sphère se balança légèrement. Le hublot n'avait pas craqué, rien n'avait cédé, et il savait que, dans tous les cas, le danger de couler bas était passé.

« Encore une minute et il reposerait sur le fond de l'abîme, Il songea, dit-il, à Steevens, à Weybridge et aux autres qui étaient à cinq milles au-dessus de sa tête, plus haut pour lui que ne le furent jamais au-dessus de nous les plus élevés des nuages qui flottent dans le ciel, à eux tous navigant lentement, cherchant à pénétrer la profondeur des eaux et se demandant

ce qui pouvait lui être arrivé.

« Il se mit à regarder par le hublot. Il n'y avait plus de bulles maintenant, et le sifflement avait cessé. Ah dehors ! c'étaient de profondes ténèbres d'un noir épais comme un velours, sauf là où le rayon électrique pénétrait l'eau et en montrait la couleur : un gris jaunâtre. Alors, trois choses, comme des formes de feu, nagèrent en se suivant. Il ne pouvait distinguer si elles étaient petites ou énormes et éloignées.

« Chacune d'elles se dessinait avec des contours bleuâtres, presque aussi brillants que les feux d'une barque de pêche, des feux qui semblaient répandre beaucoup de fumée, et ils avaient, de chaque côté, des taches de cette lumière, comme des sabords de navire. Leur phosphorescence sembla s'éteindre quand ils entrèrent dans le rayonnement lumineux de sa lampe ; et il vit alors que c'étaient de petits poissons de quelque étrange espèce, avec des yeux énormes, et dont les corps et les queues se terminaient brusquement. Leurs yeux étaient tournés vers lui, et il jugea qu'ils suivaient sa descente, les supposant attirés par sa clarté.

« D'autres du même genre se joignirent bientôt à eux. À mesure qu'il descendait, il re-



DANS L'ABÏME. — Cet habitant inconnu de l'abîme
cligna des yeux et les écarquilla.

marquait que l'eau prenait une teinte pallide et que de petites taches de lumière scintillaient dans son rayonnement comme des atomes dans un rai de soleil. Cela était probablement dû aux nuages de vase et de boue que la chute de ses fonceurs de plomb avait produits.

« Pendant tout le temps qu'il fut entraîné vers le fond par ses poids de plomb, il se trouva dans une sorte de brouillard blanc si dense que son projecteur électrique ne réussissait pas entièrement à le percer au-delà de quelques pieds. Et il se passa quelques minutes avant que les couches de sédiment en suspension fussent retombées au fond. Alors, à la lueur de ses lampes électriques et à la passagère phosphorescence d'un banc éloigné de poissons, il lui fut possible de voir, sous l'immense obscurité des eaux supérieures, une surface ondulante de vase d'un blanc grisâtre, rompue çà et là par des fourrés enchevêtrés de lis de mer agitant leurs tentacules affamés.

« Plus loin se trouvaient les gracieux et transparents contours d'un groupe d'éponges gigantesques. Sur ce sol étaient dispersées un grand nombre de touffes hérissées et plates d'une riche couleur pourpre et noire qu'il décida devoir être quelque espèce d'oursin, et de petites choses avec des yeux très larges ou aveugles ayant une curieuse ressemblance, les

unes avec les cloportes, les autres avec les homards, rampaient paresseusement dans la traînée de lumière et disparaissaient de nouveau dans l'obscurité en laissant derrière eux des sillons dans la vase.

« Soudain la multitude voltigeante de petits poissons vira et s'avança vers lui comme une volée d'étourneaux pourrait le faire. Ils passèrent au-dessus ; de lui comme une neige phosphorescente, et alors, derrière eux, une créature de dimensions il vit plus grandes qui s'avavançait vers la sphère.

« D'abord, il ne put la distinguer que vaguement, figure aux mouvements indécis et suggérant de loin un homme en marche ; puis elle entra dans le rayonnement lumineux que projetait la lampe. Au moment où la lumière la frappa, elle ferma les yeux, éblouie. Elstead la contempla avec stupéfaction.

« C'était un étrange animal vertébré. Sa tête d'un pourpre sombre, rappelait vaguement celle d'un caméléon, mais le front était si élevé et la boîte crânienne si développée qu'aucun reptile n'en possédait encore de semblables. L'équilibre vertical de sa face lui donnait la plus extraordinaire ressemblance avec celle d'un être humain. Deux yeux larges et saillants se projetaient des orbites à la façon

d'un caméléon et sous ses petites narines s'ouvrait une large bouche reptilienne aux lèvres cornées. A l'en droit des oreilles étaient deux énormes ouïes hors desquelles flottaient des filaments nombreux d'un rouge de corail, rappelant les ouïes que possèdent les très jeunes raies et les requins.

« Mais ce que sa face avait d'humain n'était pas le trait le plus extraordinaire qu'offrait cette créature. Elle était bipède ; son corps, presque sphérique, était en équilibre sur une sorte de trépied composé de deux jambes comme celles des grenouilles et d'une longue queue épaisse, et ses membres supérieurs, qui caricaturaient grotesquement les bras humains, beaucoup à la manière des grenouilles, portaient un long dard osseux garni de cuivre. La couleur de cette créature était, variée : sa tête, ses mains et ses jambes étaient pourpres, mais sa peau, qui pendait flottante autour de son corps comme des vêtements le feraient, était d'un gris phosphorescent. Elle restait là, aveuglée par la lumière.

À la fin, cet habitant inconnu de l'abîme cligna des paupières et les écarquilla ; puis, portant sa main libre au-dessus de ses yeux, il ouvrit la bouche et articula à la façon humaine un cri qui pénétra même l'enveloppe d'acier et le capitonnage intérieur de la sphère. Com-

ment un cri peut être poussé sans poumons, Elstead ne se préoccupa pas de l'expliquer. La créature sortit alors du rayonnement, rentra dans le mystère ténébreux qui le bordait de chaque côté, et Elstead la sentit plutôt qu'il ne la vit venir vers lui. Certain que la lumière l'avait attirée, il interrompit le courant. Un moment après, des coups sourds résonnèrent contre l'acier, et la sphère se balançâ.

« Alors le cri fut répété. Et il sembla à Elstead qu'un écho lointain y répondait. Les coups sourds reprirent et la sphère se balançâ de nouveau et grinçâ contre le pivot sur lequel là corde était enroulée. Il demeura dans les ténèbres, cherchant à pénétrer du regard l'éternelle nuit de l'abîme. Et bientôt il vit, très faibles et lointaines, d'autres formes phosphorescentes et quasi-humaines se hâter vers lui.

Sachant à peine ce qu'il faisait, il tâta contre les parois de sa prison instable pour trouver le bouton du projecteur électrique extérieur et pressa accidentellement celui de la petite lampe qui éclairait sa cabine capitonnée. La sphère roula et il fut renversé. Il entendit comme des cris de surprise, et quand il fut relevé, il vit deux yeux attentifs qui regardaient par le hublot inférieur et qui en réfléchissaient la clarté.

« Au même instant, des mains heurtaient vigoureusement l'enveloppe d'acier et il entendit, impression suffisamment horrible dans sa position, des heurts réitérés sur l'enveloppe de métal, qui protégeait le mouvement d'horlogerie. À ce bruit, vraiment, l'angoisse l'étrangla ; car, si ces étranges créatures parvenaient à arrêter le mouvement, sa délivrance était impossible. À peine avait-il pensé cela, qu'il sentit la sphère se balancer et la paroi sembla peser lourdement contre ses pieds.

« Il éteignit la petite lampe intérieure et rétablit le courant du réflecteur extérieur. Le fond vaseux et les créatures quasi-humaines avaient disparu, et une couple de poissons se poursuivant soudain passèrent contre le hublot.

« Il pensa aussitôt que ces étranges habitants avaient rompu la corde et qu'il avait échappé. Il remontait de plus en plus vite, puis il s'arrêta avec une secousse qui l'envoya heurter la paroi capitonnée de sa prison. Pendant une demi-minute, peut être, il fut trop étonné pour réfléchir.

« Alors il sentit que la sphère tournait lentement sur elle-même avec une sorte de balancement, et il lui sembla aussi qu'il avançait horizontalement dans l'eau. En se blottissant,

tout contre le hublot, il parvint à rétablir de son poids et à ramener l'équilibre vers le fond cette partie de la sphère ; mais il ne put rien voir que le pâle rayonnement de son réflecteur frappant inutilement les ténèbres. Il lui vint à l'idée qu'il pourrait mieux voir s'il éteignait la lampe.

« En ceci, il fut sage. Au bout de quelques minutes les ténèbres veloutées devinrent une sorte d'obscurité translucide, et alors, dans le lointain, et aussi imprécises que la lumière zodiacale d'un soir d'été, il vit des formes se mouvoir au-dessous de lui. Il jugea que ces créatures avaient détaché son câble et le remorquaient au long du fond de la mer.

« Alors, par-delà les ondulations de la plaine sous-marine, vague et lointaine, il vit un immense horizon d'une luminosité pâle qui s'étendait de chaque côté aussi loin que sa petite fenêtre lui permettait d'apercevoir. Vers cet horizon, il était remorqué comme un ballon qu'on ramènerait de la plaine vers la ville. Il en approchait très lentement, et très lentement la vague irradiation se précisait en des formes plus définies.

« Il était presque cinq heures lorsqu'il atteignit cette aire lumineuse ; et, vers ce moment, il put distinguer une sorte d'arrangement qui

suggérait des rues et des maisons groupées à l'entour d'un vaste édifice sans toit, qui rappelait grotesquement une abbaye en ruines. Tout cela s'étendait au-dessous de lui comme une carte. Les maisons étaient toutes des enclos de murs sans toits, et leur substance étant, comme il le vit plus tard, d'os phosphorescents, donnait à cet endroit l'apparence d'être bâti avec du clair de lune noyé.

« Parmi les cavités inférieures, des végétations crinoïdes étendaient leurs tentacules, et de grandes, sveltes et fragiles éponges surgissaient comme des minarets brillants et comme des lis de lumière membraneuse hors de la clarté génitale de la cité. Dans les espaces ouverts, il pouvait voir une agitation comme de foules de gens, mais il se trouvait trop élevé pour distinguer les personnages qui composaient ces foules. Alors, lentement, il se sentit tiré vers le fond, et, à mesure, les détails des lieux apparurent plus clairement à sa vue. Il distingua que les rangées de bâtiments nuageux étaient délimitées par des lignes pointillées d'objets ronds, et il s'aperçut qu'en plusieurs endroits au-dessous de lui, en de larges espaces ouverts, étaient des formes semblables à des carcasses pétrifiées de navires.

« Lentement et sûrement il descendait, et les formes au-dessous de lui devenaient plus

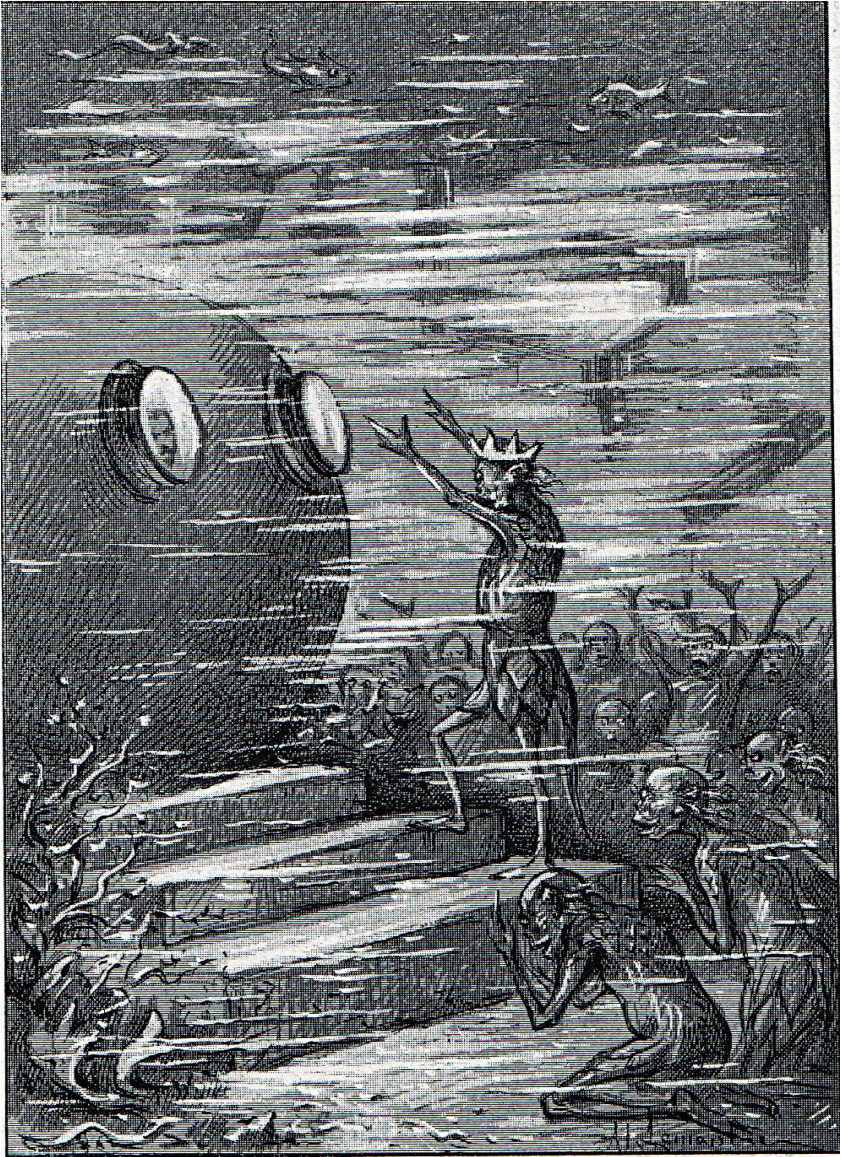
brillantes, plus claires et plus distinctes. On le dirigeait vers le large édifice qui occupait le centre de la ville, et de temps en temps il pouvait apercevoir la multitude de formes qui tiraient sur sa corde. Il fut étonné de voir que le gréement de l'un des vaisseaux qui formait un des principaux traits de la place était couvert d'une quantité d'êtres gesticulants qui le regardaient, puis les murs du grand édifice montèrent silencieusement autour de lui et lui cachèrent la vue de la cité.

« Les murs étaient de bois durci par l'eau, de câbles de fer tressés, d'espars de cuivre et de fer, d'os et de crânes de naufragés. Les crânes couraient au long des murs de l'édifice en zigzags, en spirales et en courbes fantastiques. Dans leurs orbites vides, et sur toute la surface des murs jouaient et se cachaient une multitude de petits poissons argentés. Soudain ses oreilles s'emplirent d'un bourdonnement sourd, d'un bruit comme le son violent des cors, auquel succédèrent bientôt de fantastiques clameurs. La sphère s'enfonçait toujours, passant devant d'immenses fenêtres en pointe, à travers lesquelles il apercevait vaguement, le regardant, un grand nombre de ces étrangers et fantomatiques créatures. Et il vint enfin se poser, lui sembla-t-il, sur une sorte d'autel au centre de la place.

« Maintenant il se trouvait à un niveau qui lui permettait de voir distinctement ces étranges habitants de l'abîme. À son grand étonnement, il s'aperçut qu'ils se prosternaient devant lui, tous, sauf un, vêtu, semblait-il, d'une robe d'écaillés superposées et couronné d'un diadème lumineux, et qui se tenait debout, ouvrant et fermant alternativement sa bouche de reptile, comme s'il dirigeait les cantiques des adorateurs.

« Une curieuse impulsion fit allumer à Elstead sa lampe intérieure, de sorte qu'il devint visible à ces habitants de l'abîme et que cette clarté les fit immédiatement disparaître dans l'obscurité. À cette soudaine transformation, les cantiques firent place à un tumulte d'acclamations exultantes, et Elstead, préférant les observer, interrompit le courant et s'évanouit à leurs yeux. Mais, pendant un moment, il fut trop aveuglé pour percevoir ce qu'ils faisaient et quand enfin il put les distinguer, ils étaient de nouveau agenouillés. Ils continuèrent à l'adorer ainsi sans répit ni relâche pendant trois heures.

« Elstead fit un récit des plus circonstanciés de cette cité surprenante et de ces gens qui n'ont jamais vu ni soleil, ni lune, ni étoile, aucune végétation verte, ni aucune créature respirante, qui ne savent rien du feu, et ne



DANS L'ABIME.

Il s'aperçut qu'ils se prosternaient tous devant lui, sauf un.

connaissent d'autre lumière que la clarté phosphorescente d'organismes vivants.

« Si saisissante que soit son histoire, il est encore plus saisissant de trouver que des hommes de science aussi éminents que Adams et Jenkins n'y découvrent rien d'incroyable. Ils m'ont dit qu'ils ne voyaient aucune raison pour que des créatures vertébrées, intelligentes et respirant l'eau, accoutumées à une température très basse, à une pression énorme, et d'une structure si pesante que, vivants ou morts, ils ne peuvent flotter, que de tels êtres ne pussent vivre au sein de la mer profonde, inconnus de nous, et, comme nous, descendants du grand Thériomorphe de l'âge de la Terre Rouge.

« Ils doivent nous connaître cependant comme des créatures étranges et météoriques, accoutumées à dégringoler, accidentellement mortes, à travers les mystérieuses ténèbres de leur ciel liquide, et non seulement nous-mêmes, mais nos vaisseaux, nos métaux, nos appareils qui pleuvent incessamment dans leur nuit. Quelquefois, des objets dans leur chute doivent les atteindre, les écraser comme par le jugement de quelque invisible pouvoir supérieur, et parfois il doit leur en venir d'une rareté ou d'une utilité inappréciables, ou de formes suggestives et inspiratrices. On peut com-

prendre, jusqu'à un certain point, leur conduite à l'arrivée d'un homme vivant, si l'on à ce qu'un peuple barbare ferait pense à une créature brillante et auréolée qui descendrait soudain dans notre ciel.

« Elstead dut probablement compléter une fois ou l'autre aux officiers du *Ptarmigan* chaque détail de son étrange séjour de douze heures dans l'abîme. Il est certain aussi qu'il eut l'intention d'en rédiger le récit, mais qu'il ne le lit jamais. Et il nous faut donc malheureusement rassembler les fragments disjoints de son histoire d'après les souvenirs et les reminiscences du commandant Simmons, de Weybridge, de Steevens, de Lindley et des autres. Nous pouvons nous représenter vaguement, par images fragmentaires, l'immense et lugubre édifice, les gens agenouillés et chantants, avec leur sombre tête de caméléon, leur espèce de vêtement faiblement lumineux, et Elstead, ayant de nouveau allumé sa lampe intérieure, essayant vainement de leur faire comprendre qu'il fallait détacher la corde qui retenait la sphère. Une à une, les minutes passaient, et Elstead, regardant sa montre, découvrit avec terreur qu'il ne lui restait d'oxygène que pour quatre heures encore. Mais les cantiques en son honneur continuaient, aussi impitoyables que s'ils avaient été l'hymne funèbre

de sa mort prochaine.

« Il ne comprit jamais de quelle façon il fut délivré, mais, à en juger par l'extrémité de la corde qui restait attachée à la sphère, elle avait dû être coupée par le constant frottement contre le rebord de l'autel. Tout à coup la sphère roula, et il bondit hors de leur monde, comme une créature éthérée, enveloppée de vide, traverserait notre atmosphère pour retournera son éther natal. Il dut disparaître à leurs yeux comme une bulle d'hydrogène monte dans l'air. Et ce dut leur paraître une étrange ascension.

« La sphère montait avec une vélocité plus grande encore que celle de la descente, quand elle était alourdie par les fonceurs de plomb. Elle devint excessivement chaude. Elle montait, les hublots en l'air, et il se rappelle le terrent de bulles qui écumait contre la vitre. À chaque instant, il s'attendait à la voir voler en éclats ; Tout à coup, quelque chose comme une immense roue sembla se mettre à tour billonner dans sa tête, le compartiment capitonné commença à tourner autour de lui, et il s'évanouit. Puis ses souvenirs cessent jusqu'au moment où il se retrouva dans la cabine et entendit la voix du docteur. »

Telle est la substance de l'extraordinaire

histoire qu'Elstead narra par fragments aux officiers du *Ptarmigan*. Il promet de la fixer par écrit plus tard, mais son esprit était surtout préoccupé par les améliorations de son appareil, améliorations qui furent exécutées à Rio.

Il nous reste simplement à dire que, le 2 février 1896, il opéra sa seconde descente dans l'abîme de l'Océan, avec les perfectionnements que sa première expérience lui avait suggérés. On ne saura probablement jamais ce qui est arrivé. Il n'est pas revenu. Le *Ptarmigan* louvoya autour du point de sa submersion, le cherchant en vain, pendant treize jours. Puis il revint à Rio, et la nouvelle fut télégraphiée à ses amis. L'affaire en reste là pour le présent. Mais il est peu probable qu'aucune nouvelle tentative soit faite pour vérifier cette étrange histoire des cités jusqu'ici insoupçonnées de l'abîme des mers.

Les argonautes de l'air

La Science Illustrée, N°819 à 822 – 1903

On apercevait la machine volante de Monson par les portières des trains qui passaient sur la ligne principale du Sud-Ouest ou sur l'embranchement qui part de Wimbledon vers Worcester Park – pour être plus exact, on apercevait seulement les immenses échafaudages qui limitaient l'essor de l'appareil ; Ils s'élevaient au-dessus des arbres, allée massive de poutres de bois et de fer entrelacées, énorme filet de câbles et de cordages qui s'étendaient sur une longueur de près de deux milles. De l'embranchement, cette allée était raccourcie et en partie cachée par une colline semée de villas ; mais de la ligne principale on la voyait de profil, l'enchevêtrement compliqué de traverses et de barres courbées qui faisait grande impression sur les excursionnistes se dirigeant vers Portsmouth, Southampton et les comtés de l'Ouest.

Monson avait repris l'ouvrage ou Maxim l'avait laissé ; il s'y était mis tout d'abord avec un parfait mépris pour les railleries ignorantes

des journalistes qui avaient irrité et découragé son prédécesseur. On disait qu'il avait englouti dans ces expériences plus de la moitié de son immense fortune, et les résultats obtenus semblaient, à une génération impatiente, tout-à fait insignifiants.

Quand cinq années environ se furent écoulées depuis la construction de la colossale avenue de fer de Worcester Park et que Monson n'eut pas encore réussi à venir planer au-dessus de Trafalgar Square, les excursionnistes en route pour l'île de Wight prirent eux aussi la liberté de sourire. Les gens trop intelligents pour considérer Monson comme un fou atteint de la manie d'inventer l'accusaient, sans aucune raison, d'être un charlatan en mal de réclame.

Cependant, de temps à autre, un train matinal d'abonnés pouvait voir un monstre blanc se précipiter au long du réseau aérien de traverses et de barres et entendre les étais, les ressorts et les tampons de l'extrémité vibrer, craquer et gémir sous le choc. Alors, il y avait, tout au long du train, une efflorescence de faces multiformes et la lecture des journaux du matin laissait place à de vigoureuses discussions sur la possibilité de voler (dans lesquelles rien de nouveau ne fut en tout cas jamais dit) jusqu'à l'arrivée à Londres où cette

cargaison de voyageurs se dispersait par la cité.

Ou bien encore, dans quelque train de plaisir multidineux ramenant des bandes épuisées par un jour de repos au bord de la mer, des pères et des mères trouvaient cette construction sombre, se dressant contre le ciel crépusculaire, utile enfin pour divertir de sa maussaderie un enfant bilieux qui tressaillait soudain au passage rapide d'une immense forme noire qui, les ailes battantes, s'élevait au long des glissoires.

C'était indiscutablement une grande et fameuse tentative et un excellent sujet de conversation ; cependant ce n'était tout de même qu'un essor en lisières et la plupart de ceux qui étaient témoins de ces essais, n'admettaient pas que cela fût une chose volante. À cette quantité de passants, cela semblait beaucoup plutôt quelque sorte de montagnes russes.

Monson, ai-je-dit, ne se troubla guère tout d'abord des opinions de la presse. Mais peut-être ne s'était-il fait qu'une idée imparfaite du temps qu'il faudrait pour maîtriser les tactiques de l'aviation, pour ajuster définitivement le grand appareil volant à chaque rafale et à chaque mouvement de l'air ; il n'avait peut-être

pas non plus prévu quelles sommes lui coûterait cette lutte contre la gravitation. Mais il n'était pas aussi insensible qu'il paraissait. Périodiquement, il recevait des paquets de coupures que lui adressait en secret, quelque courrier de la presse ; périodiquement aussi il recevait les comptes de sa banque, et, s'il ne s'inquiétait ni du ridicule ni du scepticisme naissant, il s'émut de l'oubli croissant à mesure que passaient les mois et que l'argent s'épuisait lentement. Le temps n'était plus où Monson éconduisait le reporter entreprenant en chasse de copie. Mais quand le reporter cessa de venir le tracasser, Monson ne fut, au fond de lui-même, rien moins que satisfait. Pourtant, jour après jour, l'ouvrage continuait et les difficultés multiples et subtiles soulevées par la direction de la machine diminuaient en nombre. Jour après jour aussi, l'argent s'épuisait jusqu'à ce que la balance de son compte ne fut plus une affaire de centaines de mille, mais de dizaines de mille seulement. Et enfin vint un anniversaire.

Monson, assis dans le petit atelier des plans, remarqua soudain la date sur le calendrier de Woodhouse.

— Il y a aujourd'hui cinq ans, jour pour jour, que nous avons commencé, fit-il brusquement.

— Vraiment ? répondit Woodhouse.

— Ce sont ces améliorations perpétuelles qui nous jouent des tours du diable, dit Monson en mordant une punaise à dessin.

Les plans des nouvelles ailes de l'hélice d'arrière étaient étalés devant lui sur la table ; il jeta la punaise de cuivre jaune dans la corbeille à papier et se mit à tambouriner avec ses doigts sur la table.

— Ces améliorations ! Les mathématiciens arriveront-ils jamais à en savoir suffisamment pour nous épargner ces raccommodages et ces tâtonnements ? Cinq ans à apprendre à coup d'échec... quand on pouvait croire qu'il était possible de calculer préalablement toute la chose... Et les frais tout cela ! À ce prix, j'aurais pu louer pour la vie trois lauréats de la faculté des sciences... Mais ils auraient réussi seulement à trouver quelques théorèmes inutiles concernant la pneumatique. Quel temps nous avons passé, Woodhouse !

— Ces moulages prendront trois semaines, en payant un surplus, dit Woodhouse.

— Trois semaines ! répéta Monson, qui continua à tambouriner.

— Trois semaines au moins, insista Woodhouse qui était un excellent ingénieur, mais un

piètre consolateur.

Il attira vers lui les feuilles et se mit à ombrer les lignes.

Monson cessa sa musique et commença à se mordre les ongles en contemplant fixement la tête de Woodhouse.

— Combien y a-t-il de temps que l'on parle de la Folie de Monson ? demanda-t-il soudain.

— Oh ! Un an, à peu près, répondit Woodhouse d'un ton indifférent et sans lever les yeux.

Monson siffla entre ses dents et se dirigea vers la fenêtre. Les solides colonnes de fer qui supportaient les rails élevés au long desquels la machine prenait son élan se dressaient tout auprès et l'appareil était caché par le cadre supérieur de la fenêtre. À travers ce bosquet de piliers métalliques peints en rouge et ornés de rangées de boulons, la vue s'étendait sur un joli paysage, du côté d'Esher. Un train glissait sans bruit à mi-distance, son vacarme étouffé par les coups de marteaux des ouvriers. Monson s'imagina les figures railleuses aux portières des wagons. Il se mit à jurer sauvagement, à voix basse et écrasa rageusement une grosse mouche qui était venue soudain faire grand bruit contre la vitre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Woodhouse, jetant un regard surpris sur son patron.

— Je commence à être dégoûté de tout cela.

Woodhouse se gratta la joue.

— Oh ! fit-il après une pause méditative et en repoussant le dessin.

— Voilà des imbéciles... J'essaye de conquérir un nouvel élément... J'essaye de réaliser une chose qui révolutionnera toutes les conditions de la vie... et au lieu de prendre à mes recherches un intérêt intelligent, ils ricangent et font de stupides plaisanteries, m'injuriant et donnant des noms ridicules à mes appareils.

— Tas d'idiots ! articula Woodhouse en ramenant ses regards sur le dessin.

Cette épithète, chose curieuse, fit faire à Monson une légère grimace.

— Quoi qu'il en soit, je commence à être dégoûté de tout cela, Woodhouse ! répéta-t-il après un silence.

Woodhouse haussa les épaules.

— Il n'y a pas d'autre remède que la patience, je suppose, reprit Monson en enfonçant ses poings dans ses poches. Je me suis, mis en

route... et comme j'ai fait mon lit je me couche. Je ne puis revenir en arrière. J'irai jusqu'au bout. .. Je dépenserai jusqu'à mon dernier sou et tout ce que je pourrai emprunter, mais tout de même, je vous affirme, Woodhouse, je suis bien dégoûté de cette infernale affaire. Si j'avais employé la dixième partie de cet argent à graisser la patte à des politiciens, il y a longtemps qu'on m'aurait fait baronnet.

Monson se tut. Woodhouse regardait droit devant lui avec cette expression vague qu'il avait toujours pour indiquer sa sympathie et il tapotait la table avec son porte-crayon. Monson le contempla un moment.

— Au diable, après tout ! s'exclama Monson en se précipitant tout à coup hors de la pièce.

Woodhouse conserva pendant ,une demi-minute son attitude sympathique. Puis, il soupira se remit à ombrer ses plans. Quelque chose évidemment bouleversait Monson, homme charmant et généreux, mais difficile à vivre, comme tout amateur qui s'occupe de mécanique ; – il voulait que tout fût fait aussitôt commandé. Mais Monson avait habituellement plus de patience. Curieux qu'il fût aujourd'hui si irritable ! Comme cette barre d'aluminium paraissait maintenant nette et ronde ! Wood-

house se recula, inclina la tête de droite et de gauche pour mieux apprécier l'effet de ses ombres.

— Monsieur Woodhouse, — dit Hooper le contre-maître, qui passa... la tête par la porte entrebaillée.

— Eh bien ? demanda Woodhouse sans détourner.

— Il n'y a rien d'arrivé ? continua Hooper.

— Rien d'arrivé ? répéta Woodhouse.

— Le chef vient de monter sur les échafaudages en jurant et en tempêtant.

— Oh ! répondit Woodhouse.

— Ça n'est pas dans ses habitudes. Monsieur !

— Ah !

— Je pensais peut-être...

— Ne pensez rien, conseilla Woodhouse en continuant à admirer ses dessins.

Hooper connaissait bien Woodhouse et il referma brusquement la port. Woodhouse resta quelques minutes le regard fixe, puis il fit un vain effort pour se curer les dents avec son crayon.

Il cessa soudain, jeta à travers la pièce ce pauvre vieux serviteur usé, se leva, s'étira et sortit à la suite de Hooper.

Le patron avait l'air agité – cela était visible pour chacun des ouvriers qu'il rencontrait. Quand un millionnaire qui a dépensé des centaines de mille francs pour des expériences nécessitant une petite armée d'ouvriers indique tout à coup qu'il est dégoûté de son entreprise, il y a presque invariablement une certaine somme de friction mentale dans les rangs de la petite armée qu'il emploie. Avant même qu'il n'indique clairement ses intentions, il y a des spéculations et des murmures ; on épie les visages et l'on interprète les vétilles. Des centaines de gens surent, avant la fin de la journée, que Monson était troublé, que Woodhouse était agité et que Hooper était ébouriffé.

La femme d'un ouvrier, par exemple, qui n'avait jamais vu Monson, décida de laisser son argent à la caisse d'épargne au lieu d'acheter une robe de velours, tant peut être grande la portée des imprécations accidentelles d'un millionnaire.

Monson éprouva une certaine satisfaction à parcourir le chantier et à se montrer désagréable envers le plus grand nombre possible de gens. Au bout d'un certain temps, il n'y

trouva plus aucun plaisir et, au grand soulagement de tous, il partit à cheval à travers les chemins pour l'infinie tribulation de son maître d'hôtel.

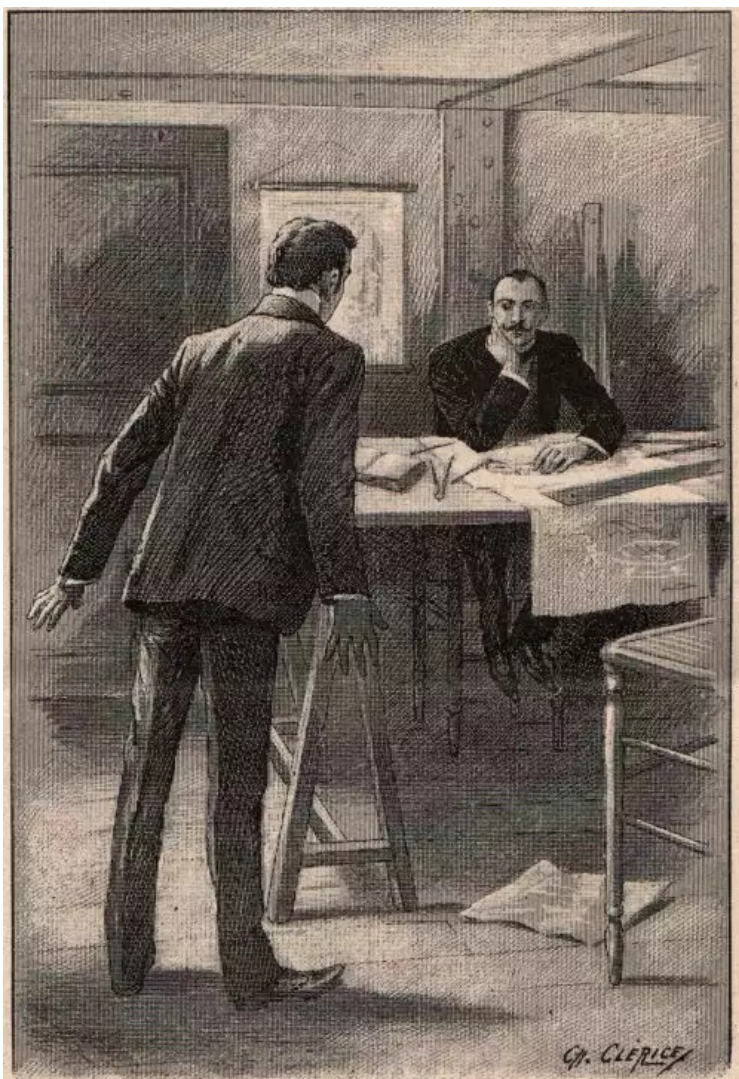
La cause immédiate de tout cela, le petit grain de contrariété qui avait soudain précipité tout ce mécontentement à l'égard de sa chère entreprise – ce sont ces choses insignifiantes qui entraînent nos plus grandes décisions – était une demi-douzaine de remarques inconsidérées faites par une jolie fille, joliment habillée, ayant une jolie voix et quelque chose de plus que de la joliesse dans ses doux yeux gris.

Et parmi cette demi-douzaine de remarques, ces mots spécialement : la folie de Monson. Elle avait cru se comporter d'une façon charmante avec Monson.

Le jour suivant, elle pensait à l'effet exceptionnel qu'elle avait produit, et personne n'aurait été plus surpris qu'elle en apprenant l'effet réel de ses paroles sur l'esprit de Monson. Tout bien considéré, espérons qu'elle ne le sut jamais.

— Où en êtes-vous avec votre Machine Volante ? demanda-t-elle.

(— Rencontrerai-je jamais quelqu'un qui aura le bon sens de ne pas me poser cette question ? pensait Monson.)



LES ARGONAUTES DEL' AIR. — « Qu'est-ce qu'il y a, » fit Woodhouse, en jetant un regard surpris sur son patron.

— Ce sera très dangereux d'abord, n'est-ce pas ?

(— Elle croit que j'ai peur.)

— On annonce les représentations de Jorgon ; l'avez-vous déjà entendu jouer ?

(— Après les égards dus à ma manie nous en venons à une conversation rationnelle.)

Effusions à propos de Jorgon ; alanguissement graduel de la conversation, se terminant avec ceci :

— Vous me ferez savoir quand votre Machine Volante sera prête ; monsieur Monson, que je puisse considérer l'opportunité de retener une place.

(— On croirait que je m'amuse à inventer des joujoux d'enfants.)

Mais la chose la plus amère que proféra la jolie fille n'était pas destinée aux oreilles de Monson. S'efforçant de paraître toujours brillante aux yeux du romancier Phlox, c'est à lui qu'elle adressa sa phrase malheureuse.

— Je viens de causer avec M. Monson et il ne pense à rien autre, positivement rien autre, qu'à sa Machine Volante. Savez-vous que ses ouvriers désignent la chose sous le sobriquet de la folie de Monson ? Le pauvre homme est

tout à fait impossible et c'est très triste, réellement très triste. Je ne peux m'empêcher de le considérer comme un trésor qui a coulé bas. — le Millionnaire Épave.

Elle était jolie et se piquait de belle éducation ; à vrai dire, elle avait même écrit un petit roman épigrammatique. Mais l'amertume de la chose, c'est qu'elle représentait un type : elle résumait ce que le monde pensait de l'homme qui travaillait sainement, fermement et sûrement à une révolution des ressources de la civilisation, à une transformation du progrès de l'humanité, plus extraordinaires et plus radicales qu'il ne s'en était effectué depuis le commencement de l'histoire. On ne le prenait même pas au sérieux ! Sous peu, il passerait en proverbe.

— Maintenant, il faut que je vole ! se répétait-il en rentrant chez lui, éprouvant douloureusement la sensation d'un échec social absolu. Il faut que je vole ! Si je ne réussis pas bientôt, pardieu ! je cours à ma perte.

Il disait cela avant d'avoir parcouru ses livres et ses fouillis de factures. Si disproportionnée que paraisse cette cause, ce fut la voix de la jeune fille et l'expression de ses yeux qui précipitèrent son mécontentement. Mais, certainement, la découverte qu'il n'avait plus

même derrière lui deux millions et demi de biens réalisables fut le poison qui envenima la blessure.

Ce fut le lendemain de cette soirée que sa mauvaise, humeur se déchaîna sur Woodhouse et ses ouvriers ; pendant les trois semaines qui suivirent, sa mine fut en conséquence fort maussade et l'anxiété se répandit dans les localités environnantes qui tiraient grand profit de ses expériences.

Quatre semaines exactement après sa première crise d'imprécations, nous le trouvons debout avec Woodhouse auprès de la machine reconstruite, en place sur les rails élevés par le moyen desquels elle obtenait son impulsion initiale. Le nouveau propulseur étincelait d'un blanc plus brillant que le reste de la machine, et un doreur, pour obéir à un caprice de Monson, recouvrait les barres d'aluminium d'une couche d'or. Au bas de la longue avenue de cordages dorés aussi par le soleil couchant, on apercevait les signaux rouges et à deux milles plus loin une fourmilière d'ouvriers occupés fiévreusement à modifier la pente et à la relever vers en haut.

— Oui, je viens ! dit Woodhouse. Oui, je veux bien venir ; mais laissez-moi vous dire que c'est infernalement téméraire. Si seule-



LES ARGONAUTES DE L'AIR. — Ou en êtes-vous avec votre Machine Volante? demanda-t-elle.

ment vous vouliez donner une autre année.

— Je vous ai déjà dit que non et je vous assure que l'appareil fonctionne. J'ai donné suffisamment d'années...

— Ce n'est pas cela, répliqua Woodhouse ; nous n'avons rien à craindre de la machine, mais c'est la direction...

— N'y a-t-il pas assez longtemps que matin et soir je tourne en tous sens dans cette cage d'écureuil ? Si nous dirigeons l'appareil ici, nous le dirigerons aussi bien ailleurs. C'est simplement la peur, je vous assure, Woodhouse. Il y a plus d'un an que nous aurions pu marcher et d'ailleurs...

— Eh ! quoi ? fit Woodhouse.

— L'argent ! s'écria Monson en donnant une tape familière sur l'épaule de son interlocuteur.

— Ah ! diable, je n'avais pas pensé à cela, dit Woodhouse.

Puis, parlant maintenant d'un ton tout différent de celui qu'il avait employé d'abord, il répéta :

— Je viens ! Comptez sur-moi !

Monson se tourna brusquement vers lui et vit sur sa figure empourprée de soleil tout ce

que Woodhouse n'avait pas l'habileté d'exprimer. Il le regarda pendant un instant, puis, d'un geste impulsif, lui tendit la main.

— Merci ! fit-il.

— Ça va bien ! Comptez sur moi ! répéta Woodhouse, étreignant la main tendue, tandis que ses traits, prenaient gauchement une expression plus douce.

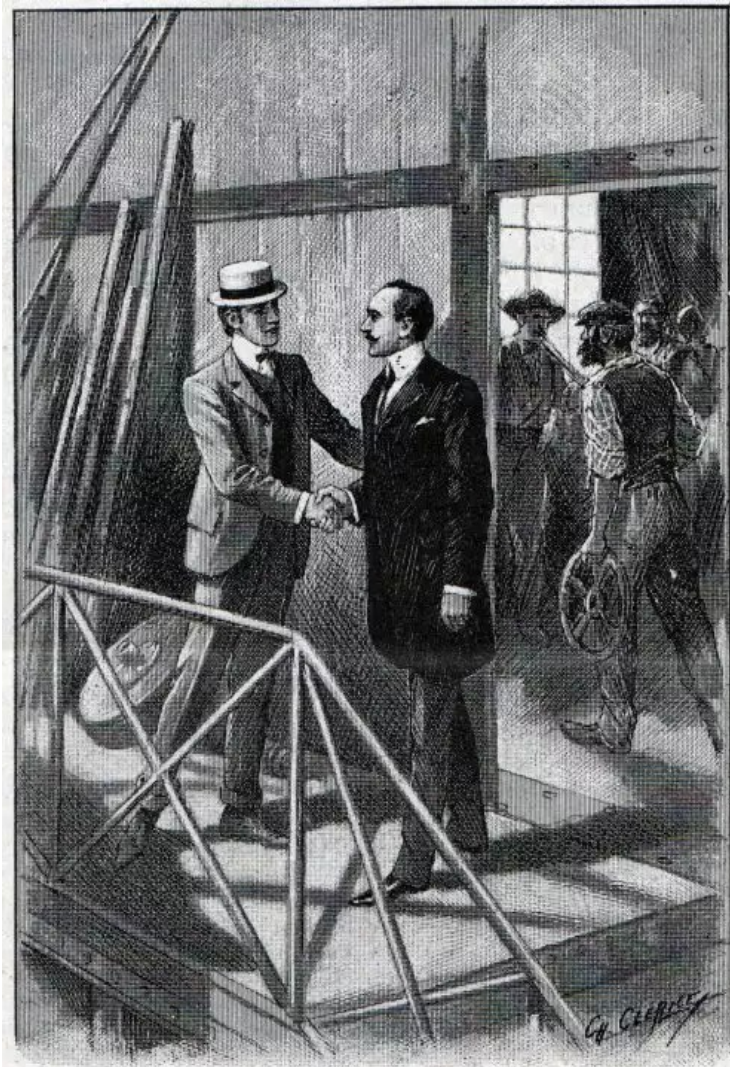
Alors les deux hommes examinèrent l'énorme appareil dont les ailes plates étaient étendues sur des supports ; ils le contemplèrent longtemps en silence. Monson, guidé peut-être par l'étude photographique de l'essor des oiseaux et par les méthodes, de Lilienthal, s'était graduellement écarté des formes adoptées par Maxim pour revenir à la forme de l'oiseau. L'appareil, cependant, était actionné par une énorme hélice placée à l'arrière, à l'endroit de la queue, et de cette façon le balancement qui nécessite l'ajustement presque vertical d'une queue plate était rendu impossible. Le corps de la machine était petit, presque cylindrique et se terminait en pointe. Sur les extrémités pointues se trouvaient les deux petits moteurs à pétrole de l'hélice, et les navigateurs étaient installés dans une sorte de canot : l'homme d'avant, ayant la direction, protégé contre le courant d'air aveuglant par un écran

bas, muni de deux vitres en verre épais. De chaque côté, un monstrueux cadre plat, avec un bord incurvé, pouvait être ajusté de façon à se trouver dans une position horizontale ou à pouvoir être incliné vers en bas ou vers en haut. Ces ailes fonctionnaient strictement ensemble, ou, en relâchant une clavette, l'une d'elles pouvait être inclinée, à un angle réduit indépendamment de l'autre. La bordure d'avant de chaque aile pouvait aussi être rétrécie de façon à diminuer sa surface d'un sixième environ. La machine, non seulement n'était pas destinée à planer, mais elle était aussi incapable de voltiger. L'idée de Monson était de s'élancer dans l'atmosphère au moyen de l'impulsion initiale de l'appareil, puis de glisser à la façon d'une carte à jouer en conservant l'élan imprimé par l'action de l'hélice d'arrière. Les corbeaux et les oiseaux de mer parcourent de cette façon d'énormes distances sans presque aucun mouvement perceptible des ailes. En réalité, l'oiseau avance au long d'une sorte de montagne russe. Il glisse obliquement pendant une certaine distance, jusqu'à ce qu'il ait acquis un élan considérable ; puis, changeant l'inclinaison de ses ailes, il regagne son altitude première. Ceux même qui n'ont vu des oiseaux que dans une volière, savent cela.

Mais l'oiseau pratique cet art depuis le moment où il quitte le nid. Il possède non seulement un appareil parfait, mais aussi l'instinct parfait de s'en servir. Un homme qui n'est plus sur ses pieds n'est qu'un piètre équilibriste. Même le simple artifice de la bicyclette lui coûte plusieurs heures d'efforts. L'ajustement instantané des ailes, la rapide mise à profit d'une brise passagère, la reprise immédiate de l'équilibre, les mouvements vertigineux et tourbillonnants que réclame une aussi absolue précision, il lui faut apprendre tout cela, l'apprendre avec une peine et un danger infinis s'il doit, jamais acquérir l'art de voler.

La Machine Volante qui se mettra en route, un beau matin, dirigée par de jolis petits leviers, avec un pont comme celui d'un cuirassé et chargé d'obusiers et de canons est le rêve facile d'un fou ou d'un homme de lettres. Le coût de la conquête de l'empire de l'air excédera, en vies et en argent, tout ce que l'homme a dépensé pour la magnifique conquête De la mer. À coup sûr, il faudra plus de sacrifices que n'en a jamais exigé la pire des guerres qui ont dévasté le monde.

Personne ne savait ces choses mieux que ces deux hommes pratiques et ils savaient aussi qu'ils se trouvaient au premier rang sur le front d'une armée conquérante, en marche.



LES ARGONAUTES DE L'AIR — « Ça va bien! Comptez sur moi! »
répéta Woodhouse.

Mais il y a encore de l'espoir alors même qu'on désespère. Des hommes sont tués d'un seul coup dans la réserve, tandis que d'autres, qui ont été laissés pour morts dans la plus épaisse mêlée, s'échappent et survivent.

— Si nous manquons ces prairies... articula Woodhouse de son ton lent.

— Mon cher ami, il ne faut pas que nous les manquions, dit Monson dont l'entrain s'était relevé peu à peu pendant ces derniers jours. Nous avons devant nous un quart de mille carré avec les haies arrachées et les fossés comblés. Nous descendrons sans danger, soyez en sûr ! Si non...

— Ah ! si non... répéta Woodhouse,

Le jour qui précéda le départ, quelques journalistes eurent vent des changements apportés à l'extrémité nord de la ligne de supports et Monson fut tout égayé du ton nouveau que prirent les commentaires transmis par son argus de la presse. « L'inventeur compte tenter un nouveau départ prochainement », disaient les journaux. « Il va partir un de ces jours » ; se disaient les abonnés de la ligne du Sud-Ouest, les excursionnistes dominicaux et ceux, plus favorisés, qui s'en allaient jusqu'à la mer ; les personnalités éminentes de la colonie artistique des environs d'Haslemere, tous, dès

qu'était en vue l'échafaudage familial, remarquaient : « Il partira un de ces jours. » Et en effet, par une belle matinée, au moment où passait le train de dix heures dix, la Machine Volante de Monson prit son essor.

On vit le chariot rouler rapidement au long de ses rails et l'hélice blanc et or se mettre à tourner. On entendit le bruit des roues et le choc du chariot contre les tampons qui arrêtaient sa course. Il y eut un bruissement confus au moment où la Machine Volante fut lancée en avant, au-dessus de l'entre-lac des filets. Tout cela, la plupart d'entre eux l'avaient déjà vu et entendu. L'appareil parcourut, d'un essor languissant, l'espace recouvert par les filets et se releva ; alors, chaque spectateur, selon sa personnelle habitude, cria, hurla, gloussa, jura. Car, au lieu du choc et de l'arrêt habituels, la Machine Volante, comme une flèche quitte un arc, prit son vol hors de la cage qui l'enfermait depuis cinq ans ; elle s'éleva obliquement dans l'air, passa au-dessus du chemin de fer et partit dans la direction de Wimbledon Common. Elle parut restée momentanément suspendue en l'air, puis elle diminua ; ensuite elle descendit et disparut au-dessus des cimes bleues des arbres, à l'est de Coombe Hill.

Tel fut le spectacle auquel assistèrent les

voyageurs du train de dix heures dix. Si l'on avait tiré une ligne au milieu du train, depuis la machine jusqu'au fourgon d'arrière, on n'aurait trouvé âme qui vive dans la partie opposée au chantier de Monson. Quand la machine traversa la ligne, ce fut une course folle d'une portière à l'autre. Ni le mécanicien, ni le chauffeur ne détournèrent leurs yeux des collines basses de Wimbledon et ne remarquèrent qu'ils dépassaient les stations, de Coombe et Malden et de Raynes Park, jusqu'à ce qu'ils se fussent aperçus qu'ils traversaient, à la plus indécente allure, la gare de Wimbledon.

Depuis le moment où Monson avait mis le chariot en mouvement avec un énergique : allez-y ! ni lui ni Woodhouse n'avaient dit un mot. Les deux hommes étaient assis les dents serrées. Monson avait traversé la ligne en faisant une courbe trop brusque et Woodhouse avait ouvert et fermé ses lèvres pâles, mais ni l'un ni l'autre ne parla. Woodhouse agrippa simplement son siège et respira entre ses dents, examinant la contrée bleue de l'Ouest qui arrivait vers lui, s'abaissait et disparaissait. Monson était agenouillé à son poste en avant et ses mains tremblaient sur la roue à chaîne qui faisait mouvoir les ailes ; il ne voyait devant lui, dans le ciel, rien autre chose qu'une masse de nuages blancs. La machine monta en

biais, avançant à une vitesse énorme, mais perdant à chaque instant de l'élan. La contrée, sous leurs pieds cheminait avec une allure moindre.

— Allez-y ! fit enfin Woodhouse,

Avec un violent effort, Monson appuya sur la roue et modifia l'angle des ailes. La Machine parut rester immobile une demi-minute dans l'air ; puis Monson vit, dans une brume bleue, les collines couvertes de maisons de Kilburn et de Hampstead bondir devant ses yeux et s'élever rapidement jusqu'à ce que le petit dôme ensoleillé de l'Albert Hall apparût dans le cadre de ses vitres. Pendant un moment il ne comprit pas pourquoi l'horizon montait de la sorte ; mais comme les maisons paraissaient devenir de plus en plus proches, il se rendit compte de ce qu'il avait fait.

Il avait incliné les ailes à un angle trop grand et ils s'abattaient en pente rapide vers la Tamise. La réflexion, la question et la réponse furent l'affaire d'une seconde.

— Trop ! trop ! bredouilla Woodhouse.

Monson ramena la roue d'un demi-tour en arrière et immédiatement les collines redescendirent jusqu'au bord inférieur de ses vitres. En passant au-dessus de la station de Coombe et Malden, il était à une hauteur de mille pieds ;

cinquante secondes après il sifflait à une effrayante allure à moins de quatre-vingts pieds au-dessus de la station de East Putney sur la ligne métropolitaine, au milieu des cris d'étonnement des voyageurs qui encombraient les quais.

Monson redressa les ailes et ils remon-
tèrent obliquement, trop obliquement la pente de leur montagne russe atmosphérique au-dessus de Fulham, où les omnibus avançaient lourdement au milieu d'une foule grouillante.

La Machine redescendit trop obliquement encore et les arbres et les maisons éloignés, aux environs de Primrose Hill, bondirent à travers la vitre de Monson. Puis soudain, il aperçut, droit devant lui, la verdure des jardins de Kensington et les tours de l'Imperial Institute. Ils descendaient à toute vitesse au-dessus de South Kensington. Les tourelles du Museum d'Histoire Naturelle parurent en vue. Il y eut une seconde fatale de réflexion rapide, un moment d'hésitation. Essayerait-il de franchir les tours ou de s'écarter vers l'est ?

Il fit un geste indécis pour relâcher l'aile droite, abandonna la cheville à demi desserrée et donna une frénétique poussée à la roue.

Le nez de la machine sembla bondir devant lui. La roue, que sa main avait lancée

avec une force irrésistible, échappa à son contrôle.

Woodhouse, accroupi derrière, poussa un cri rauque et se pencha vers Monson.

— Trop loin ! cria-t-il.

Puis il dut se cramponner au plat-bord pour ne pas culbuter et Monson, qui avait été renversé, tombait en arrière sur lui.

Si rapide avait été tout cela qu'un quart à peine des gens qui allaient et venaient dans Hyde Park, Brompton Road et Exhibition Road vit se produire la catastrophe aérienne. Une forme ailée était apparue au loin, au-dessus des maisons vers le sud, tombant et se relevant, devenant à mesure de plus en plus distincte ; elle avait rapidement descendu vers l'Imperial Institute, avait décrit un quart de cercle, s'était précipitée vers l'Est, puis avait soudain bondi, verticalement. Un objet noir s'en détacha et descendit dans une chute tourbillonnante. Un homme ! Deux hommes cramponnés l'un à l'autre ! Ils tombèrent en tournoyant sur le toit du Club des Étudiants, furent séparés par le choc et rebondirent dans les massifs d'arbustes du côté sud.

Pendant une demi-minute peut-être, la proue pointue de la grande Machine continua sa course verticale tandis que l'hélice tournait



LES ARGONAUTES DE L'AIR. — Deux hommes, cramponnés l'un à l'autre, tombèrent en tournoyant.

désespérément. L'espace d'un bref instant, qui pourtant parut un âge à tous ceux qui l'observaient, elle était restée immobile dans l'air ; puis, un jet de flamme jaune, s'élança de l'engin d'arrière ; avec une vitesse de plus en plus accélérée et jaillissant à la façon d'une fusée, toute la masse enflammée vint s'abattre sur les solides maçonneries qui étaient autrefois le Royal College of Science. L'énorme hélice blanc et or toucha le parapet, s'aplatit comme un linge mouillé et la fusée s'écrasa en s'éclaboussant sur l'angle nord-ouest de l'édifice.

Mais le craquement, les jets de pétrole enflammé qui furent lancés vers le ciel par les engins brisés de la Machine, les cadavres horriblement broyés qu'on trouva dans le jardin du Club des Étudiants, les masses de parapet jaune et de briques rouges qui tombèrent sur la voie publique, l'effarement des gens fuyant en tous sens, comme des fourmis dans une fourmilière bouleversée, le galop des pompiers, la multitude accourant de partout, rien de cela n'appartient à cette histoire qui fut écrite pour relater comment la première des Machines Volantes fut lancée et vola.

Bien qu'elle ait échoué et désastreusement échoué, l'œuvre de Monson reste un monument suffisant pour guider les prochains pionniers de l'armée des hardis expérimentateurs

qui tôt ou tard maîtriseront le grand problème de l'air.

Entre Worcester Park et Malden se dresse encore cette prodigieuse avenue de ferrailles qui se rouille maintenant et menace ruines, témoignage de la première lutte désespérée de l'homme pour conquérir son droit à la possession de l'air.

La chambre rouge

Cette nouvelle, elle aussi traduite par Henry D. Davray, a été publiée en français pour la première fois dans le recueil « Les pirates de la mer et autres nouvelles », Mercure de France, 1902.

— Je vous affirme qu'il faudrait un fantôme bien tangible pour m'effrayer !

Je me levai devant le feu, avec mon verre à la main.

— C'est vous qui le voulez, fit l'homme au bras paralysé en me regardant de travers.

— Voilà vingt-huit ans que j'existe, et jamais encore je n'ai vu de fantôme.

La vieille femme restait assise, ses yeux pâles et grands ouverts regardant fixement les flammes.

— Hé ! fit-elle, vous avez vécu vingt-huit ans et vous n'avez jamais vu de maison pareille à celle-ci, je pense. Il y a encore beaucoup de choses à voir quand on n'a que vingt-huit ans... et bien des choses à voir et à souffrir.

Elle balançait lentement sa tête. Je soupçonnais que les deux vieillards essayaient d'augmenter, par leur monotone insistance, les terreurs que leur maison inspirait à l'esprit. Je reposai sur la table mon verre vide et j'examinai la pièce où nous étions ; je m'aperçus raccourci et élargi jusqu'à une impossible musculature dans le singulier vieux miroir de l'extrémité de la chambre.

— Eh bien ! dis-je, si je vois quelque chose cette nuit, je n'en serai que plus savant, car je tente l'aventure sans la moindre idée préconçue.

— C'est vous qui le voulez ! répéta l'homme au bras paralysé.

J'entendis le bruit d'une canne et un pas lourd et traînant sur le sable du passage extérieur, et la porte craqua sur ses gonds, puis un autre vieillard entra, plus courbé, plus ridé, plus âgé encore que les premiers. Il s'appuyait sur une béquille unique, ses yeux étaient recouverts d'un abat-jour, et sa lèvre inférieure, à demi tordue, pendait, pâle et rose, découvrant des dents gâtées et jaunes. Il se dirigea droit vers un fauteuil de l'autre côté de la table, s'assit maladroitement et se mit à tousser. L'homme au bras paralysé jeta sur ce nouveau venu un rapide coup d'œil de positive répu-

gnance ; la vieille femme sembla ne point remarquer son arrivée et resta les yeux fixés Sur les flammes.

— Je vous le dis... c'est vous qui le voulez ! insista l'homme au bras paralysé quand la toux de l'autre eut cessé pour un instant.

— C'est moi qui le veux, répondis-je.

L'homme à l'abat-jour s'aperçut alors de ma présence et renversa la tête en arrière et de côté pour me voir. Je distinguai un moment ses yeux petits, brillants et allumés. Puis il se remit à tousser et à cracher.

— Pourquoi ne buvez-vous pas ? dit l'homme au bras paralysé en poussant la carafe de bière vers le nouveau venu.

L'homme à l'abat-jour emplit d'un bras tremblant un verre, répandant autant de liquide sur la table de bois blanc. Une ombre monstrueuse s'étalait sur le mur, singeant son geste quand il se versa la bière et la but. Je dois avouer que je ne m'attendais guère à ces grotesques gardiens. Il y a, selon moi, quelque chose d'inhumain dans la sénilité, quelque chose de rampant et d'atavique, les caractéristiques humaines semblant de jour en jour échapper aux vieillards. Ces trois-là me donnaient une impression de malades avec leur silence mort, leur démarche courbée, l'évidente

antipathie qu'ils manifestaient, non seulement pour moi, mais les uns pour les autres.

— Si vous voulez me mener à cette chambre hantée, je vais tâcher de m'y installer confortablement, dis-je.

Le vieillard à la toux rejeta la tête en arrière d'un geste si brusque que j'en tressaillis, et il me lança sous son abat-jour un nouveau regard de ses yeux rouges ; mais personne ne me répondit. J'attendis une minute, examinant tour-à-tour ces trois personnages.

— Si vous voulez, répétais-je un peu plus fort, me mener à cette chambre hantée, je vous épargnerai l'ennui de ma présence.

— Il y a une chandelle sur l'étagère près de la porte, dit l'homme au bras paralysé en regardant mes pieds, mais si vous allez à la chambre rouge cette nuit...

— Cette nuit entre toutes les nuits, interrompit la vieille femme...

— Vous irez seul.

— Très bien, répondis-je, et quel chemin dois-je suivre ?

— Vous suivrez le passage, jusqu'à ce que vous arriviez à une porte qui donne sur un escalier en spirale. Vous monterez cet escalier

jusqu'à un palier devant une autre porte recouverte de serge. Vous entrez par cette porte et vous suivez jusqu'au bout un long corridor. La chambre rouge est à votre gauche en haut des marches.

— Ai-je bien compris ? fis-je, et je répétais ces directions.

Il corrigea un détail inexact.

— Est-ce que vraiment vous... y allez ? demanda l'homme à l'abat-jour, me regardant pour la troisième fois avec ce balancement bizarre de la tête.

— Cette nuit entre toutes les nuits, dit la vieille femme.

— C'est pour cela que je suis venu, répondis-je en me dirigeant vers la porte.

À ce moment le vieillard à l'abat-jour se leva, et fit en trébuchant le tour de la table, se rapprochant ainsi des autres et du feu. Arrivé à la porte, je me retournai, et je les vis, tous trois, très proches les uns des autres, sombres contre la clarté du feu, me regardant par-dessus leurs épaules avec une expression effarée sur leurs vieilles figures.

— Bonsoir, fis-je en ouvrant la porte.

— C'est vous qui l'avez voulu, me lança l'homme au bras paralysé.

Je laissai la porte grande ouverte jusqu'à ce que la chandelle fût très allumée, puis je la fermai et je m'avançai dans le passage glacial et sonore.

J'avoue que l'étrangeté de ces trois vieux retraités, à la charge de qui la comtesse avait laissé le château et le mobilier antique et noirci de la loge dans laquelle ils étaient réunis, m'affectait vivement en dépit des efforts que je faisais pour rester dans un état d'esprit calme et positif. Ces vieillards semblaient appartenir à un autre âge, à un âge plus reculé où les choses spirituelles étaient autres, moins certaines que maintenant, d'un âge où l'on croyait aux présages et aux sorcières et où l'on ne pouvait nier les fantômes. Leur existence elle-même était spectrale ; la coupe de leur accoutrement appartenait à une mode née d'un des cerveaux morts. Les ornements et les commodités de leur chambre avaient un caractère fantomal, passés de gens disparus qui hantaient le monde actuel plutôt qu'ils n'y participaient. Puis avec un effort j'écartai ces idées. Dans le long passage souterrain soufflait un courant d'air et la flamme de la chandelle dansait, faisant sauter et trembloter les ombres. Les échos résonnaient dans l'escalier en spi-

rale ; Une ombre me suivait en rampant, une autre s'enfuit devant moi dans les ténèbres. J'arrivai sur le palier et je m'y arrêtai un instant, écoutant un bruissement que j'avais cru entendre ; puis, satisfait par le silence absolu, je poussai la porte recouverte de serge et restai immobile à l'entrée du corridor.

Je ne m'étais nullement attendu à ce que je voyais, car la Lune, entrant par l'immense fenêtre du grand escalier, faisait ressortir chaque chose en noir intense ou en clarté augmentée. Tout était à sa place. On eût pu croire que la maison avait été abandonnée la veille, alors qu'elle était inhabitée depuis dix-huit mois. Il y avait encore des bougies dans les candélabres et la poussière qui s'était amassée sur les carpettes ou sur le parquet ciré s'était étalée si uniformément qu'elle était invisible à la clarté de la Lune. Je fis un pas en avant et reculai brusquement. Dans l'antichambre se dressait un groupe en bronze qu'un pan de muraille m'avait dissimulé. Son ombre se projetait avec une netteté surprenante sur le panneau blanc et me donnait l'impression de quelqu'un qui m'attendait en embuscade. Une demi-minute peut-être je restai pétrifié. Puis, la main sur mon revolver, dans ma poche, je m'avançai pour reconnaître un Ganymède et un aigle scintillant au clair de lune. Cet inci-

dent calma un instant ma nervosité et, sur une table de Boule, un chinois de porcelaine dont la tête se balançait silencieusement comme je passais devant lui ne me donna aucune frayeur.

La porte de la chambre rouge et les marches qui y menaient se trouvaient dans un coin obscur. Avant d'ouvrir la porte, je promenai ma chandelle en tous sens afin de me rendre clairement compte de la nature de la niche dans laquelle je me trouvais. C'était là, me rappelai-je, qu'on avait trouvé mon prédécesseur et le souvenir de cette histoire me donna une soudaine appréhension. Je lançai par-dessus l'épaule un coup d'œil au Ganymède et j'ouvris assez hâtivement la porte de la chambre rouge, à demi tourné encore vers le pâle silence du vestibule.

J'entrai, repoussai immédiatement la porte derrière moi, tournai la clef que je trouvais dans la serrure, à l'intérieur, élevai ma chandelle, aussi haut que je pus, examinant le décor de ma veillée : la grande chambre rouge ; dans laquelle le jeune duc était mort ; ou plutôt dans laquelle avait commencé son agonie, car il avait pu ouvrir, la porte et était tombé de tout son long sur les cinq marches que je venais de monter. Telle avait été la fin de sa veillée, de sa courageuse tentative pour triompher de la tra-

dition qui peuplait de fantômes le château, et jamais, pensais-je, l'apoplexie n'avait mieux servi la superstition. Il y avait encore d'autres histoires plus anciennes à propos de cette chambre, jusqu'au début incroyable de la légende : cette histoire d'une épouse timide et de la fin tragique qu'eut une farce de son mari qui voulait l'effrayer. À voir cette large chambre obscure avec les baies sombres de ses fenêtres, ses recoins et ses alcôves, on comprenait parfaitement que des légendes aient surgi de ces encoignures noires et de ces ténèbres fécondes en terreurs. Ma bougie avait une petite langue de flamme dont la clarté n'arrivait pas jusqu'à l'autre bout de la chambre, et qui laissait autour d'elle un océan de mystère.

Je résolus de me livrer immédiatement à une exploration systématique de la pièce et de dissiper les imaginations fantaisistes que suggérait cette obscurité avant qu'elles ne se soient imposée à moi. Après m'être assuré que la porte était bien fermée, je commençai à examiner la pièce, faisant le tour de chaque meuble, retroussant les draperies du lit et écartant les tentures. Je relevai les stores et m'assurai des fermetures de diverses fenêtres avant de clore les volets, je me mis à genoux pour regarder dans la noire ouverture de la cheminée, je heurtai les panneaux de vieux

chêne pour y découvrir quelque issue secrète. Il y avait, dans la chambre, deux immenses glaces ayant de chaque côté une paire de candélabres de porcelaine. J'allumai toutes ces bougies l'une après l'autre. Le feu était préparé, – attention à laquelle je ne m'attendais guère de la part du vieux gardien – je l'allumai pour éviter toute disposition à frissonner, et quand il fut bien pris je lui tournai le dos pour examiner de nouveau la chambre. J'avais approché de la cheminée un fauteuil recouvert de perse et une table formant une sorte de barricade devant moi ; sur la table je plaçai mon revolver à portée de la main. Mon examen précis de la pièce m'avait rassuré, mais je trouvais encore l'obscurité des parties éloignées de la chambre et le parfait silence trop stimulants pour l'imagination. L'écho des craquements et des pétilllements du feu n'était en aucune façon un réconfort pour moi. L'ombre de l'alcôve et celle du fond en particulier avaient cette indéfinissable qualité d'une présence qui s'y dissimulait, cette bizarre suggestion d'une chose vivante aux aguets, impression qui s'empare si aisément de vous dans le silence et la solitude. A la fin, pour me rassurer, je pris la bougie, m'avançai jusque-là et me convainquis que rien de tangible ne s'y trouvait. Je posai le chandelier sur le plancher de l'alcôve et le laissai dans cette position.

À ce moment j'étais dans un état extraordinaire de nervosité, bien que ma raison ne pût s'en expliquer la cause. J'avançais, sans la moindre preuve, que rien de surnaturel ne pouvait arriver et, pour passer le temps, je me mis à rimaiter la légende originale du château. Je déclamai quelques vers à haute voix, mais les échos m'en furent désagréables. Pour la même raison, j'abandonnai aussi au bout de peu de temps une conversation avec moi-même sur l'impossibilité des fantômes et des revenants. Je me représentai à nouveau les trois vieux estropiés de la loge et j'essayai de m'intéresser à leur sujet. Les noirs et les rouges sombres de la chambre me troublaient. Même avec les sept bougies allumées, la salle était encore obscure. Celle de l'alcôve se trouvait dans un courant d'air et les mouvements de la flamme faisaient sans cesse sautiller et danser les ombres et la pénombre. En cherchant à remédier à ces ténèbres, je me souvins des bougies que j'avais vues dans les candélabres du passage et, avec un léger effort, je sortis dans le clair de lune portant un bougeoir allumé, laissant la porte ouverte, et bientôt je revins avec dix autres bougies. Je les plaçai dans les bibelots de porcelaine qui ornaient la chambre, ici et là, je les allumai et les disposai dans les endroits où l'obscurité était la plus épaisse, les unes sur le plancher, les autres dans les baies

des fenêtres et enfin mes dix-sept lumières furent arrangées de telle façon que le moindre recoin de la chambre était directement éclairé par une d'elles au moins. Il me vint à l'esprit que, lorsque le fantôme entrerait, je pourrais l'avertir de ne pas marcher dessus. La chambre maintenant était brillamment illuminée. Il y avait quelque chose d'égayant et de rassurant dans ces petites flammes jaillissantes et je m'occupai à moucher les mèches, ce qui me donnait l'encourageante sensation que le temps passait.

Même dans ces conditions, l'attente menaçante de cette veillée pesait lourdement sur moi. Ce fut après minuit que la bougie de l'alcôve s'éteignit soudain et que l'ombre noire y reprit sa place. Je ne l'avais pas vue s'éteindre. Je me retournai simplement et m'aperçus que l'obscurité était là, et je tressaillis de la même façon qu'on tressaille à la présence inattendue d'un étranger.

— Bon Dieu ! dis-je à haute voix, ce courant d'air est plutôt violent !

Prenant les allumettes sur la table, je traversai la chambre d'un pas indifférent pour rallumer la bougie. La première allumette ne voulut pas prendre, et, comme je réussissais à enflammer la seconde quelque chose sembla

clignoter sur le mur, devant moi. Je me retournai involontairement et m'aperçus que les deux bougies, sur la petite table, auprès de la cheminée, étaient éteintes. Je me relevai immédiatement.

— Bizarre ! fis-je, les aurais-je soufflées moi-même dans un moment d'absence ?

Je revins vers la cheminée, rallumai une bougie et au même moment j'en vis une autre, à l'applique de droite de l'un des miroirs, clignoter et s'éteindre net ; presque immédiatement la seconde en fit autant. Il n'y avait pas à s'y tromper. La flamme s'éteignait comme si les mèches avaient été soudain pincées entre le pouce et l'index, laissant la mèche noire sans charbonner ni fumer. Tandis que je restais là, bouche bée, la bougie au pied du lit s'éteignit et les ombres semblèrent faire un pas de plus vers moi.

— C'est trop fort ! dis-je.

Aussitôt une d'abord, puis une seconde bougie du dessus de la cheminée s'éteignirent aussi.

— Que se passe-t-il ? criai-je avec dans la voix, un ton aigu et bizarre que je ne pus empêcher.

La bougie sur la garde-robe s'éteignit et celle que j'avais rallumée dans l'alcôve suivit aussi.

— Assez comme ça ! j'ai besoin de ces lumières ! commandai-je sur un ton de facétie à demi inquiet et frottant une allumette pendant ce temps pour rallumer les bougies de la cheminée. Mes mains tremblaient tellement que deux fois je frottai à côté du papier de verre de la boîte. Au moment où le dessus de la cheminée émergeait à nouveau hors des ténèbres, deux bougies dans le coin de la fenêtre le plus éloigné s'éclipsèrent. Mais avec la même allumette je rallumai aussi les appliques d'un miroir et les bougies qui étaient sur le plancher, de sorte qu'un moment je parus gagner de vitesse sur les extinctions. Alors, d'une seule volée, s'évanouirent quatre lumières en des coins différents de la chambre et j'allumai une autre allumette avec une hâte frémissante, hésitant et me demandant par quelle bougie commencer.

Pendant que j'étais indécis, une main invisible sembla pincer la flamme des deux bougies de la table. Avec un cri de terreur je me précipitai vers l'alcôve, puis dans le coin, puis vers la fenêtre, rallumant trois chandelles, tandis que deux autres s'éteignaient près de la cheminée ; puis, voyant un meilleur moyen, je

jetai les allumettes sur un coffre cerclé de fer et pris à la main un chandelier ; de cette façon j'évitai le retard de craquer les allumettes. Mais malgré tout cela les extinctions continuaient régulières ; et les ombres que je redoutais, contre lesquelles je luttais, revenaient et se glissaient sur moi, gagnant un pas, tantôt de ce côté et tantôt de l'autre. C'était comme un nuage orageux et déchiqueté balayant les étoiles. De temps en temps, une bougie demeurait allumée une minute ; puis était soufflée. L'horreur des ténèbres croissantes me gagnait jusqu'à la frénésie et mon sang-froid m'abandonnait. Je bondissais haletant et échevelé d'une bougie à l'autre, dans cette lutte vaine contre l'impitoyable avance de l'ennemi.

Je me meurtris la cuisse contre la table. Je renversai une chaise, je trébuchai et tombai, entraînant avec moi le tapis de la table. Ma bougie alla rouler si loin de moi et j'en saisis une autre en me relevant ; Tout à coup, celle-ci aussi s'éteignit, comme je la prenais vivement sur la table, à cause sans doute de mon mouvement trop rapide ; et immédiatement les deux bougies qui restaient allumées furent éteintes. Mais il y avait encore de la lumière dans la chambre, une lumière rougeâtre qui repoussait les ombres. Le feu dans la cheminée ! Sans doute je pouvais encore passer ma bougie

entre les barreaux : et la rallumer.

Je me dirigeai vers les flammes qui dansaient entre les charbons ardents et plaquaient de rutilants reflets sur les meubles ; je fis deux pas vers la grille et aussitôt les flammes diminuèrent et s'évanouirent, les charbons ardents noircirent, les lueurs bondirent et disparurent et, au moment où j'enfonçai la bougie entre les barreaux de la grille, les ténèbres m'envelopèrent comme un œil qui se ferme, m'entourèrent d'une étreinte suffocante, m'aveuglèrent et anéantirent dans mon cerveau les derniers vestiges de raison. La bougie me tomba des mains. J'étendis les bras en un vain effort pour repousser ces écrasantes ténèbres et, de toutes mes forces, je me mis à crier – une fois, deux fois, trois fois. – Alors je dus sans doute me relever en trébuchant. Je me souvins que je pensai soudain au corridor éclairé par la lune et tête baissée et les bras en avant, je fonçai vers la porte.

Mais j'avais oublié à quel endroit elle se trouvait exactement et je me heurtai violemment contre le coin du lit. Je chancelai et, me retournant, je fus cogné ou me cognai moi-même contre quelque autre gros meuble. J'ai un vague souvenir d'être allé butter, culbuter de-ci de-là dans les ténèbres, de m'être débattu contre mille entraves et d'avoir poussé des cris

farouches à chaque nouveau heurt, et enfin d'un coup violent que je reçus au front.avec une horrible sensation de chute qui dura un siècle, de mon dernier et frénétique effort pour rester debout... Ensuite je ne me rappelle plus rien...

Quand j'ouvris les yeux, il faisait grand jour. J'avais la tête sommairement bandée et l'homme au bras paralysé épiait ma figure. Je regardai autour de moi, essayant de me rappeler ce qui était arrivé et, pendant un certain temps, je ne pus me reconnaître. Du coin de l'œil j'aperçus la vieille femme qui, n'ayant plus son air absorbé de la veille, versait dans un verre quelques gouttes d'une drogue contenue dans une petite fiole bleue.

— Où suis-je ? demandai-je ; il me semble que je vous connais et cependant je ne puis me rappeler qui vous êtes.

Ils me racontèrent ce qui s'était passé et je les entendis parler de la chambre rouge hantée, comme quelqu'un qui entend raconter une histoire.

— On vous a trouvé à l'aube, dit le vieux, et il y avait du sang sur votre front et sur vos lèvres.

Ce fut très lentement que je recouvrai la mémoire de ma veillée.

— Et maintenant, dit le vieux, vous croirez que la chambre est hantée ?

Il ne me parlait plus sur le ton de quelqu'un qui accueille un intrus, mais comme quelqu'un qui s'afflige pour un ami dans la peine.

— Oui, répondis-je, la chambre est hantée ! Et vous l'avez vu ? Et nous qui avons passé ici toute notre existence, nos yeux ne l'ont jamais vu... Parce que nous n'avons jamais osé... Dites-nous si c'est vraiment le vieux duc qui...

— Non, dis-je, ce n'est pas lui...

— Je les avais bien, interrompit la vieille, son verre à la main... C'est sa pauvre jeune femme qui avait eu peur...

— Ce n'est pas elle, dis-je. Il n'y a ni fantôme de duc, ni fantôme de duchesse dans cette chambre, elle n'est hantée par aucun revenant, mais par quelque chose de pire... De bien pire !

— Quoi ? firent-ils.

— La pire de toutes les choses qui hantent le pauvre mortel, répondis-je, et c'est dans toute sa simplicité, la Peur ! la Peur qui ne veut ni lumière ni bruit, qui n'a rien à faire avec la raison, qui rend sourd et aveugle et écrase...

Elle m'avait suivi dans le corridor, elle s'est battue contre moi dans la chambre...

Je me tus. Il y eut un intervalle de silence. Je portai la main aux bandages de ma tête.

Alors l'homme à l'abat-jour poussa un soupir et parla.

— C'est cela, fit-il, je savais que c'était cela, la Puissance des Ténèbres. Jeter une pareille malédiction sur une femme ! Elle demeure là, toujours ! Vous pouvez la sentir même pendant le jour, même par les plus beaux jours d'été, dans les tentures, dans les rideaux, se cachant derrière vous de quelque côté que vous vous tourniez. Quand le soir tombe, elle se glisse au long du corridor pour vous suivre et vous n'osez pas vous retourner. C'est la Peur qui habite cette chambre de femme... La Peur noire ! Et elle y restera tant que durera cette maison de malheur !

L'homme volant

La Science Illustrée N°808 & 809 – 23 &
30 mai 1903

L'ethnologue considéra pensivement la plume de Bhimraj.

— Il semblait ne guère tenir à s'en séparer, dit-il.

— Elle est sacrée pour les chefs, répondit le lieutenant, comme la soie jaune est sacrée pour l'empereur de Chine.

L'ethnologue ne répondit pas. Il hésitait ; puis entrant brusquement en matière, il demanda :

— Quel est ce conte à dormir debout, qu'ils racontent à propos d'un homme volant ?

Le lieutenant eut un faible sourire.

— Que vous ont-ils dit ?

— Je vois, fit l'ethnologue, que vous êtes au courant de votre renommée.

Le lieutenant se mit à rouler une cigarette.

— J'aimerais bien entendre une fois de

plus cette histoire, fit-il, pour voir où elle en est maintenant.

— Elle est si stupidement enfantine ! reprit l'ethnologue quelque peu irrité. Comment leur avez-vous joué ce tour-là.

Le lieutenant garda le silence et, toujours souriant, se renversa dans son fauteuil.

— Voici donc que j'ai fait un détour de cinq cents kilomètres pour recueillir le folklore que ces gens ont pu conserver, avant qu'ils ne soient complètement démoralisés par les missionnaires et les militaires, et je ne trouve qu'un tas de légendes impossibles au sujet d'un diable de lieutenant d'infanterie à tête rousse. Comment il est invulnérable, comment il peut sauter par-dessus les éléphants, comment il peut voler ! Et bien d'autres sottises ! Un respectable vieillard m'a décrit vos ailes disant qu'elles étaient d'un plumage noir, mais pas tout à fait aussi long qu'une mule. Il prétend qu'il vous a vu souvent au clair de lune voltiger au-dessus des collines vers le pays de Shendon. Que le diable vous emporte !

Le lieutenant éclata de rire gaiement.

— Continuez, dit-il, continuez...

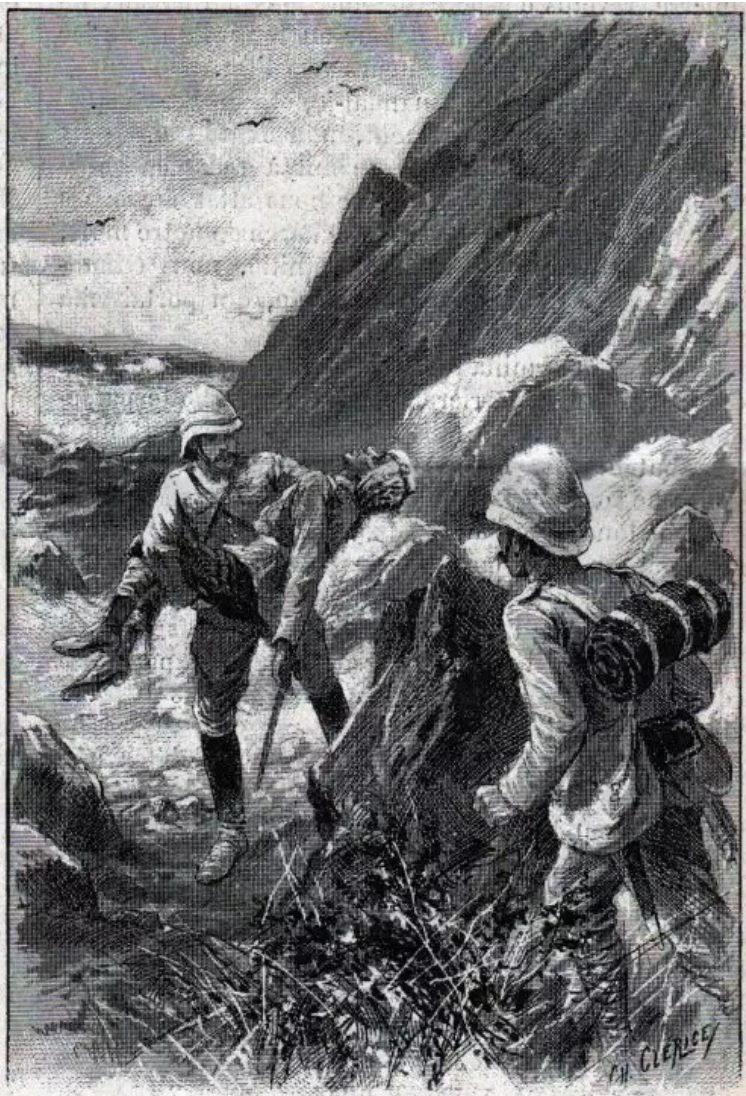
L'ethnologue continua jusqu'à ce qu'il en eût assez.

— En faire accroire pareillement à ces enfants des montagnes encore ingénus ! Comment avez-vous pu faire cela ?

— J'en suis très fâché, dit le lieutenant, maisvraiment j'y fus bien obligé. Je puis vous affirmer que la chose s'imposait et je n'avais pas alors, la moindre idée de la façon dont l'imagination de ces gens la prendrait.

« Pas la moindre curiosité non plus. Je puis seulement invoquer que ce fut une indiscretion et nullement la malice qui m'a fait remplacer le folklore par une nouvelle légende. Mais comme vous semblez chagriné, je vais essayer de vous expliquer l'affaire.

« C'était à l'époque de l'avant-dernière expédition contre les Lou-Chaï, et Walters croyait que ces gens que vous venez de visiter étaient animés pour nous d'intentions amicales ; aussi, avec une allègre confiance dans mes capacités à me tirer d'affaire, il m'envoya là-haut, dans la gorge, à vingt kilomètres d'ici, avec trois soldats européens, une douzaine de cipayes, deux mules et sa bénédiction, pour me rendre compte des sentiments populaires du village que vous avez visité. Une troupe forte de dix hommes sans compter les mules, vingt kilomètres à faire et en temps d'hostilité ! Vous avez vu la route ?



L'HOMME VOLANT. — Je retournai vers l'homme qu'une balle
avait atteint à la jambe, et je le pris dans mes bras.

— La route ! fit l'ethnologue.

— Elle est meilleure maintenant qu'elle ne l'était autrefois. Il nous fallut suivre le lit de la rivière pendant quinze cents mètres à l'endroit où la vallée se rétrécit. Il y avait un courant rapide qui écumait autour de nos genoux et roulait sur des pierres aussi glissantes que de la glace. C'est là que je laissai tomber ma carabine. Plus tard, les sapeurs firent sauter le rocher à la dynamite pour faire la voie plus commode que vous connaissez. Dans ce temps-là, on suivait par le bas, au long des hauts rochers à pic et il fallait sans cesse contourner la rivière, sans compter qu'on devait la traverser une douzaine de fois sur une longueur de trois kilomètres.

« Nous arrivâmes en vue de la place le lendemain matin de bonne heure. Vous savez où elle se trouve ! Sur un contrefort à mi-chemin entre les hauteurs, et comme nous commençons à apprécier la trompeuse tranquillité du village ensoleillé, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil.

« Alors en guise de bienvenue, ils nous envoyèrent un morceau d'idole de cuivre : le bloc descendit la pente droite, passa à un pouce de mon épaule et tamponna la mule qui portait les provisions et les ustensiles.

« Jamais, ni avant cela, ni depuis, je n'entendis de pareil vacarme. À ce moment nous aperçûmes un certain nombre de gentlemen portant des fusils à pierre, revêtus d'espèces de torchons à carreaux de couleurs, et faisant un détour au long d'un sentier entre le village et les hauteurs, vers l'est.

— « Volte-face ! commandai-je, et espacez-vous.

« Avec cet encouragement, mon expédition de dix hommes fit demi-tour et se mit à redescendre la vallée d'un trot leste. Nous ne nous attardâmes pas à sauver la moindre chose de la charge de notre mort, – mais, par un sentiment d'amitié, nous emmenâmes avec nous la seconde mule, qui portait ma tente et diverses hardes.

« Ainsi se termina la bataille – sans gloire ! Jetant un coup d'œil en arrière, je vis la vallée toute parsemée de vainqueurs qui poussaient des cris et nous tiraient dessus. Mais personne ne fut atteint. Ces gens ne sont guère à craindre avec leurs fusils ; ils ne savent toucher qu'un but fixe. Il leur faut se mettre en joue et viser pendant des heures, et quand ils tirent en courant, c'est simplement pour faire du tapage, Hooker, l'un de mes soldats blancs, se croyait bon tireur, et il s'arrêta une demi-

minute pour risquer la chance d'en abattre un, mais il nous rattrapa bredouille.

« Je ne suis pas un Xénophon pour débiter une longue histoire sur mon armée en retraite. Pendant les deux ou trois kilomètres qui suivirent, il nous fallut par deux fois arrêter l'ennemi qui nous pressait un peu trop, et échanger quelques coups de feu. Mais l'affaire fût, en somme, assez monotone – on s'essouffait seulement – jusqu'à ce que nous fussions parvenus à l'endroit où les hauteurs descendent vers la rivière et resserrent la-vallée en un simple défilé. Là, fort heureusement, j'aperçus une demi-douzaine de têtes noires qui venaient nous prendre en écharpe du haut des rochers, sur la gauche – à l'est, en réalité.

« À cette vue, je commandai halte.

« — Attention maintenant. Qu'allons-nous faire ? dis-je à Hooker et aux autres, en indiquant les têtes noires.

« — Je veux bien être nègre, si nous ne sommes pas chipés, dit l'un des hommes.

« — Nous le serons, répondit un autre. Tu connais les façons de ces bougres, hein, Georges ?

« — Ils vont nous tirer au gîte à cinquante mètres, déclara Hooker, à l'endroit où la rivière

s'étrangle. Autant se suicider que de continuer à descendre.

« Je regardai la hauteur à notre droite. Elle tombait presque à pic au bas de la vallée, mais elle paraissait pouvoir être escaladée et tous les ennemis que nous avons vus jusqu'ici étaient de l'autre côté de l'eau.

« — C'est cela, ou s'arrêter ! fit l'un des cipayes.

« Nous nous mîmes à grimper obliquement la colline. Il y avait une sorte de vague sentier qui montait en biais et nous le suivîmes. Bientôt, quelques ennemis parurent en vue vers le haut de la vallée, et j'entendis quelques coups de feu. J'aperçus alors un des cipayes qui s'était assis à trente mètres plus bas. Il s'était arrêté, sans- un mot, pour ne pas donner d'inquiétude apparemment. De nouveau, je commandai halte. Je dis à Hooker d'essayer d'abattre quelques ennemis et je retournai vers l'homme qu'une balle avait atteint à la jambe. Je le pris dans mes bras et le portai jusqu'à la mule sur laquelle je l'installai.

— la pauvre bête était déjà suffisamment chargée avec la tente et les autres fourbis que nous n'avions pas le temps de détacher. Quand j'eus rejoint le reste de la troupe, Hooker avait sa carabine vide à la main et indiquait, en

riant, vers le haut de la vallée, une tache noire immobile. Tous les autres ennemis s'étaient dissimulés derrière des roches ou avaient fui au-delà de la courbe.

« — À cinq cents mètres, fit Hooker ; et je parie que je l'ai touché en pleine tête.

« Je l'engageai à recommencer un aussi beau coup, et nous nous remîmes en route.

« La pente maintenant devenait plus abrupte, et le sentier moins marqué à mesure que nous montions. Bientôt, au-dessus et au-dessous de nous, ce furent plus que des falaises.

« C'est le plus beau chemin que j'aie vu dans ce pays de Lou-Chaï, dis-je pour encourager les hommes, mais, en moi-même, je redoutais ce qui allait arriver.

« Au bout de quelques minutes, le chemin tournait court autour de la falaise. Puis c'était tout : le sentier se terminait là.

« En se rendant compte de la position, l'un des hommes se mit à jurer et à maudire le piège dans lequel nous avions donné. Nous nous trouvions sur une sorte de plate-forme qui devait être, au plus, large de dix mètres. Les rochers s'élevaient en surplombant au-dessus de nous de sorte qu'on ne pouvait nous fu-

siller d'en haut, et devant nous s'ouvrait un précipice de deux ou trois cents pieds de profondeur. En nous couchant contre le sol, nous étions invisibles pour ceux qui auraient été de l'autre côté du ravin.

« La seule approche que nous pussions craindre était au long du passage, et un homme bien embusqué à l'entrée valait une armée. Nous étions dans une forteresse naturelle, avec un seul désavantage : nos uniques provisions contre la faim et la soif était une mule vivante. Cependant, nous étions éloignés de douze ou quinze kilomètres du gros de l'expédition, mais sans doute, quand ils nous verraient absents un jour ou deux, ils enverraient à notre recherche si nous ne rentrions pas. Au bout d'un jour ou deux... » Le lieutenant se tut soudain.

« — Avez-vous jamais eu soif, Graham ?

« — Jamais de cette façon-là, répondit l'ethnologue.

« — Hum ! nous avons eu soif pendant toute cette journée, pendant la nuit suivante et tout le lendemain avec seulement quelques gouttes de rosée obtenues en tordant divers linges et la tente. Au-dessous de nous, la rivière coulait avec des glouglous contre un rocher qui se dressait au milieu du courant. Ja-

mais je n'ai vu une pareille absence d'incidents et une pareille intensité de sensation. Le soleil obéissait sans doute encore à l'ordre de Josué, car il ne bougeait guère ; il flamboyait Comme une fournaise ardente. Vers le soir du premier jour, l'un des deux soldats blancs marmotta quelque chose que personne ne comprit, et il s'en alla en suivant le chemin par où nous étions venus. Nous entendîmes des coups de feu, et quand Hooker alla voir à l'entrée du passage, l'homme avait disparu. Le lendemain matin le cipaye blessé eut le délire et il sauta, ou il tomba, dans le ravin ; alors nous abatîmes la mule et elle aussi dégringola, dans ses dernières secousses, au bas du précipice, et nous restâmes huit.

« Nous apercevions, tout au fond du gouffre, le corps du cipaye, dont la tête plongeait dans l'eau. Il était à plat ventre, et autant qu'on pouvait s'en rendre compte il paraissait fort peu meurtri. Malgré tout le désir de l'ennemi d'avoir cette tête, il n'osèrent pas s'approcher avant la nuit.

« D'abord, nous parlâmes des chances qu'il y avait que le gros de la troupe ait entendu notre fusillade, et nous tâchions de supputer à quel moment ils remarqueraient notre retard, et mille autres choses. Mais nous nous desséchions réellement à mesure que les heures

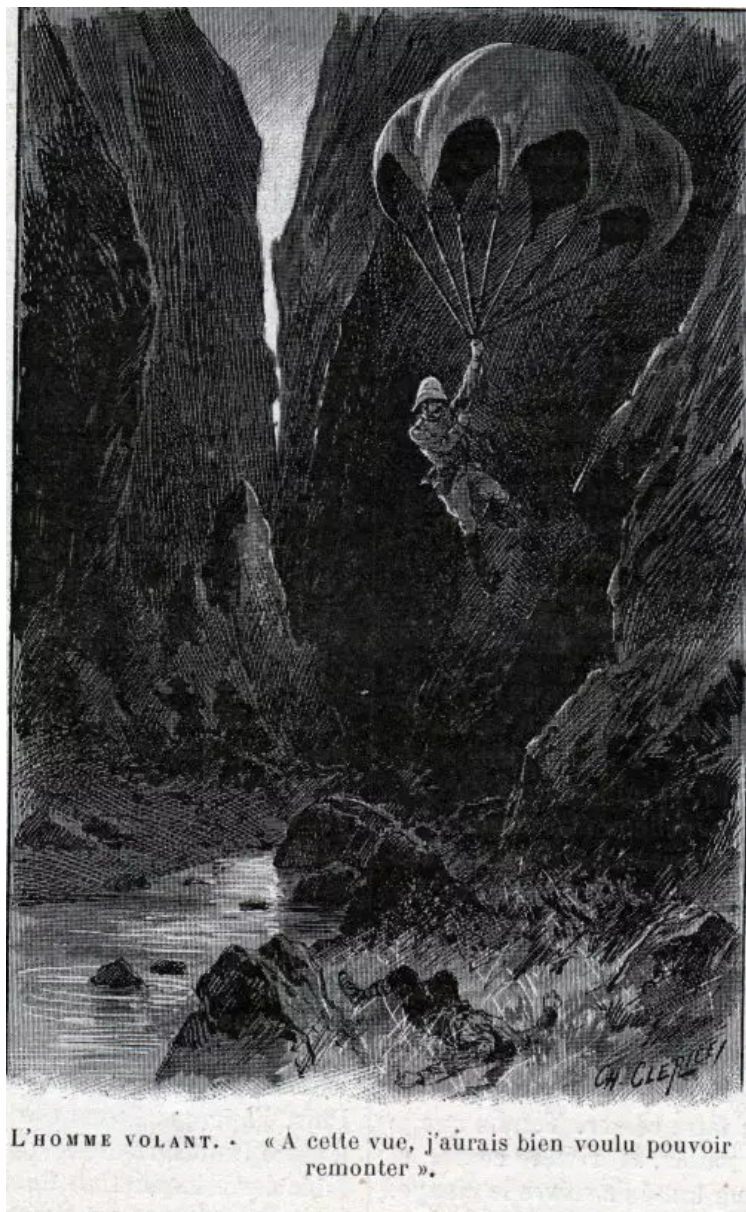
passaient. Les cipayes jouèrent entre eux avec des cailloux, puis racontèrent des histoires. La nuit fut assez froide. Le second jour personne ne parla. Nos lèvres étaient noires et nos gosiers en feu : et nous restions étendus sous la roche, nous regardant les uns les autres. L'un des réguliers se mit à tracer sur le rocher avec un morceau de tuyau de pipe des blasphèmes et des invectives comme une sorte de testament et je dus le faire cesser. Tandis que je regardais, au fond de la vallée, la rivière couler et bouillonner, j'étais presque tenté de suivre le cipaye. Cela semblait attirant et désirable de dégringoler le long de la pente, avec au bas quelque chose à boire – ou, du moins, plus de soif du tout. Cependant, je me souvins à temps que je commandais le détachement et que mon devoir était de donner le bon exemple, et cela m'empêcha de commettre une sottise.

« C'est en pensant à cela qu'une idée me vint. Je me levai et examinai la tente et, ses cordes, et je m'étonnai de n'y avoir pas pensé plus haut. Puis, j'allai jusqu'au bord de la falaise mesurer de l'œil la distance. Cette fois la hauteur me sembla plus grande et la pose du cipaye quelque peu plus pénible. Mais il n'y avait que ce moyen ou rien... et, pour vous le dire sans plus de détour, je descendis en parachute.

« Je pris un grand cercle de toile de la tente, environ trois fois grand comme ce tapis de table. Je fis un trou dans le milieu, je liai huit cordes autour qui se réunissaient au centre pour former un parachute. Les autres me regardaient, croyant sans doute à quelque nouveau genre de délire. Alors j'expliquai mon plan aux deux réguliers, et, aussitôt que le rapide crépuscule fut devenu nuit pleine, je risquai l'expérience. Les deux hommes tinrent l'instrument élevé et je pris mon élan de toute la longueur de la plate-forme. Mon parachute s'emplit d'air comme une voile, mais je dois avouer qu'arrivé au bord j'eus la venette et je m'arrêtai court.

« Mais j'eus aussitôt honte de moi-même ; je retournai à l'extrémité de la plate-forme et me lançai de nouveau, Cette fois, je sautai – avec une sorte de sanglot, je me le rappelle – je sautai en plein dans le vide, avec la grande voile, blanche qui se gonflait au-dessus de moi.

« Mes pensées durent se précipiter avec une vitesse effrayante. Il sembla s'écouler un long moment avant que je pusse être sûr que mon instrument resterait droit. D'abord il se balançait de côté et d'autre. Puis, je remarquai la muraille de rocs qui semblait monter devant mes yeux, pendant que je me figurais rester immobile. Je regardai au-dessous de moi, et je



L'HOMME VOLANT. - « A cette vue, j'aurais bien voulu pouvoir remonter ».

vis les eaux sombres de la rivière et le cadavre du cipaye qui venaient, à ma rencontre. Mais dans l'indistincte clarté, je discernai aussi trois ennemis, ahuris de me voir arriver, et le cipaye décapité. À cette vue j'aurais bien voulu pouvoir remonter. Au même instant, ma botte entra dans la bouche d'un des ennemis, et lui et moi ne formions plus qu'un seul tas avec la toile qui s'abattait sur nous en se dégonflant. Sans doute, j'avais dû faire jaillir la cervelle de l'homme sous mon pied. Je n'attendais rien d'autre que d'être à mon tour massacré, mais les pauvres païens, qui n'avaient jamais entendu parler de Baldwin, prirent immédiatement la fuite.

« Je me dépêtrai de la toile et du cadavre et jetai un regard autour de moi. À environ dix pas se trouvait la tête du cipaye, les yeux fixes, au clair de lune. Puis, j'aperçus l'eau et je courus boire. Il n'y avait d'autre bruit au monde que celui de la retraite précipitée des ennemis, un faible cri qui me parvint d'en haut et le murmure du courant. Dès que j'eus bu tout mon souïl, je descendis au long de la rivière.

« Telle est l'explication de l'histoire de l'homme volant. Pendant les douze kilomètres que je fis pour rejoindre l'expédition, je ne rencontrai âme qui vive. J'arrivai au camp de Walters vers dix heures et le stupide imbécile qui

était de faction eut le toupet de me tirer dessus lorsque je surgis au trot hors des ténèbres. Aussitôt que je fus parvenu à faire entrer mon récit dans le crâne épais de Walters, cinquante hommes se mirent en route pour aller débarasser la vallée des ennemis et ramener nos hommes. Mais j'avais eu pour ma part suffisamment soif pour ne pas aller la provoquer de nouveau en les accompagnant.

« Vous avez entendu quelle sorte de légende ils ont fabriquée avec cela. Des ailes grandes comme une mule, hein ? et des plumes noires ? Le bon lieutenant transformé en oiseau. Bon ! bon ! »

Un instant le lieutenant resta plongé dans quelque joyeuse méditation, puis il ajouta :

— Vous ne le croiriez pas, mais quand ils arrivèrent à la plate-forme, deux cipayes avaient sauté en bas.

— Le reste allait bien ? demanda l'ethnologue.

— Le reste allait bien, à part la soif. Et à ce souvenir le lieutenant se versa un nouveau Verre de whisky et de soda.

Les Triomphes d'un Taxidermiste

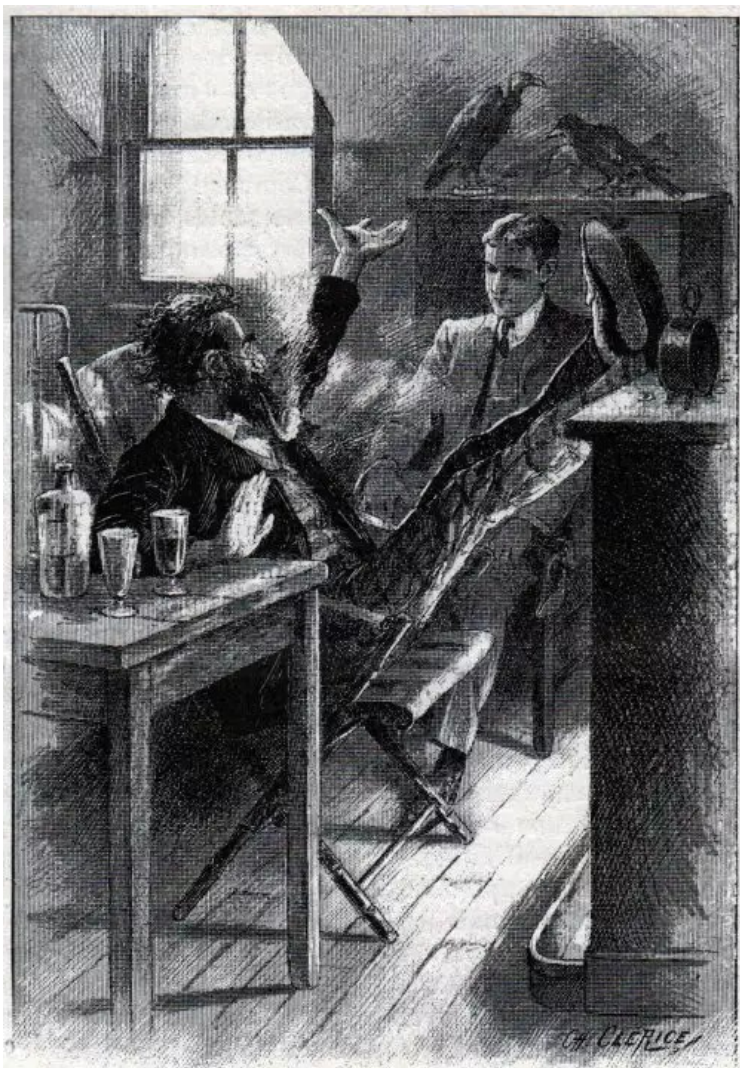
Cette nouvelle, traduite une fois encore par Henry D. Davray a été publiée dans La Science Illustrée (N°805 – 2 mai 1903)

Voici quelques-uns des secrets de la taxidermie, ils me furent révélés par un taxidermiste, dans un moment d'expansion. Il me les conta entre son premier et son quatrième verre de whisky, moment où l'homme perd toute circonspection et, cependant, n'est pas encore ivre. Nous étions dans son taudis, qui était à la fois sa bibliothèque, son salon et sa salle à manger, et séparé, du moins quant à la vue, par un rideau de bambous japonais, du fétide réduit dans lequel il s'adonnait à ses travaux. Il était assis sur un fauteuil pliant, et, quand il ne s'en servait pas pour cogner dans la cheminée les morceaux de charbon réfractaires, il mettait ses pieds, lesquels étaient revêtus, en manière de sandales, des saintes reliques d'une paire de pantoufles en tapisserie, loin du plancher, sur le manteau de la cheminée, parmi les yeux en verre. Son pantalon, entre pa-

renthèses, bien qu'il n'ait rien à faire avec ses triomphes, était d'une étoffe écossaise d'un jaune des plus horribles et tel qu'on les faisait quand nos pères portaient des favoris et que les crinolines se promenaient par les rues. De plus, sa chevelure était noire, sa figure rose et son œil fauve ardent ; son veston consistait surtout en graisse sur une base de velours. Sa pipe avait un fourneau de porcelaine représentant les trois Grâces ; ses lunettes étaient toujours de travers ; l'œil gauche, petit et pénétrant, vous regardait fixement par-dessus la monture, et l'œil droit s'apercevait vaguement de l'autre côté du verre, agrandi et adouci. Il discourait en ces termes :

« Il n'y a jamais eu d'homme, mon cher Bellows, qui sache empailler comme moi, jamais ! J'ai empaillé des éléphants et j'ai empaillé des phalènes ! Et ils n'en paraissaient que plus vivants et mieux faits. J'ai empaillé des êtres humains, surtout pour les ornithologues amateurs. Même une fois, j'ai empaillé un nègre...

« Non, il n'y a pas de loi qui le défende ; je l'avais fait avec les doigts écartés et m'en servais comme de porte-manteau ; mais cet imbécile de Homersby lui chercha querelle un soir, très tard, et le démolit. Cela se passait avant que je ne vous connusse. C'est difficile d'avoir



LES TRIOMPHES D'UN TAXIDERMISTE. — « Il n'y a jamais eu d'homme qui sache empailler comme moi ! »

des peaux, sans cela j'en aurais fait un autre.

« Désagréable ? Ma foi non ! Il me semble que la taxidermie pourra plus tard être substituée avec avantage aux inhumations et aux crémations. Vous pourriez conserver auprès de vous tous ceux qui vous sont chers. Un bric-à-brac de ce genre, disposé à travers la maison, vaudrait autant que n'importe quelle compagnie et serait moins coûteux. Vous pourriez les agencer avec des mouvements d'horlogerie et leur faire faire des choses...

« Évidemment il faudrait les vernir, mais il ne serait pas nécessaire de les rendre plus brillants que ne le sont en nature des masses de gens. Le crâne chauve du vieux Maningtree... Quoi qu'il en soit, on pourrait causer avec eux sans être interrompu... même avec ses vieilles tantes. Il y a un grand avenir réservé à la taxidermie, croyez-le bien. Il y a les fossiles... »

Il se tut soudain.

« Non, il ne faut pas que je vous le dise... »

Il tira méditativement quelques bouffées de sa pipe.

« Oui, merci... pas trop d'eau... Vous savez, ce que je vais vous dire doit rester entre nous. Vous n'ignorez pas que j'ai empaillé quelques

dodos et un grand pingouin ? Comment ? Non ? Vous n'êtes évidemment qu'un amateur en taxidermie. Mon cher monsieur, la moitié des pingouins du monde sont à peu près aussi authentiques que le mouchoir de sainte Véronique ou la Sainte-Tunique de Trèves. Nous les faisons avec des plumes de grèbes et autres oiseaux semblables. Et les œufs des grands pingouins aussi ! Bon Dieu ! Oui, nous les faisons avec de la porcelaine tendre... je vous avoue que cela en vaut la peine... Ils atteignent... Ainsi, l'autre jour, il y en a un qui est monté jusqu'à 7 500 francs. Je crois qu'il était réellement authentique, mais... on ne peut jamais en être certain. C'est du très bel ouvrage, et puis... après... il faut les empoussiérer, car aucun de ceux qui possèdent un de ces œufs n'aurait la témérité de le nettoyer. C'est là la beauté de l'affaire. Même s'ils avaient des soupçons sur leur œuf, ils n'oseraient pas l'examiner de trop près. C'est, en somme, un capital si fragile.

« Vous ne saviez pas que la taxidermie pouvait s'élever à des hauteurs pareilles... Mon pauvre garçon ! J'ai rivalisé avec la nature elle-même ! L'un des grands pingouins authentiques (sa voix n'était plus qu'un murmure), l'un des grands pingouins authentiques a été fait par moi !

« Ah ! mais non ! Vous n'avez qu'à étudier l'ornithologie et trouver vous-même lequel c'est. Et, ce qui est mieux, un syndicat de marchands m'a proposé de pourvoir de spécimens une des régions inexplorées du nord de l'Islande. Je le ferai peut-être un jour. Mais juste en ce moment, j'ai une autre petite chose en mains. Avez-vous entendu parler du dinornis ? « C'est l'un de ces grands oiseaux dont l'espèce a récemment disparu en Nouvelle-Zélande. On l'appelle communément Feuh, sans doute parce qu'il est éteint. Vous comprenez ? Eh bien ! on s'est procuré de ses os, et on a même trouvé dans les marais des plumes et des morceaux de peaux sèches. Et maintenant, je vais fabriquer – ma foi ce n'est pas la peine d'en faire mystère – je vais fabriquer un Feuh entièrement empaillé. Je connais quelqu'un là-bas qui prétendra l'avoir découvert dans une sorte de marécage antiseptique et dira qu'il l'a empaillé immédiatement parce qu'il menaçait de se corrompre. Les plumes sont quelque chose de particulier, mais j'ai trouvé un moyen simplement délicieux de les imiter avec des fragments de plumes d'autruche passés à la flamme. Oui, c'est là l'odeur nouvelle que vous avez remarquée. On ne pourrait se rendre compte de la fraude qu'avec un microscope, et personne ne se soucierait de gâter pour cela un beau spécimen.

« De cette façon, vous voyez, je donne un petit coup d'épaule au progrès de la science. Mais tout ceci n'est qu'une simple imitation de la nature. De mon jeune temps, j'ai fait mieux que cela. Je l'ai... je l'ai battue... ».

Il ramena ses pieds à terre et se pencha confidentiellement vers moi. « J'ai créé des oiseaux, dit-il à voix basse, de nouveaux oiseaux, des oiseaux comme on n'en avait encore jamais vu. » Il replaça ses pieds sur le manteau de la cheminée pendant un silence impressionnant.

« Enrichir l'univers... plutôt ! quelques-uns des oiseaux que j'ai fabriqués étaient des espèces nouvelles de colibris et de fort jolies petites choses, mais quelques-uns étaient simplement fantaisistes. Le plus drôle de ceux-là fut, je crois : l'Anomatopteryx-Jejuna... Jejunus-Jejuna-Jejunum – vide – ainsi appelé parce qu'il n'y avait réellement rien dedans. Un oiseau absolument vide, à part la bourre. C'est le vieux Jawers qui le possède maintenant et je suppose qu'il en est presque aussi fier que moi. C'est un chef-d'œuvre, Bellows ! Il a toute la niaise gaucherie du pélican, tout le solennel manque de dignité du perroquet, la dégaine maigre et dégingandée du flamant, avec tout l'extravagant conflit chromatique du canard mandarin. Un oiseau pareil ! Je l'ai fabriqué

avec des fragments de squelettes provenant d'une cigogne et d'un toucan, et un lot de plumes acheté d'occasion. Ce genre de taxidermie, Bellows, est pour le véritable artiste Une joie sans mélange.

« Comment j'en vins à le faire ? C'est assez simple, comme toutes les grandes inventions. L'un de ces jeunes génies qui rédige pour les journaux des notes scientifiques, mit la main sur une brochure allemande concernant les oiseaux de la Nouvelle-Zélande et la traduisit au moyen d'un dictionnaire et de ses facultés naturelles ; il s'embrouilla, grâce à ces dernières, dans l'aptéryx vivant et l'anomatoptéryx disparu, parla d'un oiseau haut de cinq pieds, vivant dans les jungles de la Zélande septentrionale, dont les spécimens rares et timides étaient difficiles à obtenir et ainsi de suite... Savary, qui, même pour un collectionneur, est un homme miraculeusement ignorant, lut ces paragraphes et jura, qu'il aurait la chose à tout prix. Il tourmenta de ses questions tous les marchands. Cela montre ce qu'un homme peut faire avec de la persistance... avec de la volonté... Voilà un collectionneur d'oiseaux jurant qu'il aurait un spécimen d'un oiseau qui n'existe pas, qui n'avait jamais existé et qui, à la honte même de sa dégaine profane, ne pourrait probablement pas exister maintenant si on

lui donnait la vie, et il l'obtint !

« Encore un peu de whisky, Bellows ? fit le taxidermiste s'éveillant d'une passagère contemplation des mystères de la volonté et de l'esprit collectionneur, et, rasséréiné, il continua à me conter comment il avait façonné une sirène des plus séduisantes et comment un prédicateur errant, qu'elle empêchait d'avoir un auditoire, la détruisit sous prétexte d'idolâtrie. Mais comme la conversation des personnages qui prirent part à cette transaction : créateur, acheteur et destructeur, était uniformément impropre à la publication, ce joyeux incident ne sera pas rédigé. Les lecteurs peu familiers avec les obscures méthodes des collectionneurs seront peut-être enclins à douter du récit de mon taxidermiste ; mais pour ce qui concerne les œufs du grand pingouin et les faux oiseaux empaillés, ses dires ont été confirmés par de distingués ornithologistes ; et les notes concernant l'oiseau de la Nouvelle-Zélande ont paru de fait dans un journal du matin, d'une réputation au-dessus de tout soupçon, car le taxidermiste en conserve un exemplaire qu'il m'a montré.

La tentation d'Harringay

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois en français dans « Les pirates de la mer et autres nouvelles » édité au *Mercur de France* en 1902.

Il est absolument impossible d'affirmer l'authenticité de cette aventure, car elle repose entièrement sur les dires de R. M. Harringay, qui est artiste. Suivant sa version, Harringay entra dans son atelier vers dix heures, un matin, pour voir ce qu'il pourrait faire de la figure à laquelle il avait travaillé la veille. C'était la tête d'un joueur d'orgue italien et Harringay pensait, sans être bien décidé, l'appeler Vigile ou Ferveur. Tout va bien jusqu'ici et son récit est marqué au coin de la plus parfaite véracité. Il avait vu l'homme quémander des sous et, avec la promptitude du génie, il l'avait immédiatement emmené.

— Mettez-vous à genoux et regardez cette console comme si elle allait vous jeter des sous... Ne montrez pas les dents... Je ne veux pas peindre vos gencives... Là, bien Maintenant, prenez un air malheureux.

Après une nuit de repos, son œuvre ne le satisfaisait plus du tout.

— Pourtant, ça n'est pas si mauvais, soliloquait Harringay. Il y a bien ce bout de cou... Mais !

Il se mit à faire les cent pas dans l'atelier, examinant son tableau en tous sens et sous tous les aspects. Enfin, il laissa échapper un gros mot qui fut donné dans la version originale.

— Peindre ! marmottait-il. Vouloir peindre tout bonnement un joueur d'orgue, un simple portrait ! S'il s'agissait de fabriquer un joueur d'orgue vivant, je ne me tourmenterais pas tant ! C'est surprenant ! Je n'arrive jamais à rien faire qui ait l'air vivant Je me demande si ce n'est pas mon imagination qui a tort ?

Ceci, également, a quelque tournure de vérité. En effet, son imagination doit avoir tort.

— Ah ! le toucher créateur ! Prendre une toile et des couleurs, et faire un homme, comme Adam fut fait de terre rouge. Mais ce barbouillage-là ! On le verrait chez quelque brocanteur en passant, qu'on le prendrait pour une pochade. Les gamins crieraient : Faut le faire encadrer... Ça ne peut pas rester ainsi, allons, quelques légères retouches !

Il alla vers le vitrage et baissa les stores de toile de Hollande bleue qui s'enroulaient au bas de la fenêtre. Il prit sa palette, ses pinceaux, son appuie-main, et, s'installant devant le tableau, il accusa les coins de la bouche ; de là, il appliqua toute attention à la prunelle de l'œil, puis il trouva que le menton était un rien trop impassible pour une Ferveur.

Bientôt, il posa palette et pinceau. Allumant une pipe, il se recula pour mieux apprécier les progrès de son travail.

— Je veux être pendu si ce portrait ne me ricane pas au nez, remarqua Haringay.

Et il s'obstine à croire que, depuis ce moment, le portrait se moqua réellement de lui.

L'expression de la figure s'était certainement animée, mais nullement dans le sens que désirait l'artiste. Le sourire railleur était évident, sans qu'il fût possible de s'y méprendre.

— Ferveur de l'Incroyant, dit Haringay Hé ! hé ! voilà un titre qui a un petit air subtil et profond. Mais le sourcil gauche n'est pas assez cynique.

Il le retoucha légèrement et agrandit un peu le lobe de l'oreille pour mieux suggérer le matérialisme. Un nouvel examen s'ensuivit.

— Je crains qu'il n'y ait plus guère de ferveur là-dedans, dit Harringay. Pourquoi ne serait-ce pas un Méphistophélès ? Mais c'est un peu trop banal... Un Ami du Doge, ça ne serait pas si mal. Pourtant, il faudrait une armure. Trop « Table Ronde », alors. Faut-il lui mettre une robe rouge et l'appeler : Un Membre du Sacré Collège ? Ce serait sérieux et indiquerait une savante curiosité pour le Moyen âge italien... Avec l'esquisse habile d'une coupe d'or dans un coin, on penserait à Benvenuto Cellini, mais le teint n'irait pas très bien.

Il bavardait de la sorte, prétend-il, pour réprimer un désagréable sentiment de frayeur qu'il ne pouvait s'expliquer. Le portrait avait maintenant une expression rien moins qu'aimable, plus vivante que jamais certes, et plus vivante, malgré son sourire sinistre, que tous les portraits qu'il avait peints jusqu'à ce jour.

— Appelons-le Portrait d'un Gentilhomme, décida Harringay. Un Gentilhomme...

« Ça n'ira pas, continua-t-il, conservant à grand'peine son courage. On crierait au mauvais goût, Ce ricanement doit disparaître. Cela parti, avec un peu plus de feu dans le regard... Tiens, je n'avais pas encore remarqué l'éclat de l'œil... et ça pourrait faire... quoi ? Un Pèlerin Passionné ? Hum ! de ce côté du détroit, la fi-

gure serait bien un peu diabolique... c'est quelque chose d'imprécis qui donne cet effet-là, sans doute, les sourcils qui sont trop obliques...

Et sur ces derniers mots, il abaissa d'avantage les stores pour obtenir une meilleure lumière ; puis il reprit sa palette et ses pinceaux.

Le portrait semblait animé d'une vie à lui propre, et il était impossible au peintre de découvrir d'où provenait cette expression diabolique. Une expérience devenait nécessaire. Les sourcils... mais ce ne pouvait être les sourcils. Pourtant, il les retoucha. Non, ce n'était pas mieux ; et même, à vrai dire, un peu plus satanique encore. Le coin de la bouche ? Toujours ce retroussement railleur... et maintenant, retouché, il était hideusement sinistre. L'œil alors ? Catastrophe ! Il y mettait du vermillon et il était sûr cependant d'avoir pris du brun. L'œil, maintenant, semblait rouler dans son orbite et lui lancer des regards enflammés. Avec un mouvement de colère, peut-être avec le courage de l'épouvante, il flanqua son pinceau plein de rouge à travers la toile, et alors, une chose fort curieuse, une chose fort étrange vraiment se produisit – si elle se produisit réellement :

Le diabolique Italien ferma les yeux, plissa

la bouche et essuya avec sa main la couleur qui le barbouillait.

Puis l'œil rouge se rouvrit, avec un bruit de lèvres collées qui se séparent, et, souriant, le portrait proféra :

— Vous avez les mouvements un peu vifs.

Harringay déclare qu'à ce moment, les choses en venant ail pis, il retrouva tout son sang-froid. Il avait la reconfortante persuasion que les démons sont des créatures raisonnables.

— Et vous, répliqua-t-il, qu'avez-vous à vous trémousser sans cesse, à faire des grimaces et des singeries, à ricaner et à loucher, pendant que je peins ?

— Je ne bouge pas, répondit le portrait.

— Vous ne bougez pas ? s'exclama Harringay.

— Mais non, c'est vous.

— Ah ! non, ça n'est pas moi.

— C'est vous, insista le portrait. Non, ne recommencez pas à me barbouiller parce que c'est vrai. Vous avez cherché toute la matinée à coller une expression sur ma figure, et, au fond, vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'elle doit être.

— Mais si, protesta Harringay.

— Mais non, continua la figure, et c'est la même chose avec tous vos portraits. Quand vous commencez une toile, vous n'avez qu'un très vague pressentiment de ce que vous allez faire. Ce sera quelque chose de très beau – du moins, vous en êtes sûr – religieux peut-être, ou tragique ; mais, à part cela, le reste appartient au hasard et à l'imprévu. Vous ne pensez pas, mon cher ami, qu'on puisse peindre un tableau de cette manière-là ?

Rappelons encore ici que pour tout ce qui suit nous n'avons d'autres preuves que le témoignage d'Harringay.

— Je prétends peindre un tableau absolument comme je l'entends, répondit froidement Harringay.

Ces mots parurent déconcerter quelque peu le portrait.

— Vous ne pouvez peindre un tableau sans inspiration.

— Mais, pour celui-ci, j'avais une inspiration !

— Une inspiration ! ricana la sardonique figure. Une fantaisie qui vous prit en voyant un joueur d'orgue lever les yeux vers des fenêtres ! Ferveur ! Ha ! Ha ! Vous vous êtes mis à

peindre, comptant que ça donnerait quelque chose... voilà votre inspiration. Aussi quand je vous ai vu en train, je suis venu. Nous allons causer.

« L'art, avec vous, déclara le portrait, est une triste besogne, vous n'êtes qu'un pataugeur. Je ne sais pas comment cela se fait, mais vous paraissez incapable de vous donner tout entier à votre œuvre. Vous avez trop de science et ça vous gêne. Au milieu de vos enthousiasmes, vous vous demandez si l'on n'a pas déjà fait quelque chose de semblable. Et...

— Dites donc, interrompit Harringay, qui s'était attendu à quelque chose de mieux qu'une critique de la part du démon est-ce que vous allez continuer à causer métier ?

Il prit du rouge avec sa plus grosse brosse.

— Le véritable artiste, poursuivit le portrait, est toujours un ignorant. Un artiste qui théorise à propos de son œuvre n'est plus un artiste, mais un critique. Wagner... Eh ! qu'allez-vous faire avec ce rouge ?

— Je vais vous barbouiller et vous effacer, répondit Harringay. Je ne tiens pas du tout à entendre plus longtemps votre bavardage. Si vous croyez que, parce que je suis peintre de profession, je vais m'amuser à causer métier avec vous, c'est une fameuse erreur !

— Une minute, dit le portrait, évidemment alarmé. J'ai une offre à vous faire, une offre très sérieuse. C'est juste ce que j'allais vous proposer. Vous manquez d'inspiration. C'est entendu. Eh bien ! vous avez certainement entendu parler de la cathédrale de Cologne, du Pont du Diable et de...

— Assez, assez, interrompit Harringay. Si vous croyez que je vais troquer le salut de mon âme pour le simple plaisir de peindre un bon portrait qui serait éteint par la critique, ah ! non. Tiens, attrape !

Son sang bouillait. Le danger, dit-il, ne faisait que le surexciter et il planta sa brosse de vermillon dans la bouche du démon. L'Italien – sans aucun doute horriblement surpris – bredouilla et voulut recracher la couleur. Alors – toujours suivant Harringay – une lutte extraordinaire s'engagea. Harringay éclaboussait de rouge la figure du démon et celui-ci se tortillait et l'essayait à mesure.

— ... deux chefs-d'œuvre, bégayait le portrait, deux indubitables chefs-d'œuvre, en échange d'une âme d'artiste. C'est une excellente affaire.

Harringay répondait à coups de brosse.

Pendant quelques minutes, on n'entendit d'autre bruit que le va-et-vient de la brosse et

le bredouillement et les crachements de l'Italien. Il reçut une bonne partie des coups de pinceau sur le bras et sur la main, bien qu'Harringay réussît assez souvent à tromper sa garde. Bientôt le rouge de la palette fut épuisé et les deux antagonistes demeurèrent face à face, hors d'haleine. Le portrait était tellement barbouillé de rouge qu'on eût pu croire qu'il avait traîné dans un abattoir ; il haletait péniblement et semblait fort mal en point avec la couleur liquide qui ruisselait au long de son cou. Cependant la première passe semblait être toute à son avantage.

— Réfléchissez, dit-il encore, s'obstinant à son idée, deux suprêmes chefs-d'œuvre, de style différent, chacun d'eux égalant en beauté la cathédrale...

— Attends un peu ! cria Harringay.

Se précipitant hors de l'atelier, il courut au boudoir de sa femme et reparut presque aussitôt avec un immense pot de peinture laquée, un merveilleux ripolin, et un grand pinceau. À cette vue, l'artistique démon à l'œil Rouge se mit à hurler.

— Trois chefs-d'œuvre ! Trois renversants chefs-d'œuvre.

Harringay fit une double feinte rapide et accompagna son geste d'un coup de pinceau

dans l'œil. On entendit un grondement étouffé.

— Quatre chefs-d'œuvre.

Et le démon recracha un long jet de peinture.

Mais Harringay avait pris le dessus et entendait le garder. À grands coups précipités, il continua de barbouiller la toile, si bien qu'à la fin elle ne fut plus qu'une étendue uniforme et brillante. Un instant, la bouche reparut et articula encore : « Quatre chefs... » mais elle fut aussitôt emplie de couleur ; puis, ce fut l'œil qui se rouvrit pour lui lancer un regard indigné. Enfin, il ne resta plus rien qu'un panneau couvert de ripolin sec. Pendant quelques minutes, de faibles mouvements plissèrent çà et là la surface, mais cela même finit par disparaître et la toile demeura parfaitement tranquille.

Alors, Harringay, suivant son propre récit, alluma sa pipe, s'assit, contempla avec ahurissement son tableau barbouillé de vernis-laque et s'efforça de découvrir le sens de ce qui venait de se produire. Puis il alla examiner l'envers de la toile pour voir s'il n'avait rien de remarquable ; à ce moment il regretta de n'avoir pas photographié le diable avant de l'effacer.

C'est Harringay qui raconte cette histoire et non pas moi. Comme preuve, il apporte ses vé-

hémentes affirmations et une petite toile de 24 sur 20, enduite d'une épaisse couche de ripolin vert pâle. Il est vrai, également, qu'il n'a jamais produit de chef-d'œuvre, et ses amis intimes ont la conviction qu'il n'en produira jamais.

La pomme

La Science Illustrée N°806 & 807 (9 & 16 mai 1903).

— Il faut que je me débarrasse ! fit l'homme assis dans le coin du compartiment, rompant brusquement le silence.

M. Hinchcliff leva la tête, n'ayant qu'imparfaitement compris. Il avait été jusqu'ici perdu dans la contemplation de sa cape d'étudiant liée par un cordon aux poignées de sa valise, signe extérieur et visible de sa position pédagogique récemment obtenue ; il était resté plongé dans le ravissement que lui causait cette cape et les agréables perspectives qu'elle découvrait. Car M. Hinchcliff venait de lui s'inscrire à l'Université de Londres et allait rejoindre une place de sous-maître à l'école préparatoire d'Holmwood – situation fort enviable. Il regarda avec étonnement son compagnon de voyage à l'autre bout du compartiment.

— Pourquoi ne pas la donner ? disait ce personnage. La donner ! pourquoi pas ?

C'était un homme de haute taille au teint



LA POMME. — Il vit, derrière lui, les herbes en feu.

mat et hâlé. Il avait les bras nerveusement croisés sur la poitrine et il avait posé les pieds sur la banquette qui lui faisait face. Il se mit à tirer sa moustache noire et très longue, les yeux fixés sur le bout de ses bottines.

— Pourquoi pas ? dit-il encore.

M. Hinchcliff toussa.

L'étranger leva les yeux – c'étaient des yeux gris foncé, très perçants – et, pendant une minute, peut être, il fixa M. Hinchcliff d'un air morne. Puis son visage sembla prendre une expression, d'intérêt.

— Oui, fit-il lentement, pourquoi pas ? Et en finir.

— Je ne vous saisis, pas très bien, dit M. Hinchcliff en toussant une seconde fois.

— Vous ne me suivez pas très bien, répliqua mécaniquement l'étranger tandis que ses yeux bizarres erraient de M. Hinchcliff à la valise d'où pendait avec ostentation la cape et revenaient à la figure duveteuse de M. Hinchcliff.

— Vos paroles sont si décousues, vous comprenez... s'excusa M. Hinchcliff.

— Pourquoi pas ! dit l'étranger suivant sa pensée – Vous êtes étudiant ? fit-il en s'adressant à M. Hinchcliff.

— Je suis étudiant par correspondance à l'Université de Londres. dit M. Hinchcliff avec un orgueil non déguisé et portant d'un geste nerveux sa main à sa cravate.

— À la poursuite de la science. dit l'étranger. Et il retira soudain ses pieds de dessus la banquette, posa son poing sur son genou, et contempla, M. Hinchcliff comme s'il n'avait jamais vu d'étudiant de sa vie.

— Oui ! et il fit un geste avec l'index tendu.

Puis il se leva, prit dans le filet un sac de cuir qu'il ouvrit. Sans le moindre mot il en tira un objet de forme ronde enveloppé d'une quantité de papier d'argent qu'il déplia soigneusement. Il tendit la chose à M. Hinchcliff : c'était un petit fruit d'un jaune doré et très doux au toucher.

M. Hinchcliff demeura un-instant la bouche et les yeux grands ouverts. Il n'essaya pas de prendre cet objet, même si on le lui offrait pour qu'il le prît.

— Ceci, dit le fantastique étranger en articulant très lentement, est la Pomme de l'Arbre de la Connaissance. Regardez-la : petite, brillante, merveilleuse... la Connaissance ! et je vais vous la donner. L'esprit de M. Hinchcliff eut une minute de pénible effort, puis l'explication évidente : fou, traversa son cerveau et

éclaira toute la situation ; un fou d'humeur joyeuse. Il pencha un peu la tête.

— La Pomme de l'Arbre de la Connaissance, hein ? dit M. Hinchcliff regardant le fruit, feignant un air d'extrême intérêt et reportant ensuite ses regards sur son interlocuteur. Mais pourquoi ne le mangez-vous pas vous-même ? Et d'ailleurs comment est-il venu en votre possession ?

— Elle ne se flétrit jamais ! Il y a trois mois que je la possède, et elle est toujours brillante, et lisse, et mûre, et désirable comme vous la voyez.

Il posa sa main sur son genou et considéra la pomme d'un air rêveur, puis il se mit à l'envelopper de nouveau dans ses papiers comme s'il avait modifié son intention de la donner.

— Mais comment l'avez-vous obtenue ? demanda M. Hinchcliff qui avait l'esprit argumentatif, et comment savez-vous que c'est le fruit de l'Arbre ?

— J'ai acheté ce fruit, dit l'étranger, il y a trois mois, pour une gorgée d'eau et une croûte de pain. L'homme qui me la céda, parce que mes soins lui avaient conservé la vie, était Arménien. L'Arménie ! cette contrée merveilleuse ! la première de toutes les Contrées ! ou l'Arche de Noé est restée, jusqu'à ce jour,

ensevelie dans les glaciers du mont Ararat. Cet homme, dis-je, fuyant avec d'autres devant les Kurdes qui les avaient surpris, parvint en des endroits déserts dans des montagnes... en des endroits que nul au monde ne connaît. Fuyant devant ceux qui les poursuivaient, ils arrivèrent sur un haut plateau entre les pics des montagnes. Il y croissait une herbe verte dont les brins étaient comme des lames, qui coupaient et déchiraient impitoyablement tous ceux qui s'aventuraient à les traverser. Les Kurdes étaient à leurs trousses et il ne leur restait d'autre chance de salut que de s'enfoncer dans ces herbes et le pire fut que les sentiers qu'ils tracèrent au prix de leur sang servirent aux Kurdes pour les suivre. Tous les fuyitifs furent tués, sauf cet Arménien et un autre. Il entendit les cris et les gémissements de ses compagnons et le bruissement des herbes autour de ceux qui les poursuivaient, car ces herbes s'élevaient presque à hauteur d'homme. Il entendit des appels et des imprécations, et quand, enfin, il s'arrêta, tout était silencieux. Il poussa de l'avant quand même sans comprendre, déchiré et sanglant, jusqu'à ce qu'il arrivât à une muraille de rocher au-dessous d'un précipice d'où il vit, derrière lui, les herbes en feu et les fumées s'élever comme un voile entre lui et ses ennemis.

L'étranger s'arrêta.

— Oui ? dit M. Hinchcliff, et puis ?

— Il se trouvait donc là, tout blessé et déchiré par les herbes tranchantes, les rochers brûlants sous les rayons du soleil et la fumée de l'incendie s'avancant vers lui. Il n'osa pas y rester. Peu lui importait la mort, mais la torture ! Au loin, par-delà la fumée, il entendit des clameurs et des plaintes. Des femmes criaient. Il se mit à escalader une gorge dans les rochers entre lesquels poussaient des buissons aux branches sèches, qui sortaient comme des épines entre les feuilles, et il se cacha dans une sorte d'excavation. Il rencontra là son compagnon, un berger qui avait aussi échappé au massacre. Estimant peu de chose le froid, la faim et la soif à côté de la cruauté des Kurdes, ils continuèrent à escalader les hauteurs parmi les neiges et les glaces. Ils errèrent ainsi pendant trois longs jours. Le troisième jour, ils eurent une vision. Je crois que les gens affamés ont souvent des visions, mais dans le cas présent nous avons ce fruit.

Il leva dans sa main le fruit enveloppé d'argent.

— J'ai entendu ce récit de la bouche d'autres montagnards qui savaient la légende. C'était le soir, à l'heure où le nombre des

étoiles augmente ; ils descendaient, une pente de rocs lisses qui menait vers une immense vallée sombre dans laquelle croissaient des arbres bizarrement tordus, et de ces arbres pendaient de petits globes phosphores cents comme des vers luisants, étranges lumières rondes et jaunes. Soudain la vallée s'éclaira au loin, tout au loin d'une flamme dorée qui s'avavançait lentement, faisant paraître les arbres rabougris aussi noirs que la nuit et jetant sur les pentes et les contours des choses des reflets d'or. À cette vision, les deux hommes, instruits des légendes des montagnes, surent qu'ils voyaient l'Éden ou la sentinelle de l'Éden, prosternèrent leur visage contre terre comme des hommes frappés de mort... Quand ils osèrent lever les yeux, la vallée était de nouveau dans l'obscurité, puis la clarté reparût venant vers eux, transparente comme l'ambre... Le berger, à cette vue, bondit sur ses pieds et avec un grand cri se mit à courir à toutes jambes vers la lumière, mais l'autre était trop effrayé pour le suivre. Il demeurait étourdi, frappé de stupeur, terrifié, regardant son compagnon s'éloigner vers la lueur mouvante. À peine le berger avait-il pris sa course qu'il y eut un bruit comme un coup de tonnerre, le battement d'ailes invisibles au-dessus de la vallée et une épouvante indicible ; en me contant la chose l'homme qui me donna

le fruit regardait anxieusement comme s'il cherchait encore autour de lui à se sauver. Remontant la pente aussi vite qu'il le pouvait, avec ce tumulte courant derrière lui, il se heurta contre un de ces arbres rabougris et un fruit mûr tomba dans sa main : celui-ci. Immédiatement il fut entouré d'un bruit d'ailes et de tonnerre. Il tomba et s'évanouit, et, quand il reprit ses sens, il se retrouva au milieu des ruines noircies et fumantes de son village où, avec d'autres personnes, je donnais mes soins aux blessés. Une vision ? Mais il tenait encore serré dans sa main le fruit doré de l'arbre. Il y avait là d'autres gens qui connaissaient la légende, qui savaient ce qu'était cet étrange fruit.

Il se tut.

— Et le voici, fit-il après un silence.

C'était une histoire très extraordinaire pour être racontée dans un compartiment de troisième classe sur une petite ligne de chemin de fer du Surrey. On eût pu croire que le réel n'était qu'un voile pour le fantastique et ici le fantastique était assez évident.

— Vraiment ! fut tout ce que put répondre M. Hinchcliff.

— La légende, reprit l'étranger, conte que ces fourrés d'arbres nains croissant autour du jardin viennent de la pomme qu'Adam tenait à

la main quand Eve et lui furent chassés du paradis. Il sentit quelque chose dans sa main, aperçut la pomme à demi mangée et la jeta au loin avec colère. Là, depuis, croissent ces arbres, dans ce vallon désolé, entouré de neiges éternelles, à l'entrée duquel les épées de flammes montent la garde jusqu'au jour du jugement.

— Je pensais, dit M. Hinchcliff que tous ces racontars étaient... des fables... des paraboles... plutôt. Voulez-vous dire que là-bas en Arménie...

L'étranger répondit à la question inachevée en tendant le fruit dans sa main ouverte.

— Mais vous n'avez aucune certitude, dit M. Hinchcliff, que c'est là le Fruit de l'Arbre de la Connaissance. L'homme peut avoir eu... une sorte de mirage pourrait-on dire, supposons...

— Regardez-le, fit l'étranger.

C'était, à coup sûr, un globe d'aspect étrange, non pas exactement une pomme, comme M. Hinchcliff put s'en rendre compte, mais un fruit d'une couleur dorée, brillant curieusement, comme si la lumière elle-même faisait partie de sa substance. Tout en la considérant, il se représentait plus vivement le vallon désolé au milieu des montagnes, les épées de flammes qui le gardaient et tous les étranges

détails de l'histoire qu'il venait d'entendre. Il se frotta les vigoureusement yeux.

— Mais... commença-t-il.

— Il est resté tel que cela, lisse et frais pendant trois mois, un peu plus longtemps que cela même, sans se dessécher, sans se flétrir, sans se corrompre.

— Mais... vous... vous-même... croyez vous réellement que...

— C'est le Fruit Défendu.

Il n'y avait pas moyen de se méprendre sur la sincérité de ton et sur la parfaite lucidité d'esprit de l'homme.

— Le Fruit de la Connaissance, dit-il.

— Bien, admettons-le, dit M. Hinchcliff après une pause et les yeux toujours fixés sur le fruit, mais après tout, continua-t-il, ce n'est pas mon genre de connaissances, le genre de science qu'il me faut acquérir ; d'ailleurs Adam et Eve Font déjà mangée.

— Nous avons hérité de leur péché et non de leur connaissance, répliqua l'étranger. Si nous y goûtions maintenant tout serait de nouveau clair et pur. Nous verrions au fond de toutes choses, nous comprendrions les plus secrètes significations...

— Pourquoi ne le mangez-vous pas, alors ?
questionna M. Hinchcliff, soudainement inspiré.

— C'est dans cette intention que je l'avais pris, dit l'étranger. L'homme est déchu. Seulement manger à nouveau le fruit pourrait difficilement...

— Savoir, c'est pouvoir ! dit M. Hinchcliff.

— Mais est-ce le bonheur ? Je suis plus vieux que vous, j'ai plus que deux fois votre âge. Maintes et maintes fois j'ai tenu ceci dans ma main et chaque fois le cœur m'a manqué à la pensée de tout ce qu'on pourrait savoir... à pourrait savoir... à cette redoutable lucidité... Supposez que tout à coup le monde entier vous devienne impitoyablement clair ?

— Cela, je pense, serait en somme un grand avantage, assura M. Hinchcliff.

— Supposez que vous puissiez voir dans les cœurs et les esprits de ceux qui vous entourent, dans les recoins les plus secrets... des gens que vous aimez, à l'amour de qui vous tenez ?

— On trouverait bien vite la comédie, dit M. Hinchcliff, grandement frappé par cette idée.

— Et chose pire... se connaître soi-même...

dépouillé de ses plus intimes illusions... se voir soi-même à sa place... voilà tout ce que les désirs et les faiblesses nous ont empêché de faire... sans la moindre indulgente atténuation...

— Mais cela serait une chose excellente...
Connais-toi toi-même ! Vous souvenez-vous ?

— Vous êtes jeune ! dit l'étranger.

— Si vous ne vous souciez pas de le manger et qu'il vous soit à charge, pourquoi ne le jetez-vous pas, tout simplement ?

— Ici encore, sans doute, vous ne me comprendrez pas. Pour moi, je me demande comment on pourrait jeter une chose comme celle-là, brillante, merveilleuse ? Une fois qu'on l'a, on est lié. Mais d'un autre côté : la donner à quelqu'un qui ait soif de connaissances, qui n'éprouverait aucune terreur à la pensée de cette claire perception...

— D'ailleurs, risqua pensivement M. Hinchcliff, ce peut être quelque fruit vénéneux. À ce moment son œil aperçut par la fenêtre du compartiment quelque chose d'immobile, l'extrémité d'un grand écriteau blanc avec des lettres noires :...MWOOD. À cette vue, il tressaillit :

— Bon sang ! s'exclama-t-il, Holmwood !

La réalité présente chassa soudain les imaginations mystiques auxquelles il s'était abandonné. Il ouvrit la portière, sa valise, à la main. Déjà le chef de train donnait le signal du départ. M. Hinchcliff sauta sur le quai.

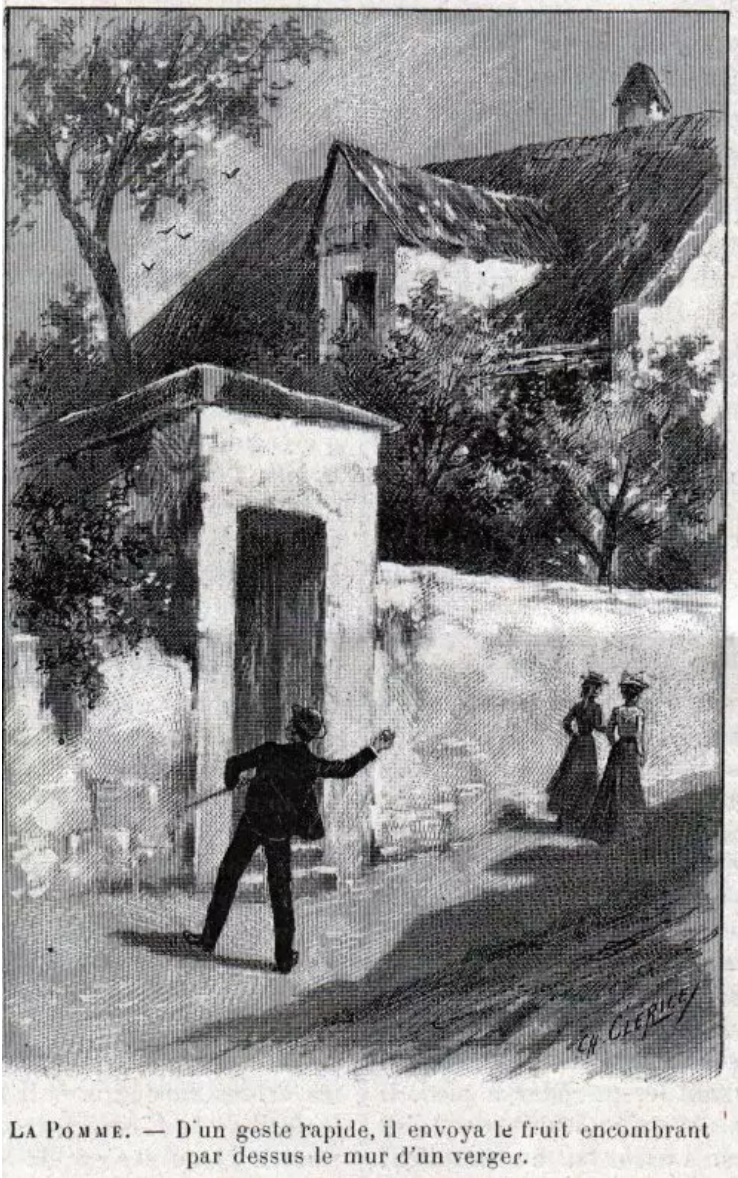
— Tenez ! fit une voix derrière lui.

Il vit les yeux brillants et sombres de l'étranger et le fruit doré, velouté et tentant sur la main ouverte de l'homme. Il le prit instinctivement et le train s'ébranla.

— Non ! cria l'étranger en faisant un geste comme pour le reprendre.

— Attention ! cria un employé se précipitant pour fermer la portière.

L'étranger, la tête et le bras passés à travers le carreau, cria quelque chose que Hinchcliff ne comprit pas. Puis, l'ombre du pont le cacha et en un clin d'œil il eut disparu. M. Hinchcliff, abasourdi et le fruit merveilleux dans la main, regardait le dernier wagon du train disparaître au tournant de la voie. L'espace d'une minute, son esprit demeura confus ; puis il se rendit compte que deux ou trois personnes sur le quai l'examinaient avec intérêt. N'était-il pas le nouveau maître de l'École Préparatoire, débutant dans ses fonctions ? Il lui vint à l'idée que le fruit pouvait très bien leur paraître la naïve emplette d'une



orange rafraîchissante. Cette pensée le fit rougir et il enfonça le fruit dans la poche de son veston où il fit une bosse ridicule. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement et il se dirigea vers les gens qui l'observaient, essayant maladroitement de dissimuler son embarras. Il s'enquit du chemin qui devait le mener à l'École Préparatoire et des moyens de faire porter sa valise, et les deux petites malles de fer qui étaient là-bas au bout du quai. Oh ! l'ennui de s'occuper de ces détails vulgaires.

On lui transporterait ses bagages sur une brouette pour dix sous et il pouvait les précéder à pied. Il se figura surprendre une certaine ironie dans les voix de ses interlocuteurs. Il éprouvait un sentiment de gêne à la pensée de son aspect.

Le ton de sincérité de son compagnon de voyage et le magique attrait de son récit avaient, pendant un instant, détourné le cours des pensées de M. Hinchcliff. Tout cela s'était interposé comme un nuage lui dissimulant ses intérêts immédiats. Des flammes qui erraient çà et là ! La préoccupation de sa position nouvelle et de l'impression qu'il lui fallait produire sur Holmwood, en général, et l'École en particulier, reprit totalement possession et rasséréna son atmosphère mentale avant qu'il eût quitté la gare. Mais il est extraordinaire, com-

bien, pour un jeune homme sensé et endimanché, peut être gênant d'avoir, en sus, un fruit doux au toucher et délicatement doré, avec à peine trois pouces de diamètre. Dans la poche de son veston noir, il faisait une bosse terrible gâtant complètement la ligne. Il rencontra une vieille petite dame en noir dont le regard fut attiré immédiatement par l'excroissance de sa poche. Dans sa main gauche gantée, il tenait son autre gant et dans la droite sa canne, de sorte que porter ostensiblement le fruit lui était impossible. En un endroit où le chemin paraissait convenablement désert il retira de sa poche l'encombrant objet et essaya de le mettre sous son chapeau. La pomme était juste un peu trop grosse ; le chapeau dansait d'une façon grotesque et, au moment où il la retirait, un garçon boucher tourna le coin de la route avec sa voiture.

— Sacrebleu ! exclama M. Hinchcliff.

Il l'aurait mangée incontinent, acquérant l'omniscience, mais il eût été si stupide d'entrer en ville en suçant un fruit juteux car évidemment il devait l'être. Si l'un des élèves venait à passer, cela pourrait porter un sérieux dommage à son autorité d'être vu dans cette posture. Ou bien le jus pourrait lui poisser la figure et tacher ses manchettes. Ou bien encore ce pouvait être un jus acide aussi fort que

celui du citron et qui décolorerait ses vêtements... Puis, au détour du chemin ensoleillé, il aperçut deux jolies filles. Elles marchaient à petits pas vers la ville, bavardant, et à tout moment elles pouvaient se retourner et devisager derrière elles un jeune homme à la figure rouge et portant à la main une tomate jaune phosphorescente ! Sûrement elles éclateraient de rire.

— Flûte ! dit M. Hinchcliff et d'un geste rapide, il envoya le fruit encombrant par-dessus le mur de pierre d'un verger qui bordait la route. Au moment où la pomme disparut, il éprouva de cette perte un vague regret qui dura quelques secondes. Il reprit avec aisance sa canne et son gant et se mit à marcher droit et satisfait pour dépasser les jeunes filles. Mais dans les ténèbres de la nuit, M. Hinchcliff eut un rêve. Il vit la vallée, les épées de flammes, les arbres rabougris et il sut que c'était réellement le fruit de la Connaissance qu'il avait si inconsidérément jeté, et il s'éveilla fort malheureux. Dans la matinée, son regret disparut, mais plus tard, il revint le tourmenter, jamais néanmoins lorsqu'il était heureux ou très occupé. Enfin par une nuit de lune, vers onze heures, quand tout Holmwood fut endormi, ses regrets reparurent avec une force redoublée et avec eux la tentation de courir les aventures. Il

se glissa hors de la maison, escalada le mur, gagna à travers la ville silencieuse le chemin de la gare et pénétra dans le verger où il avait jeté le fruit, mais il ne put rien trouver parmi l'herbe humide et les fragiles globes de pissenlits.

Table des matières

Les pirates de la mer.....	5
L'homme qui pouvait faire des miracles.....	31
L'œuf de cristal.....	74
L'étoile.....	118
Un étrange phénomène.....	143
Dans l'abîme.....	170
Les argonautes de l'air.....	208
La chambre rouge.....	236
L'homme volant.....	256
Les Triomphes d'un Taxidermiste.....	274
La tentation d'Harringay.....	284
La pomme.....	296